Gérard De Villiers

PRESENTE

L'EXECUTEUR

Le Tocsin Sicilien

PAR DON PENDLETON

PLON

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

Le tocsin Sicilien

CHAPITRE PREMIER

Mack Bolan savait que le docteur ne posait jamais de questions à ses clients. Il se contentait de soigner les personnes ayant les moyens de se procurer ses services. Le montant en était élevé, car le docteur se mettait en-dehors de la légalité chaque fois qu'il faisait entrer un patient dans son cabinet. Depuis longtemps il était rayé de l'Ordre des médecins. Paradoxalement, il avait dû lâcher son métier lorsqu'il s'était vu condamner pour un crime qui n'en était plus un dans l'État de New York, l'avortement. Lors de son séjour en prison, il avait fait la connaissance de criminels de toutes sortes, les pervertis, les perceurs de coffre, les terroristes, les trafiquants de stupéfiants, les petits bricoleurs et les escrocs d'envergure.

Ancien généraliste, Wight Byron n'avait aucune intention de se reconvertir à sa sortie de la prison de Sing-Sing. De plus il avait acquis une clientèle, des call-girls qui souffraient de malaises professionnels, des amis ou amis d'amis qui avaient reçu un coup de couteau ou de rasoir, une balle dans la peau, ou encore qui avaient été blessés dans un accident et ne pouvaient pas pour diverses raisons se faire admettre dans une clinique légale.

Naturellement, dès sa sortie Byron s'était débrouillé pour trouver des drogues. Non seulement des anesthésiques mais aussi des antibiotiques. Cela lui avait été facile car il possédait des contacts. Aussi avait-il dû s'adresser à plusieurs pharmaciens louches qui n'étaient que trop contents de lui fournir tubes et ampoules.

Byron commença par ouvrir une boutique de livres d'occasion qui lui servait de couverture, et dans lequel se trouvaient toutes sortes de magazines pornographiques. Ces journaux spécialisés attiraient beaucoup de monde. Les éventuels clients du docteur connaissaient le signal de code, et le gorille qui montait la garde devant l'ascenseur leur permettait alors de monter à l'étage supérieur.

Léo Turrin, l'agent double de Pittsfield, avait parlé à Bolan du docteur Byron.

Byron mesurait un mètre quatre-vingt-dix, il avait les cheveux roux, des taches de rousseur et des yeux délavés. Il donna un léger coup de scalpel au-dessus des côtes de Bolan et la balle tomba dans sa main.

— Ah ! oui… fit-il.

— Quoi, ah ! oui ? demanda Bolan. C'est infecté ?

— Bien sûr. Cela fait combien de temps ?

— Suffisamment pour s'infecter, sans doute. Vous pouvez arranger cela ?

— Je pense…

— Je veux dire tout de suite.

— Je devrais faire venir certains médicaments.

— Pas de coups de téléphone, doc.

Péniblement, Bolan se redressa sur la table, attendit une seconde pour récupérer puis, étourdi, laissa pendre ses jambes et attendit encore un peu. Le regard vague, il jeta autour du cabinet un coup d'œil, puis fixa un placard aux portes de verres sur les étagères duquel se trouvaient de nombreuses bouteilles. Il se laissa glisser du bloc, trébucha, retrouva son équilibre et s'efforça de fixer de nouveau le placard.

Il tendit la main, ouvrit une porte transparente, se saisit d'une bouteille qui contenait un liquide épais et jaunâtre – un antibiotique.

Bolan enserra la bouteille, s'écroula de tout son poids sur la table sous le placard. Il tendit la bouteille.

— Piquez-moi, doc. Une grosse quantité. Tout ce qu'il faudra.

— Cela pourrait vous tuer.

— Cela me tuera si vous ne m'en donnez pas. Je le sens maintenant. Ça pue la gangrène.

Byron agita la tête.

— Vous voulez toujours passer un coup de fil ?

— Je le devrais.

— Pourquoi ?

Wight Byron haussa les épaules avec une décontraction un peu trop recherchée. Bolan comprit. Byron *savait*. Un docteur sans moralité n'hésiterait pas une seconde avec cent mille dollars en jeu. De plus un médecin marron ne pouvait pas s'offrir un cabinet de consultation clandestin aussi bien équipé sans l'accord du milieu. Le milieu, c'était la Mafia.

Bolan respira à fond à trois ou quatre reprises, l'oxygène entra dans son sang et ses artères. Le voile se leva de devant ses yeux, les forces commençaient à revenir dans ses jambes.

— Ça vous plaît, doc ?

— Quoi donc ? demanda le docteur.

— La vie. La vie, les nanas, la sécurité. L'impression que vous ne serez jamais vieux et pauvre comme les autres puisque vous faites partie de la fraternité.

— Je ne comprends pas.

Une fois de plus Byron haussa délicatement les épaules.

— Écoute-moi, doc. Je ne me balade jamais tout nu en ce bas monde. Tu me donnes des antibiotiques ou je te fais sauter le caisson.

Wight Byron sentit peser sur lui le poids d'un regard glacial et il comprit qu'il mourrait effectivement s'il refusait d'aider ce grand phénomène couvert de cicatrices et gravement blessé. Doux Jésus ! Il avait encaissé dans la jambe, entre les côtes et sur le visage. Il devrait déjà être mort !

Byron se rapprocha doucement de la table. Il prit lentement la seringue. Il la tint devant lui pour que le grand fumier puisse voir qu'il s'agissait d'un tube et d'une aiguille propres. Il prit la bouteille que tenait Bolan et introduisit l'aiguille, puis aspira une grande quantité du liquide jaune.

Sans attendre, Bolan s'allongea sur le bloc. Il observait Byron par-dessus son épaule. Le docteur lui assena une claque sur la fesse et lui enfonça l'aiguille jusqu'à la garde dès que le muscle se détendit.

Bolan se redressa ensuite et laissa le docteur lui panser la jambe. Ensuite il eut droit à un passage de mercurochrome sur la joue puis à un onguent antibiotique et à un gros pansement. Tant mieux, cela l'aiderait à se masquer.

Bolan se rallongea un moment pour se reposer puis il comprit qu'il devrait tuer le docteur.

C'était peut-être dû au caractère de l'homme. C'était peut-être dû aux choses qu'il avait apprises en prison. C'était peut-être dû à son goût inné du gain.

Cent mille dollars, c'était une grosse somme. Et le fisc n'en verrait rien.

Bolan se sentit envahi d'une molle torpeur et fit appel à ses dernières forces. Dieu seul savait comment, mais Byron lui avait refilé un calmant.

Bolan se redressa avec un énorme effort. Il laissa tomber les jambes. Il vit sur la table, sous le placard, à un mètre de lui un plateau sur lequel se trouvaient des instruments de chirurgie. Il se lança dans le vide, saisit un scalpel et, tandis que Byron disait « Allô » dans le récepteur du téléphone mural, le lui enfonça dans la nuque, juste sous le crâne.

Byron s'écroula aussitôt, mort.

S'accoudant contre le mur, Bolan prit le récepteur, écouta un instant puis, imitant la voix de Byron, dit :

— Non, rien.

Puis l'Exécuteur raccrocha.

Bolan tourna la clef dans la serrure. Luttant contre l'effet du tranquillisant, il traversa la pièce en titubant, s'arrêta près de la fenêtre. Il l'entrouvrit, pencha la tête au-dehors, vit le sol encombré d'ordures d'une allée de service dix mètres en-dessous. Bolan regagna le bloc. Ses efforts semblaient vaincre les effets du tranquillisant. Il arracha les draps de la table puis noua l'un d'eux autour de la table. Il déchira en longueur le second drap qu'il noua au premier. Puis il poussa la table jusqu'à la fenêtre et jeta la corde improvisée dans le vide. Il se laissa tomber à plat ventre sur la table puis il glissa dehors en s'agrippant au drap déchiré. Il avait descendu trois mètres lorsque le tissu commença à se déchirer entre ses mains. Il tomba un mètre de plus. La corde de fortune tint bon. Prudemment, Bolan continua sa descente, une main après l'autre. De nouveau le drap céda, de nouveau il fit une chute d'un mètre. Il resta suspendu, retenant son souffle.

Le drap tint bon de nouveau. Bolan repartit, une main, l'autre, et encore…

Le drap céda enfin pour de bon avec une espèce d'éclatement de pistolet-mitrailleur. Bolan tomba en chute libre jusqu'au sol.

CHAPITRE II

Mack Bolan, l'Exécuteur, avait passé son enfance dans une ville du Massachussetts, il ne connaissait rien aux serpents.

Mais après avoir passé douze ans dans l'armée et après avoir effectué deux tours de service au Vietnam où les jungles étaient peuplées de serpents de toutes sortes, le sergent Mack Bolan avait appris certaines leçons.

La seule façon absolument sûre de tuer un serpent lorsque celui-ci essaye de s'infiltrer silencieusement dans un sac de couchage consiste à lui trancher la tête.

La trancher d'un coup de couteau, de pelle ou de machette. L'écraser d'un coup de talon, ou même lui tirer une balle dans le crâne.

Mais il fallait tuer la *tête*.

Il s'agissait peut-être d'une légende mais l'on disait que si la tête et la cervelle demeuraient intactes, le serpent vivrait et deviendrait encore plus grand et plus long.

Était-ce de la fiction ?

Mack Bolan n'en savait rien. Il avait déjà assez à faire pour survivre.

Lorsque le drap s'était déchiré et qu'il était tombé, il avait cru tomber vers sa mort. Mais la drogue que lui avait injectée le docteur avait eu raison de son sens de la perception. Il n'était pas tombé de plus de trois mètres. Il s'était légèrement foulé la cheville de la jambe blessée, mais il put s'éloigner. Il fit environ cinq cents mètres, puis s'effondra.

Évidemment, se dit Bolan, on ne trouve jamais de flic lorsqu'on en a besoin, mais alors quand on ne veut pas en voir…

Le flic était immense. Bolan mesurait nettement plus d'un mètre quatre-vingt cinq et pesait plus de quatre-vingt dix kilos. Le flic le ramassa d'une main et l'adossa violemment contre un immeuble près de Lexington et la 27e Rue.

— Alors, connard, gronda-t-il d'une voix où il n'y avait pas la moindre trace d'une quelconque nervosité. Tu te crois où ?

Bolan fit appel à sa mémoire.

— J'suis diabétique, murmura-t-il.

L'immense flic avança son gros nez crochu près de Bolan et aspira bruyamment.

— Bon, t'es pas soûl.

Puis il se dirigea d'un pas rapide vers le poste d'appel à l'angle de la rue. Quelques minutes plus tard Bolan se retrouva dans une ambulance qui faisait route vers l'hôpital Bellevue.

Les ambulanciers tirèrent le brancard de la voiture, puis le posèrent sur un charriot qu'ils laissèrent dans le couloir de l'hôpital près de la porte d'une salle d'urgences. Bolan se releva et sortit de l'hôpital.

Il dût s'arrêter trois fois pour se reposer en chemin, mais il regagna le parking où il avait abandonné l'extraordinaire Maserati. Il y remarqua aussi après une brève reconnaissance deux mafiosi qui l'attendaient patiemment.

Il patienta une heure, reprenant des forces, puis il attaqua le premier. Il s'en approcha lentement par-derrière, à demi accroupi et déchaussé, et lui assena un coup terrible du tranchant de la main sous l'oreille puis le rattrapa lorsque le soldat bascula en arrière.

Bolan laissa glisser jusqu'à terre son fardeau pesant, fouilla les poches du mafioso inconscient et trouva un revolver 38 mm à canon court, douze balles de recharge et neuf cents dollars en coupures de dix et de vingt. C'était normal. Un soldat portait presque toujours sur lui de quoi payer une caution ou un pot de vin le cas échéant.

L'Exécuteur enfonça les munitions dans la poche droite de son pantalon, puis les billets dans la gauche. Il retira ensuite la veste du soldat inerte, en entoura le 38 et tira une balle dans la fesse du mafioso.

Un instant plus tard Bolan entendit appeler doucement de l'autre côté du parking.

— Lou… ? Lou, c'est toi ? Lou, réponds !

Bolan marmonna quelque chose presque inaudiblement.

— Lou… ?

Bolan marmonna de nouveau.

— Lou ! Réponds, nom de Dieu !

Bolan entendit des pas lourds et vit apparaître la forme d'un grand homme dans les ombres.

— *Lou !*

— Ici, lança Bolan en posant la main sur sa bouche. Au secours… blessé…

La grande forme se lança au pas de course.

Bolan se prépara.

Tandis que le grand homme arrivait, Bolan s'accroupit, les pieds bien écartés, et lorsque l'homme s'approcha, il frappa. Son poing droit, muni du revolver pour le poids supplémentaire que celui-ci conférait, s'enfonça profondément dans le ventre du type qui poussa un cri étouffé.

Bolan lui saisit les cheveux gras de la main gauche et tira la tête vers le bas en se redressant brutalement pour frapper le visage du genou.

Le genou entra en contact violent avec les traits du mafioso, le nez s'aplatit intégralement et quelques dents se brisèrent à la racine. Il remonta la tête, baissa le genou puis répéta le numéro de casse-tête, sentit l'homme perdre connaissance et s'effondrer. Il lui assena ensuite un coup de 38 sur la nuque pour faire bonne mesure.

Bolan dut se reposer de nouveau.

Il s'affaissa auprès des deux hommes inconscients, ne se sentant guère mieux qu'eux. Il était humain après tout, on avait beau dire le contraire…

Mon Dieu, que je suis las ! pensa Bolan. J'ai pris trois balles, on m'a drogué, on m'a poussé contre un mur, on m'a mis dans une ambulance, j'ai parcouru la moitié de Manhattan à pied… S'ils viennent me chercher maintenant, je… Je ne pourrais même pas me défendre.

Le serpent, se dit-il. Cette horreur de *serpent*. Lui trancher la tête ! Au pays… Chez Don Cafu…

Par pure force de volonté Bolan se mit sur les genoux et rampa péniblement. Il prit le 38, le portefeuille du grand type et fouillait ses poches lorsqu'il entendit s'approcher sur le macadam du parking des pas réguliers.

CHAPITRE III

Bolan jeta le portefeuille du grand type, se laissa tomber sur les fesses, s'adossa contre la Maserati. Il leva le 38 Spécial Détective à canon court et il lui parut que l'arme pesait une tonne et demie. Il la braqua des deux mains sur l'endroit d'où venaient les pas.

Il parvint à armer le revolver. Il voulait s'assurer que son premier coup porterait. Une fois le revolver armé, il ne lui restait plus qu'à caresser la détente. Il avait peur de rater s'il devait appuyer sur la double détente.

Mais le bruit distinct des quatre petits cliquetis du chien firent s'arrêter les pas.

Bolan plia les jambes et posa le revolver sur ses genoux, serrant la crosse de la main droite, la main gauche en dessous.

Il s'écoula un moment interminable.

Tant qu'il avait bougé, Bolan n'avait plus ressenti les effets de la drogue, mais dans l'obscurité silencieuse une espèce de torpeur commença à l'envahir.

Il sentit ses mains vaciller sous le poids de l'arme et, revenant brutalement à lui, il faillit appuyer sur la détente.

Il jura en silence. La première règle du combattant – à combien de gosses l'avait-il dite au Vietnam – ne pas révéler ses positions !

Bolan savait qu'il ne pouvait pas tenir le coup encore longtemps.

Il avait l'impression d'avoir perdu un litre de sang, et il saignait de nouveau car il sentait l'humidité collante couler le long de sa jambe; la blessure sur son côté s'était rouverte. Ses paupières pesaient une tonne. Son menton bascula sur sa poitrine.

Il lutta et, lâchant prise de la main gauche, se pinça cruellement à la nuque. La douleur vive le fit sursauter. Il ouvrit si largement la bouche qu'un dentiste aurait pu y fourrer simultanément les deux mains, il se mit à respirer profondément en silence, à avaler de l'oxygène à pleins poumons. De la main gauche il se mit à tâter par terre et trouva le revolver de Lou. Il le ramassa, le cassa et vida les six balles du cylindre sur ses genoux, aspira encore deux fois à fond puis balança le revolver à travers le macadam du parking.

Dès qu'il eût lancé le revolver, Bolan se saisit de l'autre Colt des deux mains, attendit la flamme d'un coup de feu.

Il n'y en eut aucun.

Bolan attendit.

Il entendit enfin un petit rire discret.

— Bien joué, sergent, lui lança enfin Léo Turrin. Mais ça fait longtemps qu'on ne m'y prend plus.

— Fumier !

— Du calme, Mack, je vais avancer. Si jamais tu me tires dessus, je ne t'adresserai plus jamais la parole.

— Viens.

Bolan abaissa le chien du revolver, le pouce coincé entre la pointe du chien et la balle. Il ne dégagea le pouce qu'à l'instant où il était sûr qu'il tenait assez fermement le chien.

— T'es dingue, lui annonça tranquillement Turrin. Pourquoi avoir quitté l'hôpital ?

— Un animal traqué se lance-t-il au milieu de la meute ?

— Tu es fou.

— Sans doute.

— Non, c'est vrai. C'était le dernier endroit au monde où l'on serait venu te chercher. Tu serais resté là sous le nez des flics qui t'auraient recherché partout sauf là.

— C'est évident.

— Oui.

Bolan dodelina de la tête, ses yeux se fermèrent.

— Comment m'as-tu trouvé ? demanda-t-il d'une voix affaiblie.

— L'ami d'un ami t'a vu arriver en ville, fit Léo en donnant un coup de pied dans le pneu de la Maserati. Traverser le pont dans cette caisse n'est pas fait pour passer inaperçu.

— Ton docteur n'est pas mal non plus.

— Tu es trop difficile.

— Ce fumier m'a drogué, pourtant j'épiais chaque geste qu'il faisait.

— Cent mille dollars, sergent. C'est beaucoup d'argent.

— A qui le dis-tu… Et maintenant ?

— L'hôpital.

— Ce serait de la folie.

— Comme tu voudras. Retourne dans les rues à bord du requin de Cavaretta, cherche-toi une piaule. Balade-toi en pissant le sang. Reste ici, évanouis-toi… Et lorsque les Taliferi enverront d'autres soldats pour trouver ces deux-ci, on pourra t'embarquer comme un nourrisson.

Léo cracha avec précision sur le capot de la Maserati.

— A toi de jouer, sergent. Dis-moi ce que tu veux faire.

— Je suis blessé… J'ai besoin d'aide…

— Pourquoi crois-tu que je sois venu, crétin ? lança avec véhémence Turrin.

Il changea de ton, prit une voix d'annonceur pleine d'ironie :

— Allons-y, les gars. J'ai pris une balle dans le cœur, deux dans les poumons et une dernière dans la tête, mais nous allons prendre cette colline et y planter le drapeau des États-Unis…

Turrin se déplaça, cala ses fesses contre la voiture à côté de la Maserati et reprit sa voix normale.

— Tu te prends pour John Wayne ou quoi ? C'est pas du cinéma ici, il n'y a pas de photographes.

— Pauvre con !

— Pas du tout. Primo, je touche des revenus plutôt élevés; secondo, mon quotient intellectuel est nettement au-dessus de la moyenne.

Bolan esquissa un sourire las, un hoquet de rire s'échappa de ses lèvres. Turrin durcit ensuite le ton :

— Maintenant dis-moi. Je prends des risques des deux côtés de la barrière pour toi. Tu veux de l'aide, oui ou non ?

Bolan en avait mal au cœur mais il répondit :

— Aide-moi, Léo…

L'infirmière était jeune et très jolie. Elle avait une épaisse chevelure noire, une petite poitrine ferme et haut placée, une taille fine, un derrière solide et mobile et des jambes galbées comme les aimait Bolan lorsqu'il disposait d'un instant de répit et pouvait se permettre de penser aux femmes. Il n'en avait rien à foutre des mannequins de haute couture, pas plus que des hôpitaux, des aiguilles, des tubes transparents et des bouteilles de goutte à goutte.

Il détestait ces longs tubes souples en caoutchouc et ces aiguilles qui lui truffaient les bras, ainsi que ces bouteilles pleines de liquide clair suspendues au-dessus de sa tête. Mais voilà – ils représentaient la vie.

Et Mack Bolan tenait à la vie plus que tout.

Il ne craignait aucunement la mort, il avait dépassé ce stade depuis de longues années. Il ne priait plus pour lui-même car il ne pensait rien mériter de spécial, mais il priait pour son frère, Johnny, et pour la femme qu'il aimait, Val, et pour quelques amis dont les cadavres pourrissaient dans la boue du Vietnam et qui seraient toujours jeunes et beaux, car les morts ne vieillissent pas.

Cependant, Mack Bolan n'aimait pas laisser une tâche inachevée. Une guerre inachevée l'agaçait considérablement et relevait de la défaite avec son odeur de pourriture. Dans son cas précis une trêve équivalait à une défaite, donc Mack Bolan se devait de continuer le combat.

Il devait couper la tête du serpent.

En attendant, son principal souci consistait à survivre. Les morts ne servent à rien, sauf à empester les lieux où ils se trouvent.

Il finit par faire confiance à la belle infirmière de jour qui avait de si jolis seins. Mais il ne faisait aucunement confiance à l'infirmière de nuit, pas le moins du monde.

Elle portait une plaquette sur la poitrine : « M. Minnotte, R.N. ».

Son nom importait peu à Bolan, car il avait appris depuis longtemps qu'un nom italien ne voulait pas forcément dire Mafia. Mais M. Minnotte n'était devenu son infirmière de nuit qu'après une semaine passée dans sa chambre d'hôpital, et cela le préoccupait énormément, d'autant plus qu'elle usait un peu trop librement de la seringue et des tranquillisants. M. Minnotte lui aurait refilé une dose de morphine toutes les demi-heures s'il le lui avait demandé. Et lorsque Bolan n'en voulait pas, elle lui faisait la tête.

Un autre fait le dérangeait; M. Minnotte n'aurait pas dû être une infirmière de nuit. Elle avait trop d'ancienneté. Plus âgée, elle était également deux fois plus belle et trois fois plus excitante que la jolie petite infirmière de jour dont la plaquette annonçait « K. Douglas, R.N. ». Minnotte était plutôt le genre de femme qui devient

infirmière en chef à coup d'étreintes passionnées avec les divers chefs de service.

Pourtant, au bout d'une semaine du séjour de Bolan elle était devenue l'infirmière de nuit de l'Exécuteur, et elle maniait la seringue !

Mack Bolan comprit enfin… Les Taliferi l'avaient retrouvé.

CHAPITRE IV

Malgré toute l'amitié qu'il portait à Bolan, Léo Turrin se demanda si l'Exécuteur n'arrivait pas au bout de son rouleau.

Bolan avait failli exposer Turrin à plusieurs reprises et il ne semblait plus se préoccuper de sa propre sécurité.

Léo Turrin était un agent double.

Il était un enfant de la Mafia et il était aujourd'hui un capo. Il était un super-proxénète. C'était Turrin qui avait révélé Cindy, la sœur de Mack Bolan, et encore lui qui en avait fait une prostituée, une call-girl.

Par ailleurs Léo Turrin, qui avait été un Béret Vert, était un agent fédéral, et il se donnait entièrement à cette cause.

En fait, il se serait simplifié la vie en assassinant Mack Bolan dans le parking, mais il vouait à ce même Bolan une admiration et une amitié illimitées. De plus, il en avait eu l'occasion de nombreuses fois, et jamais cette pensée ne lui était venue à l'esprit.

Cependant, Bolan commençait à l'agacer. Chaque fois que Turrin portait secours à Bolan, il prenait un risque incommensurable. Cela ne lui arrivait pas souvent, à vrai dire, de « porter secours » à l'Exécuteur. Bolan possédait l'instinct d'un fauve, il était bâti de muscles et de nerfs, mû par une intense volonté de survivre à n'importe quel prix. Jusqu'à présent il y avait réussi comme par enchantement, ou par maléfice.

Pourtant, Turrin connaissait également l'autre Bolan, le grand frère inquiet, l'amant attentionné.

Mais à force de jouer un jeu double Turrin pouvait fort bien y laisser la vie, il ne le savait que trop bien. Mort, il ne serait d'aucune utilité à son gouvernement, et il avait la certitude d'être plus efficace dans son rôle de capo au sein de la Mafia que dans ses fonctions de garde du corps de Mack Bolan. En côtoyant Bolan il négligeait son travail de mafioso, et il brûlait la chandelle par les deux bouts.

— Bon Dieu ! se dit-il. J'ai fait tout ce que j'ai pu. Je l'ai fait admettre à l'hôpital. J'ai vérifié l'identité de tous ceux qui pourraient

s'en approcher, les docteurs, les infirmières, les femmes de chambre et les brancardiers.

Un détail clochait, pourtant. Turrin le sentait plus qu'il ne le savait, et il continua donc ses recherches.

Il se maudit d'avoir fait partie des Spécial Forces, et d'avoir passé trop de temps en mission pour la C.I.A. Il avait infiltré le Viêt-Cong et les réserves de l'armée du Nord-Vietnam, il avait volé les secrets intimes de l'ennemi en se servant des instincts humains les plus bas – les femmes, les stupéfiants, l'alcool. Il se demanda pourquoi, et se posa une foule de questions.

Pourquoi avait-il dit oui lorsqu'un haut fonctionnaire, un peu spécial, lui avait demandé de devenir un agent double après son tour de service dans le Sud-Est asiatique.

Pour une raison simple, sans doute. Parce qu'il aimait son pays. Parce qu'il s'était battu pour ce pays, et parce qu'au cours de la bataille il avait appris à connaître la cruauté excessive des combattants Viêt-Cong. Aussi, rendu à la vie civile, il avait remarqué une similitude entre les philosophies de ces communistes et des mafiosi – la fin justifiait les moyens, la suprématie justifiait la trahison, le terrorisme, l'assassinat et la dictature. Turrin se souvint d'un incident qui eut lieu lorsqu'il n'était qu'un enfant.

Un petit personnage anodin, Arnold Schuster, reconnut le célèbre voleur de banques, Willie Sutton, et en avertit la police qui arrêta Sutton. Celui-ci n'avait aucun rapport avec la Mafia, mais un sous-chef sanguinaire, Albert Anastasia, donna l'ordre à un de ses soldats, Frederick Tenuto, de liquider Schuster. Ce serait, dit Anastasia, une leçon pour tous les indicateurs éventuels, qu'ils fassent partie de la Mafia ou de la population civile en général. Ensuite, et pour se couvrir, Anastasia fit supprimer Tenuto dont le cadavre ne fut jamais retrouvé.

Deux assassinats inutiles.

Aussi, Turrin avait reçu une éducation plus étendue que la plupart de ses condisciples, donc, lorsqu'il prit la décision de devenir un agent double, ses raisons étaient autant d'ordre intellectuel que d'ordre moral ou patriotique. Ainsi, Turrin donnait un coup de main à Bolan chaque fois que ce dernier en avait besoin, en connaissance de cause. Et malgré les conséquences s'il lui arrivait d'être pris.

Turrin fournissait des outils à Bolan puis se défilait aussitôt. Il n'avait aucune envie d'assister à la tuerie, et il éprouvait de plus en plus de mal à expliquer raisonnablement ses absences fréquentes de Pittsfield. Le monde de la Mafia étant fait de trahisons, de complots et d'assassinats, Léo Turrin risquait de se voir démis de ses fonctions, définitivement, par l'un de ses hommes.

— Voilà, annonça Turrin lorsqu'il entra dans la chambre d'hôpital de Bolan et déposa sur le lit de celui-ci un grand sac en toile. Tout se trouve là-dedans, y compris les armes, les renseignements sur le pays et un petit extra. J'ai vendu la Maserati contre quinze mille dollars, ma commission en moins.

— *Quelle commission !*

— La mienne, tiens ! Je ne travaille jamais pour rien. Et en plus si je commence à ne plus penser comme un capo, je cesserai d'agir en capo, et les carottes seront cuites. Je veux bien t'aider mais pas me suicider, tu comprends ?

Turrin sourit subitement comme un loup.

— En plus ça n'a pas été facile. La famille Talifero avait décidé qu'elle devait hériter de la Maserati de Cavaretta puisqu'il était l'un des siens et que tu l'avais descendu.

— Bon, tu as mérité ta commission.

— Et je la garde, fit Turrin en tapotant l'épais portefeuille dissimulé dans sa poche revolver. Je ne vais pas te demander quels sont tes projets, ni où tu comptes aller. Mais rends-moi un service, éloigne-toi autant que possible de moi pour ton prochain blitz.

— Je te le promets.

— Tu plaisantes ?

— Je ne plaisante jamais à ce sujet-là.

Turrin fixa Bolan avec curiosité mais ne lui posa aucune question, moins il en saurait, mieux cela vaudrait pour tout le monde. Tandis que Bolan enfilait la combinaison de combat noire et s'équipait du Beretta muni d'un silencieux, du gros Auto-Mag 44 argenté, de quatre grenades à fragmentation et de chargeurs supplémentaires pour chaque pistolet, Turrin fit le guet près de la porte entrouverte puis annonça :

— Je n'en ai vu que quatre, mais il y avait deux voitures avec les conducteurs à bord rangées près des croisements de chaque côté de

l'hôpital. Donc, il doit y avoir six hommes, peut-être davantage.

Puis il ajouta d'une voix banale :

— L'infirmière est dans le coup.

— Je m'en doutais.

— C'est une droguée qui…

— Je lui demanderai son pedigree un autre jour. Fous le camp, toi… Et merci.

— *Arrivederci,* lui répondit amicalement Turrin.

Il ouvrit la porte, sortit dans le couloir éclairé, referma la porte derrière lui, laissant son ami seul dans le noir.

Bolan attendit. Il était indifférent au sujet de l'attente, c'était pour lui un acte neutre et il savait prendre son mal en patience. L'attente faisait partie de la guerre et de la survie. Il fallait attendre la bouffe, le courrier et la relève. Il y avait néanmoins une petite différence maintenant, Bolan, l'Exécuteur attendait que l'ennemi consentît à se montrer.

La chambre était plongée dans une obscurité quasi totale, la porte fermée, les stores tirés. Un rai de lumière se glissait sous la porte de la salle de bains, fournissant ainsi une clarté suffisante pour dessiner les formes lorsque celles-ci viendraient. Bolan parcourut du regard la disposition de la pièce, puis prit place.

La femme entra la première.

Bolan s'y était attendu. On voudrait le prendre vivant. On ne voudrait plus commettre d'erreur, on ne voudrait plus ramener la tête d'un autre pour demander la prime.

Minnotte entra silencieusement, se rapprocha du lit à pas feutrés, comme un chat. Elle s'immobilisa, et Bolan comprit qu'elle s'accoutumait à l'obscurité. Au bout d'une interminable minute elle tendit la main gauche, releva les couvertures du lit, se pencha en avant, la sempiternelle seringue dans la main droite.

Bolan la saisit à cet instant.

Il lui colla une grosse main sur la bouche et le nez, lui arracha simultanément la seringue. La tenant immobile de toutes ses forces, à part les mouvements vifs de ses chaussures blanches à semelles en caoutchouc qui couinaient sur le linoléum, il rapprocha la seringue, l'enfonça dans le cou de l'infirmière et y injecta le contenu.

Bolan n'avait pas la moindre idée de ce que pouvait être la drogue utilisée mais son effet immédiat lui fit peur. En quelques secondes la femme mollit, devint un poids mort, et Bolan la laissa tomber sur le lit, remonta ses jambes, la fit rouler sur le dos, l'étendit toute droite. Il essuya rapidement la seringue vide et la mit dans la main droite de Minnotte. Puis il reprit sa place dans l'ombre et patienta de nouveau. Il dégaina ensuite le Beretta qu'il arma, vérifia avec un doigt qu'une balle était bien entrée dans la chambre, puis ôta le cran de sûreté.

Deux hommes entrèrent ensuite, poussant devant eux un brancard, refermant la porte et allumant d'un seul coup.

— Allez, Minnie, qu'est-ce qui se…

Le soldat plongea la main sous sa blouse blanche de brancardier, et Bolan lui expédia une balle entre les yeux. Il sauta derrière le lit tandis que l'autre soldat se baissait en tirant devant lui le brancard comme un bouclier. Bolan tira trois fois, espaçant les projectiles par-dessous le brancard. Les deuxième et troisième sifflements du silencieux furent accueillis par des cris de douleur.

Deux de moins sur six hommes, peut-être plus.

Pourtant, Bolan était coincé dans une chambre d'hôpital au quatrième étage. Il n'était pas question de s'échapper par la fenêtre au bout d'une corde de draps, encore moins si les soldats avaient été correctement placés. Il ferait une trop belle cible, accroché devant le mur clair.

Bolan sauta par-dessus le lit, écarta le brancard d'un coup de pied puis se laissa tomber à genoux tandis que le soldat blessé lâchait une balle que Bolan sentit lui frôler les cheveux. Le coup tonna comme un canon dans la petite chambre et provoqua une retombée de plâtre et de poussière.

Bolan lui logea une balle au sommet du nez.

Il releva le brancard, hissa le premier mort sur les draps troués, visage en bas, puis poussa le brancard dans le couloir.

Le couloir était gardé à chaque extrémité. Deux coups de feu éclatèrent simultanément de la droite et de la gauche. Bolan se retourna, prit le second cadavre, le traîna jusqu'à la porte, le redressa et le poussa dehors.

Tandis que le macchabée s'écroulait dans le couloir, de nouveaux coups de feu retentirent.

Bolan sortit aussitôt, rampant sur le ventre à toute allure tandis que les balles passaient plus haut, à travers le corps du défunt. Il vira à gauche, visa, envoya une balle dans les tripes du soldat qui se tenait comme un cow-boy d'antan, bien planté sur ses jambes écartées, le bras tendu pour viser, un œil clos. L'homme se coupa en deux, poussa un hurlement strident, tomba à la renverse, lâchant son revolver pour agripper ses intestins perforés.

Bolan roula deux fois sur lui-même, prit place derrière les deux morts et le brancard renversé. Un projectile fit sauter le carrelage à quelques centimètres de son coude. Des malades affolés poussaient des hurlements de frayeur tout au long du couloir. Une infirmière jaillit dans le couloir entre Bolan et le soldat encore vivant, et celui-ci s'en servit comme bouclier pour se dresser et tirer en vitesse. La femme s'effondra, il crut d'abord qu'elle avait été touchée d'une balle perdue, mais se rendit compte qu'elle s'était seulement évanouie car il entendit aussitôt la balle s'écraser contre le mur au-dessus de sa tête.

Mack Bolan n'avait jamais tué ni fait de mal à une personne innocente, pas plus qu'à un flic. Il s'était même laissé tirer dessus une fois par l'épouse de Léo Turrin qui l'avait truffé de 25 sans même riposter. Cela s'était passé tout au début, quand il avait déclaré la guerre à la Mafia.

Mais que faire à présent… ?

Se trouvait-il enfin dans l'obligation de faire du mal à des innocents afin de s'en sortir ?

S'il se retournait pour cavaler d'un côté du couloir – de préférence du côté où gisait en gémissant le soldat aux tripes trouées – il laissait son dos à découvert et permettait à l'autre tireur de faire un carton dorsal. Le couloir était trop étroit pour courir en zigzaguant.

Bolan tira toutes les balles qui restaient dans le chargeur du Beretta, dégrafa simultanément une grenade qu'il dégoupilla et la fit glisser à regret le long du carrelage vers l'extrémité du passage.

Il appuya sur le bouton du pistolet, laissa tomber le chargeur vide, en extirpa un second de la poche plaquée sur la jambe de sa combinaison de combat, l'enfonça dans la crosse du Beretta qu'il arma aussitôt. Il se redressa à moitié, une boule compacte de muscles

tendus, et lorsque la grenade à fragmentation explosa en provoquant un nuage de gravats et une nuée meurtrière d'éclats, Bolan chargea.

Il faillit sauter de bonheur en arrivant au bout du couloir. La grenade avait dégringolé les marches de l'escalier et avait explosé à mi-étage. La seule personne à en avoir subi la décharge était le soldat qui était mort, le dos en charpie.

Bolan descendit les marches quatre à quatre. Sa seule chance consistait à surprendre les autres.

Il atteignit le troisième étage, puis le deuxième sans autre encombre que le personnel de l'hôpital qui essayait en vain de l'accrocher en posant des questions affolées.

Il esquiva les mains tendues, sauta cinq marches d'un seul coup et se retrouva sur la plate-forme entre les deuxième et premier étages, face à deux hommes armés. Il n'hésita qu'une fraction de seconde et, ne voyant aucun insigne de policier, leur expédia à chacun une balle dans le cœur, puis deux encore en guise de coups de grâce.

Bolan avait déjà descendu six hommes, mais il savait qu'il en restait encore au moins deux, les chauffeurs, et, quelque part, le chef d'équipe. Le *modus operandi* de la Mafia était invariable; le chef d'équipe se terrait toujours en attendant que le menu fretin ait fait le plus gros travail, ne quittant sa torpeur flegmatique que par nécessité absolue. Les chefs se servaient de jeunes loups ambitieux qui voulaient à tout prix entrer dans une famille. Ils étaient parfois récompensés par une pluie de plomb comme Tenuto ou Schuster.

Il n'importait plus à Bolan de faire du bruit à présent. Dès qu'il arriva au rez-de-chaussée, il rengaina le Beretta pour dégainer l'immense Auto-Mag 44. Un gardien, arme au poing, bouche bée, commença à lever sur Bolan son revolver. Bolan fit exploser le carrelage à un mètre des pieds du gardien qui changea subitement de tactique, esquiva et prit la fuite, les jambes flageolantes.

Bolan se lança contre la porte d'entrée avec tant d'élan que la porte sauta de ses gonds, et se retrouva dehors dans la pénombre nocturne. Il pouvait enfin faire appel à ses instincts de grand fauve.

Il vit les voitures qui avaient été bien placées. Il y en avait une à chaque extrémité de la petite rue, rangées de telle sorte que l'un des chauffeurs pouvait surveiller la façade de l'hôpital et un côté, tandis que le second pouvait observer l'entrée du service derrière le

bâtiment et l'autre côté. C'était exactement comme le lui avait décrit Turrin. Bolan s'immobilisa dans l'ombre, une épaule frôlant le mur en briques de l'hôpital, il fit sauter la tête du premier chauffeur lorsque celui-ci s'apprêta à se dégager du volant, un revolver à la main.

Bolan se lança vers la voiture. Mais tandis qu'il se trouvait en pleine rue l'autre voiture arriva sur lui à toute vitesse.

La voiture se rapprocha avec le cri strident des pneus glissant sur le macadam. Bolan posa un genou à terre, leva l'Auto-Mag des deux mains, expédia trois 44 mm dans la grille du radiateur. Le moteur explosa et la voiture dérapa de côté, monta sur le trottoir, s'arcbouta puis se retourna.

Bolan tira du siège sanglant le chauffeur décapité, prit le volant et décampa sans épargner les rouages de la voiture.

*

* *

Une heure plus tard Bolan entrait dans une boutique de Greenwich Village par la porte de service, attira l'œil d'une vieille vendeuse. Il quitta le magasin une demi-heure après, affublé d'un habit « à la mode » mais guère à son goût. Il avait choisi cette échoppe justement parce qu'elle faisait la joie des dandys du Village, et aussi parce que la vieille femme, qui avait l'habitude de voir la faune du quartier, ne prit même pas la peine de regarder de travers sa combinaison de combat noire. Vingt minutes plus tard Bolan avait loué un studio meublé crasseux où il s'endormit jusqu'à l'aube. Dès la première lueur matinale il se trouvait de nouveau dans les rues, vêtu de ses acquisitions récentes, et fit un nouveau tour dans les boutiques pour se constituer une garde-robe complète, mais d'un goût plus classique, d'un aspect plus conventionnel. Bolan s'équipa entièrement, y compris chaussettes et caleçon. Il prévoyait un long voyage. Ensuite il partit voir un homme pour se faire faire une nouvelle identité.

CHAPITRE V

Le capitaine de vol Charles Teaf se sentait tout bête. Dix minutes auparavant il s'était occupé à rêver d'un bon charter pour Cleveland ou Chicago, pourtant il devait y pleuvoir aussi. Il n'avait pas osé espérer Miami ou Phoenix en contemplant d'un œil morne la pluie qui tombait sur l'aéroport de Teterboro dans le New Jersey. Autant demander la lune, ou entretenir l'espoir d'un vol sur Rome, comme cela s'était passé dix jours plus tôt.

Mais il avait eu ces pensées moroses dix minutes auparavant. Il s'était trouvé errant à travers les bureaux de l'agence, suggérant très vaguement à Annabelle de l'accompagner à l'arrière du long courrier sous le hangar, d'y passer un moment agréable. Le mauvais temps avait eu raison d'Annabelle qui l'envoya se faire foutre aussitôt. Une mijaurée, cette conne; laide et prétentieuse.

Quelle blague ! Elle devait bien avoir la quarantaine, mais elle servait parfois d'hôtesse de l'air sur un charter. Le plus drôle c'était que personne ne regardait jamais son visage. Elle avait une paire de seins qui commandaient le respect admiratif. Ses fonctions d'hôtesse de l'air d'occasion mises à part, le capitaine Teaf ne savait pas exactement ce qu'elle faisait d'autre. Elle tapait des lettres, répondait au téléphone et passait le reste de son temps à courir les couloirs de l'aéroport à la recherche des ragots du métier, interrogeant les divers employés de rencontre.

Donc, dix minutes auparavant l'esprit de Teaf s'était emparé des globes blancs de la poitrine d'Annabelle, et il avait retourné plusieurs fois dans sa tête le sort qu'il leur réservait. Pour en revenir au présent, Teaf s'intéressait à tout autre chose. Il y avait, d'ailleurs, un mot qui décrivait exactement le capitaine, l'âpreté. Teaf aurait tué père et mère pour gagner un dollar.

En revanche, il était un peu effrayé par la personne qui lui en offrait apparemment bien davantage. C'était un grand type au regard glacial, qui se baladait avec un énorme pansement sur la joue et qui boitait. Il avait voulu parler à Teaf en privé, et il n'avait pas trouvé mieux que de traîner le capitaine sous l'averse. La chemise

amidonnée de Teaf s'était transformée en une espèce de colle gluante contre sa peau, les belles épaulettes noir et or de son uniforme pendouillaient tristement et les ailes dorées accrochées au-dessus de la poche allaient avoir besoin d'un bon astiquage, car elles étaient faites en cuivre et non en or.

C'était ennuyeux comme situation parce que le grand type avait des dollars plein la main. Pourtant, il n'en avait pas encore lâché un seul. Teaf ne parvenait pas à détourner le regard des coupures vertes. Il savait qu'il s'agissait d'un vol clandestin, ce qui lui importait peu, à moins qu'il ne s'agisse de stupéfiants. Teaf voulait bien participer à n'importe quel coup marron, mais il s'arrêtait devant les stupéfiants. C'était trop risqué. C'était trop actuel. Tout le monde en parlait, des stupéfiants; les agents fédéraux, les flics, les journaux, la télévision.

N'importe quel imbécile pouvait se permettre de trucider son épouse, il se retrouverait en liberté provisoire sous caution (minime) dans les vingt-quatre heures. Mais si un étudiant se faisait prendre avec un demi-kilo de marijuana, il se voyait flanquer au fond d'une geôle infâme pour une durée indéterminée, mais longue – en général. Ainsi, pas question d'embarquer de la drogue.

Le capitaine trouvait l'homme en face de lui effrayant; il avait un aspect de tueur, il devait appartenir à cette catégorie d'hommes qui vous broyent la colonne vertébrale de leurs mains nues, qui vous crèvent les yeux d'un coup de doigt.

— Ne me raconte pas de salades, ordonna Bolan. Combien coûte un long courrier en charter jusqu'en Italie ?

— Il ne faut pas que je vous mente, monsieur. C'est plus économique de prendre un vol régulier.

— Teaf, si j'avais envie de ça, je ne serais pas ici.

Le grand type exposa la liasse. Il y en avait pour au moins vingt mille dollars dans ses grandes pattes. Le capitaine se demanda comment il avait connu son nom.

— O.K. !, comme vous voudrez. Les vols réguliers sont moins chers. Vous saisissez ?

— Parfaitement. Renseignez-moi.

— Mais je ne sais pas encore ce que vous désirez, alors il m'est difficile de vous indiquer un prix.

— Écoute-moi bien, pilote. Je ne suis pas venu me laisser tremper sous cette flotte pour écouter des conneries. Tu saisis, toi ?

Teaf s'apprêtait à répondre mais Bolan continua :

— Je veux louer en charter un long courrier jusqu'à Naples. Pour commencer. Il y en aura peut-être davantage après. Je peux te donner un acompte de dix mille dollars. Ça t'intéresse ?

— A une seule condition, monsieur. Pas de stupéfiants. Je ne veux pas être mêlé pour quoi que ce soit dans une affaire de stupéfiants.

— Je crois que je vais te frapper.

— Bon, bon, ne vous énervez pas. Du moment que nous sommes d'accord.

— Dix mille suffiront ?

— Cela dépend du bagage, du nombre de passagers, du fret, s'il y en a, et de l'équipage. Vous voulez peut-être une hôtesse…

Teaf se permit une œillade libidineuse.

— Si tu continues à déconner, Teaf, tu vas me voir partir en fumée avec mes dix mille dollars. Cet aéroport est plein de pilotes disponibles et d'avions libres.

— Entendu ! s'écria le capitaine.

— O.K. ! Je suis le seul passager. Je dois emmener une caisse de fret et mes bagages personnels. Pas d'équipage. Toi, tout seul.

— Quand désirez-vous partir, monsieur ?

— Je ne veux pas passer par la douane italienne, non plus. C'est pour ça que je suis venu te trouver. Il ne s'agit pas de drogue.

Les Italiens fournissent les Américains, pas l'inverse.

— Je pourrais avoir des ennuis ?

— Plus que tu ne crois, c'est pour ça qu'il y a le bonus.

— Je n'ai pas vu de bonus.

Bolan sépara dix billets de cent dollars de la liasse, puis les coinça sous la chemise de Teaf entre les deux boutons inférieurs. Il prit ensuite mille dollars de plus, les passa sous le nez du pilote et les coinça dans sa chemise près des autres.

— Il y aura trois mille dollars de plus dès que la douane sera passée.

Teaf agita fébrilement la tête.

— Oui, oui, c'est d'accord.

Il posa la main sur la protubérance qui déformait sa chemise et caressa le magot.

— Quand voulez-vous partir ?

— Maintenant.

— *Tout de suite ?*

— Parfaitement.

— Ce n'est pas possible.

— Rends-moi mon fric, pilote.

Teaf recula, son avarice légendaire l'ayant fait réagir.

— Attendez, attendez. Je voulais seulement vous dire que vous auriez besoin d'un passeport, d'un visa, de certificats de vaccination et tout…

— Je les ai.

— Vous… les avez ?

— Mes bagages et la caisse sont prêts à être embarqués.

— Putain ! Je n'en reviens pas. C'est incroyable. Il y a dix jours je devais aller à Rome pour une société pétrolifère mais…

— Mais quoi ?

— Ben, rien. Mais je suis prêt moi aussi, c'est tout. J'ai déjà tous les papiers, pour moi et pour l'avion. C'est une sorte de miracle, quoi.

— Pas vraiment, dit Bolan. J'avais posé quelques questions auparavant.

Il n'y avait qu'une seule façon d'obtenir ce que l'on voulait.

Comme il l'avait dit au docteur marron, Mack Bolan ne se promenait jamais nu en ce bas monde. Il était toujours armé, d'une façon ou d'une autre. Sinon, cela aurait été le suicide. La Mafia avait offert une prime de cent mille dollars pour la tête de Bolan. Il était bien possible que la prime ait été augmentée depuis ses frasques à Philadelphie.

Il était probable qu'elle ait augmenté. Il avait fait l'irréparable, une fois de plus, en provoquant une guerre entre deux familles. C'était la dernière chose au monde que désirait la Mafia.

Qu'est-ce que je vaux ? se demanda Bolan.

Deux cent cinquante mille dollars ? Cinq cents ? Un million ?

Et pourquoi non ? D'après les experts les plus conservateurs, le crime organisé rapportait plus de quarante milliards de dollars chaque année. Un milliard, c'est mille fois un million.

Bolan écrivit dans son journal intime : « Je ne parviens pas à comprendre des sommes pareilles, ce ne sont qu'une suite de zéros qui n'ont pas de réalité mais qui sont pourtant faits de quelques *cents* de-ci, quelques *cents* de-là. De la monnaie qui devient dollar et qui disparaît dans les tripots, chez les prêteurs sur gages, chez les call-girls, chez les proxénètes, chez les trafiquants de drogue. »

Bolan connaissait trop bien la question.

A cause de la Mafia il avait perdu son père, sa mère, sa sœur, et son jeune frère avait été grièvement blessé. Il aimait une jeune femme, pourtant il n'osait plus s'en approcher.

Une fois ces ordures avaient réussi à kidnapper son frère, Johnny, et Valentina. Pour les récupérer il avait mis la ville de Boston à sac – un véritable *Blitzkrieg* – et il avait fini par exposer un homme qui passait pour l'un de ses meilleurs citoyens, mais qui n'était finalement qu'une ordure de plus.

Les flics appelaient les mafiosi des trous du cul.

Mack Bolan pensait que les flics étaient des poètes.

Bolan avait cru que le faussaire l'aurait immédiatement donné comme le docteur Byron. Mais il ne s'était rien passé, et Bolan se demanda si les choses ne s'étaient pas trop bien passées. Il se demanda aussi s'il avait suffisamment masqué ses intentions lorsqu'il avait demandé un passeport et des visas pour l'Italie, la France, la Suisse et l'Algérie.

Il n'avait pas eu d'autre choix que celui de louer un charter. La caisse ne serait pas passée impunément devant les postes de contrôle de la douane américaine ni à travers la douane italienne à l'aéroport de Naples.

Bolan avait examiné les mesures de sécurité prises par les services d'ordre des aéroports La Guardia et Kennedy contre les terroristes. Il n'entrevoyait pas le moyen de passer devant le contrôle muni des Beretta et Auto-Mag 44, et il n'avait pas la moindre intention d'arriver chez Don Cafu nu comme un ver.

S'il bénéficiait de beaucoup de chance, s'il attaquait fort, Bolan avait la possibilité de porter un premier coup sérieux.

Il avait l'intention de jouer aussi méchamment que possible !

Bolan s’adossa confortablement dans le siège moelleux du grand jet et essaya de se reposer. Le vol serait long.

CHAPITRE VI

Elle travaillait pour la Mafia depuis l'âge de quinze ans et s'appelait Annabelle Caine. Pendant les deux premières années de sa vie professionnelle elle avait ignoré l'identité de son employeur. Enfant précoce, elle avait gagné un concours de beauté dans sa ville natale de l'Ohio. Le soir même le maître de cérémonie, sourire aux lèvres, lui posa sur la tête un diadème incrusté de fausses pierreries. Sa tête blonde ceinte de la couronne de gloire, Annabelle en apprit immédiatement le prix. Le maître de cérémonie lui présenta aussitôt le président du jury, un certain Vito Rapace, bel homme brun qui portait avec une élégance infinie son habit. Rapace demanda à la mère d'Annabelle, une veuve qui ne jurait que par les étoiles d'Hollywood, la permission d'emmener son enfant faire la tournée des grands ducs afin de fêter son succès. Annabelle aurait accompagné Vito Rapace même si sa mère lui en avait refusé la permission, mais Mrs Caine se fit aimable et, à son insu, évita une scène discordante en disant oui.

Annabelle ne savait pas qu'elle n'était pas belle ni qu'elle ne possédait pas la moindre beauté latente. En revanche elle avait une paire de seins inégalable et Vito Rapace comptait bien s'en emparer. Il s'exécuta au cours de la soirée et investit Annabelle en d'autres endroits de sa personne aussi. Ainsi Vito Rapace devint son « protecteur », elle lâcha ses études et emménagea dans un appartement qui appartenait au bel Italien et qui, par hasard, était libre à point nommé. Il lui offrit des cours dans une école de charme à Toledo, la capitale de l'Ohio, et cette institution inculqua à l'adolescente un certain charme superficiel – elle apprit au moins à marcher convenablement. Rapace passait chez elle en général trois fois par semaine, se faisant souvent accompagner par Johnny « The Plumber » Augurio et une autre fille. Ces filles se ressemblaient toutes comme des sœurs. Annabelle se rendit bientôt compte qu'elle leur ressemblait aussi. Au bout de six mois Rapace se lassa d'elle, la prêta à Jonny The Plumber puis à Tonio puis à Joe The Sapper. Elle faisait désormais partie de son écurie et elle le savait. Saisie une fois

par un sentiment de révolte, Annabelle voulut partir. Battue comme plâtre elle finit par accepter son lot. Dans un sens elle faisait carrière de comédienne. Elle jouait ses rôles devant des caméras invisibles et avec des partenaires divers – un flic, un juge, un banquier ou un leader de syndicat – sur les planches d'un grand lit.

Pourtant, Annabelle Caine était dotée d'un caractère de fer, et elle finit par charmer Vito Rapace qui lui permit d'abandonner la chambre pour s'occuper d'autre chose. Un moment elle fut la comptable d'un bookmaker, devint ensuite standardiste d'un système de relais téléphonique. Elle recevait les appels des parieurs, écoutait leurs propos puis téléphonait au Q.G. du bookmaker. En cas d'arrestation – ce qui lui arriva deux fois – elle ne pouvait donner aux poulets qu'un numéro de téléphone. Les flics ne purent même pas tirer ce numéro d'Annabelle Caine, et Vito Rapace lui en sut gré. En conséquence il lui donna une promotion en la faisant entrer dans une combine de prêteur sur gages. Enfin Annabelle trouva d'elle-même un emploi.

Un soir elle conduisit Rapace à l'aéroport. Elle remit les bagages de son patron à un porteur, puis accompagna le premier dans le bar de l'aéroport où ils prirent un verre en attendant l'arrivée de l'avion de Newark. Annabelle attendit que Rapace montât dans l'avion en début de soirée, ce qui lui donna l'occasion de voir débarquer les arrivants dont une bonne moitié se précipita immédiatement dans le bar. Elle se rendit près de la rampe d'arrivée des bagages et n'y trouva personne. Elle patienta une heure. Elle retourna sur place cinq fois de suite et surveilla. Le sixième soir elle se vêtit d'une ample salopette, enfouit ses cheveux sous une casquette de porteur, se mit des gants, emprunta une estafette et, vingt minutes après l'arrivée du vol de Newark, s'empara de tous les bagages sur la rampe. Elle recommença le lendemain soir. Le troisième soir elle retourna à l'aéroport mais, cette fois, au volant de la voiture de Vito Rapace. Elle avait pris la précaution d'enfiler un pull très serré. Depuis longtemps elle s'était rendu compte que les hommes pour la plupart, ainsi que les femmes d'ailleurs, oubliaient de regarder son visage à condition que sa poitrine soit mise en évidence.

Elle remarqua le planton cinq minutes après avoir commencé à examiner les étiquettes sur les valises de la rampe. Une voiture de

patrouille était rangée dans l'ombre, deux flics en civil attendaient à son bord. Annabelle leur joua la comédie. Évidemment l'un d'eux quitta la voiture et se rapprocha. Il lui montra brièvement ses papiers puis lui demanda ce qu'elle faisait là.

— J'ai perdu mes valises sur le même vol il y a trois nuits. Je pensais qu'elles seraient peut-être arrivées maintenant.

— Eh bien ! je vais vous dire, Miss, fit le flic, vous pouvez sans doute vous dire que vous ne les reverrez jamais. Elles ont probablement été volées.

Annabelle poussa un miaulement de dépit, éclata en larmes et s'enfuit, laissant le flic comme une tourte. Par la suite elle ne fit plus qu'un coup par mois avec l'estafette pour nettoyer complètement la rampe. D'autres nuits, prises au hasard, elle arrivait à bord d'une voiture, toujours différente, puis choisissait après un coup d'œil expert une belle valise ou une série de bagages qu'elle plaçait dans le coffre de la voiture avant de repartir.

Au bout des six premiers mois elle disposait d'une cinquantaine d'appareils de photo de diverses valeurs, une quantité de bijoux évaluée à dix mille dollars, plusieurs milliers de dollars de vêtements de luxe, sans compter qu'elle possédait suffisamment de valises et de sacs pour ouvrir une boutique de sellier.

Elle fit part de son affaire à Rapace et lui céda une part des bénéfices, car elle avait besoin de ses services. En effet, elle s'était dit que si les bagages à main jouissaient d'une telle négligence, il devait en être pareil pour les caisses de fret. Elle fit le guet près de la rampe de fret et découvrit qu'elle avait vu juste. Vito Rapace reprit l'affaire en main, accorda à Annabelle une grosse part des revenus en récompense de son extrême vigilance et pour son esprit d'entreprise. Il fut même si content d'elle qu'il recommença à passer des soirées dans son lit, quoiqu'il s'en fatigua de nouveau sans tarder. Lorsque cela arriva, Annabelle se crut le droit de demander une faveur. Elle lui demanda la permission de quitter la ville. Rapace, avide d'argent, conclut qu'il pourrait désormais profiter seul des gains, et s'empressa d'accepter.

Rapace recommanda Annabelle à ses divers collègues, et elle partit à Cleveland, puis à Chicago, La Guardia et Idlewild. Elle devint conseillère ambulante. Pour finir, lorsque Idlewild fut renommé

John-F. Kennedy, la combine devint trop dangereuse, car chaque vol de fret constituait un crime fédéral et le FBI se montra menaçant. Il était temps de s'éclipser. Annabelle fit toute petite sa poitrine puis partit passer six mois de vacances à Nassau. Elle commença ensuite à travailler – légalement – à Tererboro, toujours considérée par d'aucuns comme le « meilleur œil » du métier.

Pourtant, elle avait perdu de son doigté, et elle le savait. Un second ennui s'ajoutait à celui-là : comme elle ne volait plus elle-même, elle avait besoin de complices. C'est toujours les complices qui vous font flanquer en taule, parce qu'on ne sait jamais comment ils réagiront devant la police avant qu'ils ne soient arrêtés. De plus, les fédéraux relâchaient presque toujours les indicateurs. Annabelle prit peur et ne décida d'opérer qu'en cas de coup sûr et lorsqu'elle connaissait déjà un acheteur. Elle gagnait moins d'argent mais elle prenait moins de risques.

Aujourd'hui, sous la pluie grise, elle se sentait d'une humeur aussi maussade que tous les autres employés de l'agence. Bref elle crut un moment que cela lui ferait en effet du bien de tirer un coup avec Teaf. Mais celui-ci était si prétentieux ! Il se conduisait comme un capitaine de grande ligne et Annabelle savait pertinemment que la TWA avait rejeté sa candidature.

Puis tout à coup ce fut le bonheur.

Annabelle Caine vit entrer Mack Bolan. Comme ça. Quel culot ! se balader gros comme un buffle en plein jour ! La nouvelle lui était déjà connue, elle l'avait apprise par un ami de l'organisation avec lequel elle continuait à entretenir des rapports. Bolan s'était évadé d'une embuscade à l'hôpital, puis il avait disparu.

Mais il se tenait devant elle ! L'homme dont la tête était mise à prix se tenait là. Cent mille dollars ! Elle composa le numéro de son ami avec des doigts tremblants. Pas de réponse !

Quel con ! fulmina en elle-même Annabelle, il pourrait brancher un répondeur; non ? Doux Jésus, on sortait déjà le long courrier du hangar ! Réponds, enfoiré ! Cent mille dollars se tiennent à dix mètres de moi !

Teaf entra dans le bureau, inscrivit le vol du charter, tendit dix mille dollars à Annabelle en coupures et lui conseilla de faire venir

une voiture blindée tout de suite parce que c'était dangereux de laisser traîner autant de liquide.

Elle arrivait à peine à respirer. Elle laissa glisser de ses doigts l'argent. Elle tomba à quatre pattes pour ramasser les billets épars et entendit sortir Teaf. Elle frisait la crise d'hystérie. Il montait ! Il montait dans la carlingue avec sa tête à cent mille dollars ! Non, oh non !

Elle ouvrit la porte de service, héla un planton, lui fourra des billets entre les mains, désigna les autres sur la moquette.

— Ramassez-moi ça, appelez une voiture blindée, dix mille dollars !

Elle s'en fut en courant, trébuchant à cause de ses talons hauts. Elle s'arrêta, arracha ses escarpins, repartit au galop.

Mack Bolan se rendit compte qu'il y avait une autre personne dans l'avion lorsqu'il sentit l'air se déplacer dans la cabine. Il resta immobile un instant puis entendit un petit déclic d'interrupteur.

Toujours à demi allongé dans son fauteuil il passa doucement la main sous sa veste, saisit le Beretta puis jaillit de sa place comme un chat, tomba de tout son long dans l'allée, le pistolet braqué.

— Non ! s'écria la femme qui tenait ses mains devant elle pour arrêter les éventuelles balles de 9 mm.

Bolan allégea son doigt sur la détente, se redressa.

Grelottant et claquant des dents, la femme parvint à dire :

— Mr Borzi… je peux vous apporter quelque chose ?

Bolan se rassit, lui fit signe d'avancer. Elle s'arrêta près de son fauteuil. De sa vie Bolan n'avait vu une telle paire de seins. Le regard relevé il ne parvenait pas à voir le visage de cette femme, mais seulement la partie inférieure des obus gainés de jersey brun. Elle se pencha légèrement en avant. Bolan constata un visage banal qui avait vu des jours meilleurs, des lèvres minces, des yeux délavés et un teint fade sans maquillage. Elle ne possédait pour atouts que ses nénés et le savait parfaitement.

Elle posa une main sur la cuisse de Bolan.

— Vous n'avez qu'à me dire ce que vous aimeriez.

— Non, ça va bien, merci.

Bolan désigna le fauteuil de l'autre côté de l'allée.

— Asseyez-vous.

Elle portait un pantalon; ses jambes devaient être aussi insignifiantes que le reste.

— Quand êtes-vous montée à bord ?

— Lorsqu'ils ont monté votre caisse. Des « machines-outils », n'est-ce pas ? J'ai cru voir l'étiquette.

Mack Bolan n'en était pas encore sûr mais il sentit que cette pouffiasse allait lui causer des ennuis.

— C'est exact. Des machines-outils.

— Que faites-vous ?

— Euh, ça varie. Je récupère, je démolis. Je démolis surtout.

— Quoi ?

Bolan comprit. Il lui faudrait se débarrasser d'elle d'une manière ou d'une autre. Si elle était montée en même temps que son cargo elle l'avait peut-être ouvert avec une pince monseigneur afin d'en examiner le contenu. Et elle jouait trop sur les mots.

— Y a-t-il à boire ? demanda subitement Bolan comme si cette pensée l'effleurait pour la première fois.

— Il n'y a pas que ça, répondit la femme avec un sourire entendu.

Elle avait de belles dents.

— C'est bon à savoir, je ne l'oublierai pas. Comment vous appelez-vous ?

— Annabelle.

— Annabelle quoi ?

— Annabelle, c'est tout.

— Très bien, Annabelle. « C'est tout », préparez-moi un Bloody Mary pas trop relevé.

— Tout de suite, Mr Bo… euh ! Borzi.

Eh voilà ! se dit Bolan, elle sait. Son passeport et les visas étaient établis au nom de Mike Borzi mais la femme avait failli l'appeler Bolan.

Elle prit trop longtemps à préparer le Bloody Mary. Lorsqu'elle revint, Bolan lui fit un clin d'œil amical, prit le verre qu'elle lui tendait de la main gauche, allongea le bras droit afin de palper un sein copieux avant de laisser tomber la main. Elle s'agenouilla aussitôt à ses pieds et voulut défaire la boucle de sa ceinture. Bolan feignit de boire une gorgée de Bloody Mary. Dès que la ceinture de

sécurité fut défaite Bolan, comme s'il n'avait rien compris au geste de la femme, se leva pour remonter à l'avant et entrer dans le cockpit.

Teaf se détendait dans son fauteuil, ayant abandonné le contrôle de l'immense appareil aux soins de l'autopilote. Bolan jeta un coup d'œil sur l'altimètre – 7 600 mètres – puis fixa le vide par-dessus l'épaule du pilote.

Bolan ne savait pas piloter mais il avait passé un grand nombre d'heures au Vietnam à bord d'avions de reconnaissance et d'hélicoptères. Aussi avait-il une très bonne vue et une perception de la profondeur étonnante. Il ne savait pas s'ils se trouvaient réellement à 7 600 mètres au-dessus de l'océan mais ils étaient très haut.

— Vous vous êtes servi un verre, je vois que vous avez tout trouvé.

— Oui. On dirait le calme plat en bas, fit Bolan. Faut être haut pour avoir cette impression.

Teaf se remua, se pencha en avant, donna un coup sec sur le cadran de l'altimètre. L'aiguille remonta d'une dizaine de mètres. Teaf tourna le bouton sur le cadran et 29.92 apparut dans une petite fenêtre à gauche de l'instrument. Si tous les appareils se conformaient à l'altitude qui leur était prescrite, il n'y aurait pas de collision dans le ciel entre deux avions, volant en sens inverse.

— Nous sommes un peu trop haut, dit Teaf.

Mais il ne fit rien pour rectifier cet erreur.

— Et pour l'oxygène ?

— L'avion est pressurisé, monsieur. Aucun danger.

— Tant mieux. Où passons-nous ?

— Un crochet au-dessus des Açores, puis ligne droite sur Naples.

Bolan se leva pour retourner dans la cabine, convaincu que Teaf ignorait la présence d'Annabelle. Il ne fut aucunement surpris de constater que les dossiers de quatre fauteuils à l'arrière avaient été baissés. Des draps en soie bleu ciel avaient été mis sur ce lit de fortune. Nue, Annabelle était allongée sur l'azur de la soie.

Bolan sourit avec amertume.

— Vous êtes très accueillante.

Il se tenait à l'avant de l'avion, près de la cloison du cockpit.

— Levez-vous un peu que je puisse mieux vous apprécier.

Avec un sourire artificiel Annabelle se dressa langoureusement, se tint à genou, les cuisses largement écartées, les seins braqués sur Bolan comme des canons.

— Je ne peux pas me lever, le plafond est trop bas.

— Ça ne fait rien. Vous êtes très belle.

Elle lui sourit davantage, passa la langue sur ses lèvres.

— Puisque nous en sommes à l'intimité, dit Bolan, ça ne te gênera sûrement pas que je te pose une question.

Annabelle secoua la tête.

— Qu'est-ce que tu as mis dans mon verre ? Ça assomme ou ça tue ?

— *Quoi ?*

— C'est moi qui pose les questions, déclara Bolan.

Il avait perdu son sourire charmeur, il la contemplait comme un requin observe les jambes d'un nageur. Annabelle se sentit chanceler, ses yeux s'arrondirent. Subitement elle se pencha en avant, fourra la main sous un oreiller posé près de ses genoux puis la retira avec un petit 25 automatique qu'elle commença à pointer sur Bolan.

Il n'hésita pas une seconde et lança de toutes ses forces le grand verre plein de jus de tomate, de vodka et de Dieu seul savait quelle drogue, sur la femme accroupie avant de plonger de côté sous un fauteuil. Il n'eut que le temps d'apercevoir le verre atteindre l'opulente poitrine et Annabelle tomba à la renverse en poussant un cri. Allongé sous le fauteuil il entendit partir le coup de feu qui fut immédiatement noyé dans la tempête de décompression provoquée par la balle perdue qui avait fracassé le hublot juste derrière Annabelle. Un tourbillon insensé s'empara de tout ce qui se trouvait dans la cabine, le vent de la dépressurisation siffla autour de Bolan, emporta papiers, poussière, coussins, couvertures, papiers de bonbons, fumée, cendres, mégots, draps et, enfin, Annabelle.

Malgré le manque d'air et le sifflement du vent Bolan l'entendit hurler.

Si elle ne s'était pas trouvée si près du hublot, elle aurait peut-être pu éviter son sort. Mais l'ouverture se trouvait juste au-dessus de sa tête. Happée par la force de l'air qui s'échappait, elle fut tirée jusqu'à l'ouverture, s'agrippant en vain aux draps bleus. Un dernier cri puis sa tête fut sucée à l'extérieur, les épaules suivirent. Elle resta coincée

un instant infime, puis disparut en quelques secondes la grosse poitrine, les hanches secouées par des spasmes de résistance, puis les cuisses. Les draps bleus étaient partis ainsi que ses vêtements, ses dessous, ses bas et ses chaussures.

Il y avait à la place d'Annabelle Caine un vide complet, c'était comme si elle n'avait jamais existé.

Bolan colla sur son visage un masque à oxygène et retourna dans le cockpit. Teaf retira son masque juste assez longtemps pour crier :

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Un accident, hurla Bolan en montrant le Beretta. Un coup est parti.

Teaf poussa les commandes en avant, l'avion commença à piquer.

— Il faut faire demi-tour, s'écria-t-il.

Bolan lui indiqua le Beretta et secoua la tête.

CHAPITRE VII

Je suis un homme, décida Eddie Campanaro, qui ne fit pourtant rien pour prouver sa virilité.

C'était un ancien Marine qui avait gagné une Étoile de Bronze en Corée; il était trapu, large et très brun.

Il avait près de quarante ans, mais cela n'entamait en rien son moral parce qu'il était capitaine de la garde. Il dirigeait toute la maisonnée. Personne n'entrait chez Don Cafu sans son accord car il fallait montrer patte blanche à Eddie « The Champ ». De jour comme de nuit, même à quatre heures du matin, il fallait passer par Eddie. Dans les Marines on disait à 0400.

Drôles de gars, les Marines. Des hommes, des hors-la-loi, avait dit Truman, mais surtout des hommes.

Eddie The Champ se souvenait surtout de cela après avoir passé plus de vingt ans ailleurs.

The Champ, le champion. Mais de quoi ? Il avait de bonnes mains, un sérieux coup de poing. Il avait eu quelques victoires puis un peu d'argent. Dix-sept combats professionnels et six rencontres importantes dont il avait gagné deux, perdu deux autres volontairement. Il s'était fait massacrer lors d'une rencontre avec une espèce de péquenot rouquin de l'Omaha. Où était-ce déjà l'Omaha ? Ah ! le connard. Il n'avait pas la classe d'Eddie, il ne possédait pas son expérience, ni sa technique, ni son style. La seule chose dont il était capable était de frapper comme une mule donne un coup de pied. Putain… ces directs au foie ! Eddie s'était effondré à la troisième reprise et le connard en avait profité pour lui flanquer un coup dans la gueule qui lui avait complètement aplati son beau nez romain. Eddie s'était réveillé sur une table de massage avec une bouteille d'ammoniaque sous ses narines ensanglantées.

Le hasard ? Un coup de chance ? Tout le monde le croyait, mais Eddie avait dû respirer par la bouche pendant trois semaines.

La seconde fois il s'était fait tabasser par un noir, Jolmo Bantuli, le genre de gars qui se bat pour la cause. Eddie en avait fait le tour en dansant pendant six reprises, donnant des petits coups de la gauche,

labourant avec la droite, combinant les coups. Tant et si bien que les juges faillirent s'endormir en bâillant. Eddie se dit : « Mais pourquoi n'ai-je pas fait cela depuis toujours, l'argent est si facile à gagner. » Il donna trois coups de la gauche dans le nez large du noir, crocheta de la droite en travers de la mâchoire, puis lui asséna encore trois coups à l'estomac. Mais Jolmo Bantuli riposta subitement avec une droite épouvantable et Eddie perdit brusquement la vue.

Un seul coup de poing.

Eddie The Champ faillit mourir sur le ring. Sa mâchoire était brisée en cinq endroits et décrochée sous l'oreille droite. Il avait souffert d'un traumatisme crânien lorsque sa tête avait frappé le tapis. Il resta allongé sur son lit d'hôpital neuf semaines durant, avalant de la soupe à travers une paille puis déglutissant des purées de bébé. Il en profita pour réfléchir. Une de ses conclusions fut d'abandonner la boxe. Il ne tenait plus à rencontrer les péquenots de l'Omaha ni les Noirs aux noms bizarres du Kenya. Il voulait se trouver un bon travail pénard et bien rémunéré.

A cette époque, juste après la guerre de Corée, au début des années cinquante, la boxe sur la côte Est des États-Unis était le domaine de la Mafia. Parfois un gars gagnait, parfois il devait perdre. Parfois, mais rarement, le combat n'était pas truqué. Du moment que le combat durait cinq reprises, les mecs de la télé étaient contents et faisaient passer leurs pubs.

Évidemment on finit par envoyer le type de la Mafia en taule. Il avait fait truquer trop de combats, il s'était montré trop arrangeant avec les gars de la télé.

Eddie The Champ s'en contrefoutait. Il ne faisait plus partie du métier, il avait repris du poil de la bête, il avait grossi, devenant d'abord poids moyen lourd, puis poids lourd. Il était très convaincant lorsqu'il maniait une barre de plomb d'une bonne longueur sur la tronche d'un ouvrier qui menait un mouvement de grève.

Eddie ne se souvenait pas exactement comment cela s'était réellement passé.

Il s'était un peu trop enthousiasmé et il avait cogné un peu trop fort. Il avait joué un peu trop de son poids et la Mafia new-yorkaise s'était retrouvée avec un client en moins et un tueur en plus.

La Commissione se réunit. Eddie s'attendait à une condamnation capitale à moins d'un gros coup de chance. Ce fut la chance. On lui pardonna son incartade, on lui remplit les poches de fric, d'un passeport, d'un ordre de mission.

— Retourne au pays. Recrute une armée. Forme les recrues, fais-en des soldats. Donne-les à Don Cafu, il saura quoi en faire.

Quelle planque ! C'en était presque trop beau. Des centaines de types frappaient à sa porte, le suppliaient de les accepter. Il pouvait s'offrir n'importe quoi, de l'alcool, des filles. Il avait un lit gigantesque mais ne disposait pas d'un seul instant pour en profiter. Il devait non seulement recruter, vérifier, entraîner et former les recrues mais il devait aussi servir de capitaine de la garde. La chance voulut qu'il ne fut pas obligé d'inspecter régulièrement la garde extérieure. Par bonheur Don Cafu disposait d'un homme de confiance qui s'occupait de cette tâche ingrate avec une équipe d'indigènes à qui le permis d'émigrer aux États-Unis avait été refusé.

Au cours de cette vie *facile* dans la province sicilienne d'Agrigente, Eddie The Champ avait perdu vingt kilos. Il flottait dans tous ses beaux costumes new-yorkais. Il était fort comme un bœuf et bandait comme un chevreuil. Lorsqu'il avait le temps de penser aux femmes cela durait en général trois minutes, le matin lorsqu'il venait de se réveiller. Ensuite Don Cafu l'appelait via une petite sonnette qui tintait au chevet du lit comme une guêpe rageuse.

Eddie sauta de son vieux lit à l'immense chevet et appuya sur l'interphone.

— Oui, chef, j'suis debout !

— Descends tout de suite !

— D'accord, chef, dès que je me serai lavé et rasé.

Le vieillard parlait bien l'anglais. Il avait été déporté des États-Unis depuis de longues années. Lorsque la colère le prenait il revenait à sa langue natale, et Campanaro parvenait difficilement à comprendre les jurons et l'argot de l'omerta, le dialecte interdit à tous sauf aux mafiosi.

Campanaro s'éloigna du lit, alluma une cigarette et toussa. Il versa de l'eau tiède dans une grande bassine colorée, y laissa tomber

un gant de toilette puis tira un pot aux couleurs non moins vives de sous le lit.

Le vieux devait avoir des tonnes de fric, pensa Campanaro. Il louait ses soldats à Frank Angeletti pour mille dollars par jour. Il fallait que ce soit important pour débourser de telles sommes.

La Sicile. Le pays. L'argent. Le respect. La crainte. Et si je veux pisser, qu'est-ce que je fais ? Je tire un pot de chambre de sous le lit ! Ou je vais dans la nature ! Putain, c'est pire qu'en Corée !

Campanaro urina, puis se lava le visage avant de le couvrir de crème à raser. Il termina rapidement sa besogne, car il avait beau être brun, il n'avait pas cette barbe bleue caractéristique qu'il fallait raser trois fois par jour pour garder un aspect net.

Il se vêtit rapidement d'une chemise et d'un pantalon achetés sur place dans le village, les seuls vêtements qui lui allaient à présent. Il noua la corde qui lui servait de ceinture et enfila une paire de sandales à semelles de corde.

Tandis qu'il se dirigeait vers la porte, la sonnerie de l'interphone retentit furieusement de nouveau.

CHAPITRE VIII

Don Cafu s'arrêta de faire les cent pas, fixa Eddie The Champ.

— Alors ? Alors, tu n'as rien à dire ? Tu vas fixer ce bout de papier jusqu'à ce que l'encre en tombe ?

Eddie haussa les épaules, agita les huit feuillets du télégramme. Le message était codé et Eddie n'en comprenait qu'un dixième.

C'était comme la langue des indiens Navajos qui ne s'écrit même pas. C'est pour cette raison que les Marines s'étaient servi de Navajos pour transmettre les messages pendant la guerre du Pacifique et la guerre de Corée. Même lorsque les Jaunes avaient intercepté clairement un message ils n'y comprenaient rien du tout. Comment comprendre des bruits qui ne peuvent pas s'écrire noir sur blanc ?

Les vieux, les moustachus comme on appelait les vieux mafiosi, avaient mis au point un code qui n'avait rien à envier à celui des Navajos, et, au cours des années, ils avaient élaboré une espèce d'écriture phonétique dont les secrets étaient minutieusement gardés. « Il doit y avoir une cinquantaine de gars dans le monde, se dit Eddie, qui comprend assez bien la *langue* pour déchiffrer ce message. »

— Aah ! cracha Don Cafu. Drôle de capitaine de la garde tu fais ! Et si je n'avais pas été là lorsque ce télégramme est arrivé ? Hein ?

— Chef, c'est pas de ma faute, s'excusa Eddie. Vous autres, les vieux…

— Et maintenant je suis vieux, hein ? Mon chef de maison qui me traite de vieux ! C'est complet ! Tu le crois vraiment, crétin ? Un de ces jours je te jetterai de l'essence à la tête et je t'allumerai ! Pouf ! Plus qu'un nuage de jeune fumée !

— D'accord, d'accord, chef. Mais je n'en sais toujours pas plus qu'avant. Je n'y comprends rien.

Eddie agita le télégramme.

— Si vous tenez à ce que j'y comprenne quelque chose, faudra me le traduire. Et c'est pas la peine de m'engueuler, ça ne changera rien au fait que je n'y comprends rien, à vos codes.

Don Cafu se retourna vivement, fixa durement Eddie, ses yeux noirs de reptile allumés de mille flammes venimeuses. Subitement il se détendit, poussa un soupir, laissa tomber les bras. Il traversa la pièce carrelée, posa la main sur le bras d'Eddie.

— Tu as raison, Eddie. Tu es un brave garçon et tu as raison. Je m'en prends à toi, c'est injuste. Viens, assieds-toi, sers-toi une tasse de café et un peu de grappa, il fait frais ce matin.

Eddie ne sentait aucunement la fraîcheur matinale, il transpirait et la sueur coulait le long de ses côtes sous la chemise de paysan. Il s'installa à la vieille table ronde en face du Don. Il étala le télégramme sur la nappe blanche. Don Cafu leur versa à tous deux du café, but bruyamment le sien, ouvrit la bouteille poussiéreuse de grappa, remplit de nouveau sa tasse, touilla d'un doigt noir. Eddie se dit : « Les habitudes des vieux moustachus feraient gerber un vautour. »

Don Cafu ingurgita l'alcool, fit claquer sa langue, désigna le télégramme d'un coup de menton.

— Ça dit qu'il n'y aura plus soixante-quinze mille dollars par jour pour la location de nos soldats, Eddie.

— *Quoi !* C'est une dégueulasserie ! Cet enfant de pute de Frankie !

Le Don le calma d'un geste.

— N'injurie pas les morts. Ça porte malheur.

— Les morts ? Quels morts ?

Don Cafu refit le même geste et Eddie se tut.

— Tu as entendu parler de ce Mack Bolan, celui qui se fait appeler l'Exécuteur ?

— Vous n'allez pas me dire qu'un seul mec nous a zigouillé soixante-quinze de nos meilleurs éléments, chef !

Eddie secoua la tête avec véhémence.

— Excusez-moi, chef, malgré tout le respect que je vous dois, vous racontez des conneries. C'est pas possible ! J'ai formé ces hommes personnellement. Ils étaient forts, ils connaissaient les armes, l'approche, le feu et les manœuvres.

Eddie donna une pichenette au télégramme, secoua de nouveau la tête.

— Si c'est ce que ça dit, on vous raconte n'importe quoi, chef, on vous double, on veut faire bosser nos gars sans payer.

— Tu es un brave garçon, Eddie, je t'aime bien. Mais tu as une grande gueule qui te fera descendre un jour si tu n'apprends pas à la fermer.

Don Cafu se permit un sourire. Il ressemblait à un masque mortuaire.

— Ça vient d'en haut. Tu me comprends, Eddie, du *capo di tutti capi*.

— Le chef des chefs.

— C'est exact, Eddie. Alors ne me dis pas qu'on me double, ne me raconte pas qu'on nous vole nos soldats, hein ?

— O. K., O. K., j'suis désolé. Mais alors qu'est-ce qui s'est passé, chef ? Et je vous en prie, ne me dites pas qu'un seul gars, ce Bolan ou un autre, nous a descendu soixante-quinze hommes.

— Il ne les a pas tous tués. Je crois qu'il n'en a tué qu'une trentaine de sa main. Ça te dit, ça ? Un homme, trente morts ! Les autres se sont entre-tués, ou ils sont en taule maintenant.

— Et Frankie ?

— Ecoute bien, Eddie. La *Commissione* a envoyé un de leurs meilleurs hommes à Philadelphie, un maître, un as. Sais-tu ce qui est arrivé ? Ce fumier de Bolan le descend !

Don Cafu claqua les doigts. Ce fut comme une détonation.

— Ensuite il a vendu son corps à Frankie en le faisant passer pour lui-même. Tu saisis ?

— Putain de bordel de Dieu !

— Tu parles ! Tu sais ce qu'il a fait de plus, Eddie. Il a touché cent dix mille dollars de prime sur sa propre tête, ce con de Bolan. C'est notre fric qu'il a piqué, Eddie.

— Vous voulez dire que pour les soldats que nous avons formés et envoyés nous n'allons rien toucher ?

— Tu es un garçon intelligent, Eddie. Tu as tout de suite compris.

— Quel enculé, ce Frankie ! Je le…

— Pas les morts, ne damne pas les morts, ça porte malchance.

— Bolan l'a tué aussi ?

— Non, la *Commissione* s'en est chargée.

— Comment ça ? Vous me faites marcher, chef.

— Ce sera pour toi une bonne leçon. *Jamais paniquer !* C'est ce qu'ont fait ceux de Philadelphie, comme ceux de la *Commissione*. Il m'en coûte de l'avouer pourtant. Frankie leur a amené la tête pour toucher la prime. La *Commissione* a cru qu'il essayait de la berner, en montrant la tête du tueur et en disant que c'était celle de Bolan. Donc, plus de Frankie Angeletti, plus de vieil Angeletti, plus de famille à Philadelphie parce qu'ils ont paniqué.

— Et Bolan ! Il s'en est tiré comme ça ?

Eddie se prit la tête dans les mains. Il ressentait cette perte comme une douleur physique. Les mois de travail qu'il avait passés à former ces hommes, l'argent qu'on avait dépensé pour les entraîner puis les exporter. Tout était parti comme un pet dans une tornade. Nom de Dieu !

Eddie se rendit compte que le Don lui parlait. Il leva les yeux, fixa le vieillard. Le Don versait du café à nouveau.

— Reprends du café. Et maintenant, tu en veux, de la grappa ?

— Et comment !

— Sers-toi.

Tandis qu'Eddie s'octroyait une bonne rasade de grappa, le Don reprit son récit.

— Non, Bolan ne s'en est pas tiré comme ça. D'abord il avait la peau toute trouée. Naturellement nous espérions qu'il en crèverait. Mais un *amicu di l'amici,* tu sais, un ami des amis, un flic routier, a vu arriver en ville la Maserati du tueur. Il a donné un coup de fil. Les gens de New York connaissent les docteurs chez lesquels Bolan aurait pu aller se faire soigner. Ils les ont appelés avant que Bolan puisse aller chez eux et leur ont fait une offre qu'ils ne pouvaient pas refuser.

Don Cafu sourit comme un requin et ingurgita du café plein de grappa. Il reposa violemment la tasse.

— Mais ce fumier s'en est tiré malgré toutes les drogues que le toubib lui avait refilées. De quoi tuer une mule !

Don Cafu braqua un doigt crochu sur Eddie.

— Essaie de comprendre, toi. Nous avons affaire à un dur. Pas un dur comme dans les vieux films de gangsters avec Edward G. Robinson ou James Cagney qui parlaient en coin en grognant des inepties, mais un vrai dur. Tu as compris, Eddie. Un vrai.

— Oui, je comprends, chef, fit Eddie qui ne voyait pourtant pas très bien où le chef voulait en venir. C'est un mauvais. Mais qu'est-ce que ça peut nous faire, à nous ?

— Ça veut dire, petit imbécile, que je ne te parle pas pour le plaisir de te raconter des histoires. Tu crois que je te parle pour ma santé ? Pour la joie de te causer ? Il vient *ici !* Maintenant tu comprends ? Tu saisis ? Pauvre connard !

Saisi par un accès de rage le vieux Don écrasa le poing sur la table avec tant de force que la tasse sauta de la soucoupe, roula de la table, se fracassant sur le carrelage.

— *Ici !*

— Il n'a pas une chance.

Pour le plus grand étonnement d'Eddie, Don Cafu se mit à rire, mais ce n'était qu'un pauvre esclaffement grinçant dépourvu de tout humour.

— Eddie, tu es un brave garçon. Je t'aime bien, je t'ai toujours bien aimé. Mais si tu continues à penser comme ça, je ne t'aimerai plus parce que c'est pas la peine d'aimer les morts.

Stupéfait Eddie contempla le Don.

Don Cafu se leva, traversa la pièce péniblement sur ses pieds déformés jusqu'à une desserte, prit un verre, souffla dessus pour en dégager la poussière, revint s'asseoir et se versa un grand coup de grappa. Il but une lampée, soupira, s'essuya les lèvres d'un coup de langue.

— Continue à croire que ce Bolan n'a pas une chance en venant ici !

Le Don écrasa de nouveau le poing sur la table.

— J'aurai besoin d'un nouveau capitaine de la garde !

Eddie leva les mains.

— Mais, chef, enfin comment ? Ce type est recherché partout. Comment va-t-il traverser l'océan, passer les contrôles et la douane ?

— Eddie, réfléchis, pauvre con ! invectiva le Don. Ce type a une paire de couilles comme un buffle, mets-toi ça dans le crâne ! Et il est intelligent. Qu'est-ce que tu crois, hein ? Tu penses qu'il s'est présenté à La Guardia tout bardé d'armes pour s'acheter un billet à la TWA pour un vol sur Rome ?

Le Don se calma subitement, sa voix prit un ton froid, calme et mortel.

— Ce type dont tu dis qu'il n'a pas une chance a déjà tué un millier de soldats. Il a pris Boston comme un tank passe par-dessus un landau d'enfant, il a exposé un type auquel il avait fallu douze ans pour se placer dans la haute société et se mêler au gouvernement. Il a pris la maison Angeletti à Philadelphie, il y a dormi. Il s'est évadé de chez le docteur, il a tué les deux soldats qui surveillaient la voiture, et ensuite il a disparu. Pendant neuf jours. Il était dans un hôpital, on le retrouve et on y envoie huit hommes. Il les supprime tous. Ensuite il s'est rendu à l'aéroport de Teterboro et a loué un jet.

Un autre ami, une fille de chez nous qui s'occupe de fret, nous en prévient. On envoie des hommes mais trop tard. La gonzesse parvient à monter dans l'avion avec lui, elle doit se trouver au fond de l'océan maintenant à se faire bouffer par les requins. Le jet atterrit aux Açores, le pilote fait souder une plaque sur un hublot cassé et reprend du carburant. J'ai tout lieu de croire que le fumier survole la maison en ce moment-même et qu'il s'apprête à nous bombarder au napalm !

Don Cafu donna un coup de poing sur la table.

— Tu le crois encore, dis ? Tu penses toujours que ce Bolan n'a pas une chance ? Réponds-moi, petit con !

— O. K., chef, O. K., acquiesça Eddie The Champ dont le cœur commençait à palpiter dangereusement.

— Quoi, O. K., O. K. ? fit le Don en vidant sa grappa d'un trait. Sors d'ici et mets-toi au travail !

CHAPITRE IX

Mack Bolan savait que la Mafia avait eu ses origines en Sicile. La guerre Castellamarese des années trente avait décimé les rangs du microcosme italien, soixante personnages importants avaient été tués dans les rues des diverses villes américaines, d'autres avaient disparu tout simplement.

Cette guerre eut pour résultat de mettre fin aux différences entre les Italiens et les Siciliens des États-Unis.

Deux hommes reprirent l'organisation en main, Charles Lucky Luciano, un Sicilien, et Vito Genovese, un Italien de Naples. Ils dominèrent la Mafia, firent justice avec une poigne de fer et donnèrent l'ordre aux différentes factions de faire la paix et de se rassembler en un seul groupe : la Cosa Nostra ou la Mafia.

Pour la plupart des gens ces deux noms désignaient la même organisation, Mack Bolan le croyait aussi.

Cependant, Bolan se foutait bien de la sémantique. Son but dans la vie était de supprimer autant de mafiosi que possible et, une fois de plus, il s'était donné une mission : détruire les camps d'entraînement siciliens.

Dès que la femme était partie par le hublot, Bolan avait rejoint Teaf dans le cockpit. Celui-ci avait voulu faire demi-tour mais Bolan avait refusé. Teaf avait fait piquer du nez à l'avion et avait lancé un signal d'alarme. Bolan l'avait contraint à continuer le vol.

— Mais, doux Jésus, s'écria Teaf, il ne nous restera que dix minutes de carburant en arrivant aux Açores. Si nous ratons la première approche, nous irons à l'eau !

— Tu ferais bien de ne pas rater ton approche, lui conseilla Bolan. A ton avis le bonus était pourquoi ? Tu portes un bel uniforme avec des ailes dorées et des épaulettes à fil d'or, voyons si tu es vraiment un pilote !

Teaf se rappela justement que la TWA en avait décidé autrement avant même la fin de son stage et l'avait largué. C'était ainsi qu'il s'était retrouvé à faire de la contrebande pour des clopinettes en attendant de ramasser suffisamment d'argent de poche pour se payer

le stage nécessaire pour devenir pilote de transport. Muni de son permis il s'était vu octroyer des vols très bénéfiques et à présent il effectuait son vol le plus rémunérateur. A condition d'y survivre.

Comme la plupart des pilotes de ligne. Teaf avouait volontiers en privé qu'il était surpayé la majeure partie du temps. Mais il y avait toujours dans la vie d'un pilote professionnel un moment ou deux dans l'année où celui-ci aurait volontiers changé de place avec n'importe quel homme sur terre, voire un condamné en prison.

Teaf regarda le grand type au regard glacial bleu assis à côté de lui sur la droite, et comprit qu'il allait le gagner, son bonus.

Dès qu'il fut certain que le pilote continuait le vol, Bolan retourna dans la cabine. Malgré la basse altitude – une centaine de mètres au-dessus des vagues – et l'air plus chaud, la cabine était envahie par le froid. Teaf avait ralenti pour économiser le carburant, mais le grand avion filait tout de même à plus de six cents kilomètres à l'heure et le vent s'infiltrait comme un ouragan par le hublot brisé.

Bolan regarda un moment autour de lui. Il fit sauter les gonds de la porte du petit bar et porta la plaque en aluminium jusqu'au hublot, redressa les sièges qu'Annabelle avait fait basculer pour faire le lit, et coinça la porte derrière les dosserets par-dessus le trou béant.

Le vent continuait à siffler à travers les fissures mais le bruit et le froid en furent diminués. Bolan trouva des draps, des oreillers et des couvertures dans un autre placard et les enfonça dans les fissures, minimisant encore davantage le bruit et le vent. Ensuite il trouva la trappe de la soute et y descendit.

La caisse avait été ouverte et davantage. Jusqu'à cet instant Bolan avait eu du regret pour la mort de la femme, même si elle avait voulu le tuer. Bolan n'aimait pas se croire responsable de la mort d'une femme.

Mais il découvrit que celle-là avait eu de très vilaines intentions à son égard. La caisse était piégée. Il lui fallut plus d'une demi-heure à suer sang et eau pour désamorcer les engins simples. La simplicité était une chose qui émerveillait continuellement le sergent Mack Bolan, et il s'en servait constamment.

Les projets simples réussissaient. Les engins simples marchaient. Dès qu'on se mettait à donner dans le compliqué, à utiliser un

matériel d'agent secret, on se faisait sauter le caisson. On oubliait un détail, on transpirait, on se dépêchait trop ou un fil se branchait mal.

Dès qu'il eut terminé, Bolan remonta dans le cockpit.

— Comment ça se passe ?

— Plus que vingt minutes. Je les ai prévenus, nous sommes prioritaires pour l'approche.

Bolan vit le pilote lui accorder un rapide coup d'œil.

— Grâce à vous il nous reste pas mal de carburant. C'était astucieux de reboucher le trou.

— J'avais froid derrière.

— Oui, bien sûr.

Teaf savait également que Borzi avait passé trois bons quarts d'heure dans la cale. Il s'en était rendu compte aux contrôles. Il avait senti les déplacements de cargo au fond de la soute ainsi que les mouvements du grand type, et il avait rectifié la direction pour compenser le réaménagement du cargo.

Bolan resta assis dans le fauteuil droit du cockpit durant l'atterrissage. Comme il l'avait anticipé avec angoisse, il y avait trop de monde sur la piste – des pompiers dans leurs camions citernes, des flics, des badauds et des techniciens du personnel de l'aéroport. Teaf se rapprocha puis coupa les réacteurs.

— N'oublie pas le bonus, pilote, lui dit Bolan. Il y en aura davantage.

Teaf avait mérité l'argent. Bolan ne fut qu'à peine dérangé. En trois quarts d'heure le pilote avait fait souder et riveter une plaque par-dessus le hublot. Si les techniciens remarquèrent une traînée rougeâtre le long du fuselage, ils eurent le bon goût de n'en pas parler.

Tandis que ces hommes rebouchaient le hublot, Teaf fit faire le plein de carburant et put redécoller en moins de deux heures. Sur l'ordre de Bolan il avait pris le maximum de carburant et fait remplir les bonbonnes d'oxygène. Ainsi, si la plaque ne parvenait pas à soutenir la pression, ils pourraient toujours voler en altitude et tirer la pleine puissance des réacteurs. La plaque tint bon, mais les deux hommes gardèrent néanmoins leur masque à oxygène suspendu à leur cou. Aussi, toujours sur l'ordre de Bolan, Teaf avait pris la

direction de Naples qui serait facile à rallier, surtout si le temps restait au grand beau comme l'avait promis la météo des Açores.

Dès qu'ils furent en l'air Teaf brancha le pilote automatique, recula son fauteuil et poussa un soupir de détente. Bolan tira un billet de mille dollars de sa liasse et le jeta sur les genoux du pilote.

— T'es un as.

Teaf branla du chef, glissa le billet dans sa chemise.

— Si Naples vous inquiète avec la caisse et tout, n'y pensez plus. J'ai envoyé un télex pendant que nous étions à terre. La combine marche.

Bolan sentit les cheveux se dresser sur sa nuque. Quelle combine ? se demanda-t-il. Faire passer la caisse ou coincer Mack Bolan ?

Il fallait que la couverture de Mike Borzi ait été percée à présent. La fille avait compris. L'avait-elle connue ? Peut-être pas. Il était possible qu'elle l'ait reconnu mais qu'elle n'ait pas eu le temps de prévenir les autres.

De plus elle n'avait pas vu son faux passeport. Pourtant elle s'était offerte.

Bolan regarda autour du cockpit. Il vit des loquets et des poignées de chaque côté des fenêtres.

— Ça s'ouvre ? demanda-t-il.

— Ne touchez pas ! s'écria Teaf.

— Je n'ai rien touché, dit Bolan. Ça s'ouvre ?

— Bien sûr. Faut seulement remonter le loquet.

Teaf tapota un loquet près de son visage.

— Puis tirer en arrière. Rien de plus simple.

Bolan considéra la fenêtre. Ouverte, elle lui permettrait un champ de tir de quarante centimètres sur soixante. Le nez de l'avion était incliné vers le bas et lui laissait un champ visuel presque entier à l'avant. Les ailes se trouvaient à mi-fuselage, bien derrière le cockpit et placées suffisamment haut pour qu'il puisse voir en dessous. Du cockpit Bolan pouvait, si la nécessité s'en faisait sentir, voir sur un rayon de trois cents degrés. Un assaillant ne pourrait s'approcher de l'appareil par derrière.

Plus le vol continuait à l'est, voyant en bas la côte du Portugal, puis les pics des Pyrénées sur la frontière franco-espagnole, moins

Bolan aimait l'idée d'arriver tout bonnement à Naples.

Le télex…

Bolan était un soldat professionnel qui n'ignorait pas qu'avertir l'ennemi de son emplacement ou de sa destination équivalait au suicide.

Mourir à Naples serait trop stupide. Ce serait comme un pilote de course qui se tuerait sur une autoroute. Naples n'avait qu'un but : servir de diversion.

Mais les morts n'ont pas besoin de faire diversion.

Bolan tendit brusquement la main, prit Teaf par la gorge.

— Voyons ce télex !

La gorge écrasée, le larynx paralysé, Teaf ne put lui répondre; il se contenta de montrer du doigt la poche de sa chemise. Bolan trouva la copie du télex, lâcha le pilote.

PERSONNEL… INSPECTEUR G. LISA…
CONTRÔLE DOUANE… AÉROPORT INTERNATIONAL NAPLES…
ARRIVÉE DIX-HUIT HEURES TRENTE…
UN VIP AVEC BAGAGES…
REQUIERT ANONYMAT IDENTIQUE HOWARD HUGHES AVEC POSSIBILITÉS FINANCIÈRES SIMILAIRES POUR TRAITEMENT SPÉCIAL…
STOP… TEAF…

Cela pouvait marcher.

Bolan n'avait guère de choix que de continuer, n'étant pas lui-même pilote. Il fut rapidement évident que l'inspecteur G. Lisa avait son mot à dire sur les activités à l'aéroport, car lorsque Teaf signala son arrivée à la tour de Naples on lui donna un vecteur qui prévoyait l'atterrissage immédiat de son appareil. Dès que le contact fût établi avec la tour, le contrôleur dit à Teaf d'atterrir aussitôt, d'emprunter la voie expresse, et de se diriger jusqu'à la rampe Bravo. Dès qu'il quitta la piste, Teaf brancha la radio sur la fréquence du contrôle de piste, et les indications furent répétées. Il immobilisa le grand jet devant un petit bâtiment de plain-pied isolé du terminal. Lorsqu'il coupa les réacteurs, un homme sortit seul du bâtiment d'un pas décidé. Il portait un uniforme et un ceinturon duquel pendait un Holster avec un pistolet. Le rabat du Holster était sanglé.

Teaf avait dépressurisé l'appareil dès l'atterrissage, la porte s'ouvrit facilement lorsqu'il abaissa la poignée, et l'escalier se déplia. L'officier en uniforme monta à bord, entra dans la cabine, claqua les talons, s'inclina imperceptiblement, toucha le rebord de sa casquette d'un doigt.

— *Ah, capitano, si.*

Teaf avança, lui serra la main. Bolan vit passer des billets verts entre le pilote et l'inspecteur G. Lisa.

Ce fut tout. Aussi simple que cela. Bolan attendait l'anicroche, l'embuscade, mais il ne se passa rien de semblable. Un vieux camion était garé près du bâtiment. En dix minutes le chauffeur avait hissé la caisse de Bolan sur la plate-forme et l'avait sanglée, les papiers de Bolan avaient été tamponnés par la douane, l'émigration, le service de santé. Bolan entraîna le pilote de côté.

— Oublie-moi, souviens-toi seulement que nous pourrons retravailler ensemble si ça marche aussi bien que maintenant.

Teaf tendit la main, paume dessus.

Bolan trouva cela très bien. Il ne lui aurait pas fait confiance s'il avait voulu prendre un verre et bavarder. Le danger passé, Teaf ne demandait qu'une seule chose : son dû. Bolan le paya puis monta dans le camion.

*

* *

Carlo Maligno se tenait près de la fenêtre de son bureau d'où il voyait la baie de Naples. Il n'y voyait pas la splendeur inouïe qui attirait chaque année des milliers de touristes béats. Il n'y vit qu'une seule chose et en mâchonna son cigare de plaisir. Dans la pénombre dorée du coucher du soleil il vit les lumières sur les quais où était amarré un cargo américain, le SS Sundance, dont les cales étaient ouvertes, dont les grues fonctionnaient. Carlo Maligno était venu à bout du capitaine, un minable Mexicain qui hélait de Brownsville au Texas et qui avait cru que les salaires des dockers étaient trop onéreux.

Carlo Maligno poussa un grognement. Trop onéreux ! Les Mexicains n'étaient pas censés penser mais payer, à gogo. Maligno en avait décidé ainsi, et Maligno n'était pas le patron des docks napolitains pour des prunes. Il ne faisait pas ce travail pour sa santé,

pas plus qu'il ne faisait moisir des légumes à bord d'un cargo par pure méchanceté. C'était par nécessité économique. Si les propriétaires d'un cargo voulaient débarquer leurs trucs périssables pour les vendre en Italie, il leur fallait en payer le prix. Et alors ? Les prix montaient, les pauvres se passaient de haricots verts. Ils pouvaient toujours s'empiffrer de *pasta*. La pièce s'obscurcit subitement comme si quelqu'un était entré et avait bloqué la lumière qui venait de l'autre côté.

Maligno se retourna.

— Non mais ! foutez-moi le…

Sa voix se cassa et un goût de fiel emplit sa bouche lorsqu'il mordit son cigare puant, il faillit s'étrangler sur la moitié qui tomba au fond de son gosier.

L'homme qui se tenait près de la porte devait mesurer dans les un mètre quatre-vingt-cinq et il était vêtu d'une combinaison de combat noire. La main gauche de l'intrus bougea imperceptiblement, et un petit objet métallique traversa la pièce, tomba aux pieds de Maligno. Stupéfait, Maligno baissa les yeux et reconnut la piécette qui était une médaille de tireur d'élite. Il en avait déjà vu pendant la guerre lorsque les Yankees étaient passés. Carlo Maligno cessa subitement de voir car l'Exécuteur lui avait expédié une balle dans le sommet du crâne.

Vingt minutes plus tard Vassallo Flaccido, qui était assis sur une chaise adossée contre le mur devant la porte de la Mutuelle des Eboueurs – les chefs s'y réunissaient afin de mettre au point une nouvelle hausse – se retrouva brusquement par terre. Il atterrit lourdement sur son large séant, agita la tête, leva les yeux, sentit son cœur s'emballer et une vive douleur lui parcourir le bras gauche, car il venait d'apercevoir un homme en noir qui tenait à la main un pistolet.

Bolan enjamba le mort, ouvrit la porte, monta les marches du hall de la Mutuelle, ouvrit une seconde porte, passa dans la grande salle. Il n'y avait qu'une seule lumière dans la salle, une ampoule sous un abat-jour vert. Les chefs de la Mutuelle des Éboueurs se réunissaient dans le luxe et sans cérémonie. Six hommes étaient assis autour d'une table ronde recouverte d'une nappe en velours vert. Il y avait sur des tables roulantes, à côté de la table de jeu, des plateaux avec

des bouteilles, des verres, de la viande froide et des crudités. Vivace Lena mélangea les cartes, les tendit pour la coupe puis en distribua cinq à chaque joueur. Lorsque les cartes furent distribuées Lena posa le paquet sur la table et plaça une pièce dessus.

— Qui ouvre ? demanda-t-il.

Une pièce étrange tomba sur la table. Elle avait été lancée de l'obscurité au-delà du cercle de lumière. Une voix de glace s'éleva :

— Moi.

Bolan envoya d'abord une balle dans le front de Lena, puis tira rapidement sur trois autres types avant que les derniers n'aient eu le temps de réagir. Bolan ouvrit ensuite la porte, sortit à reculons, largua une grenade puis descendit les marches d'un seul bond. Il se trouvait à près de cent mètres lorsque la grenade à retardement explosa, faisant sauter toutes les vitres de la salle et tuant les deux chefs survivants.

L'un des chefs survécut à l'assaut suffisamment longtemps pour passer un coup de fil, mais l'homme à qui il s'adressa ne le crut pas.

— T'es encore bourré, Immondo, rétorqua l'incrédule avant de raccrocher.

Riant encore Vistoso Mezzano roula sur le dos et posa une grosse main couverte de poils noirs sur l'ample poitrine de la blonde qui occupait son lit.

Putain ! s'émerveilla Mezzano, rien ne vaut les Allemandes, les Danoises ou les Suédoises dès que les copains corses les ont matées.

La peau laiteuse de la fille était encore marbrée par endroits et elle portait à l'intérieur de la cuisse, tout en haut, la marque à peine cicatrisée d'une brûlure de cigarette. Celle-ci disait s'appeler Hilde. Elle s'était rendue à Paris avec sa sœur, toutes deux des institutrices bavaroises. Un soir un homme de bel aspect, mais un peu élimé, leur proposa de faire un tour du Paris secret, du Paris interdit. Il leur avait juré qu'il n'y avait aucun danger et qu'elles pourraient même prendre des photographies. Ils se rendirent d'abord dans une espèce de bouge où planait un nuage de fumée de hachich et où elles purent observer les manigances d'un couple de danseurs apaches. Ensuite ils allèrent dans une autre boîte où les clients prirent place autour d'une table dont la surface était une plaque de verre transparente. Lorsque Hilde se fut assise, elle remarqua qu'il y avait une chambre sous la

table. Dans la chambre il y avait un lit. Sur le lit se trouvaient un homme et deux femmes. Fascinée, Hilde regarda leurs ébats pendant quelques minutes puis se leva, s'agrippa au dossier de sa chaise et réclama à son guide personnel un verre d'eau. Elle sentit sa tête tourner. Elle se réveilla avec une migraine épouvantable et la bouche pâteuse. Elle resta allongée, affamée, assoiffée et terrifiée dans une chambre très froide pendant plusieurs jours. Enfin elle vit arriver un tout petit homme qui se montra d'une cruauté inouïe. Elle n'avait jamais cru qu'une pareille douleur fut supportable. Elle avait toujours pensé que Dieu épargnait les souffrances insupportables en faisant évanouir les victimes. Elle apprit vite qu'elle s'était trompée, et commença à coopérer. A présent elle espérait que le *signor* Mezzano se montrerait gentil parce qu'elle avait bien suivi les leçons et parce qu'elle pouvait lui faire très, très plaisir. Elle pensait souvent à sa sœur qu'elle n'avait plus jamais revue depuis cette nuit parisienne. Elle ne se demandait plus pourquoi.

Mezzano s'esclaffa, enfouit son visage entre les seins amples de la fille en marmonnant. D'un seul coup il sentit le corps de Hilde se raidir. Il se redressa légèrement.

— Dis, faut pas être comme ça.

Puis il vit le visage de la fille. Ses yeux verts étaient emplis de terreur. Mezzano se retourna brusquement et fixa l'homme en noir. L'homme en noir tendit la main, et Mezzano prit automatiquement l'objet que celui-ci lui avait tendu. Il le regarda. Il se demanda ce que c'était. Une espèce de croix avec le mot *Marksman* inscrit sur une barre.

Mezzano reconnut brutalement la médaille, il fit un bond en arrière pour essayer de se glisser sous la fille, mais la mort le trouva aussitôt. Il entendit un petit sifflement mat et ressentit pendant un millième de seconde une douleur, puis il n'éprouva plus rien.

Lorsqu'il quitta le bordel de Mezzano, Bolan laissa derrière lui dix morts.

Peu avant minuit il attaqua un autre leader syndical et ses hommes, tuant six hommes dans le salon particulier d'un restaurant au centre de la ville, laissant le Syndicat des camionneurs sans direction. Il attaqua un tripot sur les quais, détruisit toutes les fiches de mises des bookmakers, puis mit le feu aux liasses de lires. Il fit

sauter ou brûler toutes les voitures d'une agence de location sans chauffeur qui avait été reprise par la Mafia grâce à une escroquerie. Il attaqua dans la banlieue une banque de la Mafia qui finançait les opérations de contrebande et de transport de stupéfiants entre l'Italie et les États-Unis.

A minuit, l'Exécuteur passa un coup de téléphone.

— Fais sortir les filles !

Paniqué, le *capo di tutti capi* napolitain s'enfuit avec toutes ses femmes et tout son personnel masculin tandis que Bolan entreprenait la destruction du domaine Frode avec son dernier jouet, un lance-grenades M 79. Plus léger et plus maniable qu'un bazooka, cette arme avait, de plus, l'énorme avantage de ne pas vomir une grosse flamme poussiéreuse lorsqu'on s'en servait. Il était vrai qu'elle n'avait pas la puissance dévastatrice d'un lance-fusées mais avec adresse, Bolan, qui s'était souvent exercé au Vietnam avec un engin similaire, put loger une grenade après l'autre à travers les portes et les fenêtres, d'une longue distance.

A huit heures à peine passées le lendemain matin, il y eut presque simultanément deux incidents. D'abord un camionneur non syndiqué s'enferma dans un placard avec une lampe de poche afin de compter une fois de plus les billets que lui avait remis l'étranger. Il avait tant de peine à subvenir aux besoins de sa famille que la somme lui parut inouïe, et il avait peur d'avoir rêvé. L'homme bizarre aux yeux effrayants lui avait acheté son vieux camion pour le prix d'un camion neuf. Il avait payé en dollars. Fretta avait vu juste lorsqu'il avait décidé de collaborer avec le fonctionnaire des douanes, cela avait fini par payer.

Au même instant un grand type en vêtements élimés et dont la vieille casquette plongeait sur son visage crasseux et masquait ses yeux bleus aux éclats de glace conduisait un vieux camion sur une route poussiéreuse de Calabre, non loin de Castrovellari. Une grosse caisse était sanglée sur la plateforme derrière la cabine. L'Exécuteur prit une bouchée du vieux fromage bleu qu'il avait acheté à la femme d'un fermier au bord de la route, à l'aube. Il avala ensuite une gorgée de vin âcre. Il était aux aguets et ne se détendrait qu'en arrivant au pied de la botte à Reggio où il serait face à sa destination, de l'autre

côté du détroit de Messine. Bolan s'y sentirait davantage en sécurité. Enfin, relativement plus en sécurité.

Jusqu'à présent il s'était fait passer pour un sourd-muet lorsqu'il avait dû acheter à manger et à boire ou prendre de l'essence. Il n'était jamais descendu du camion, sauf sur la route déserte afin de vérifier l'eau du radiateur et le niveau d'huile du moteur. Il n'avait qu'une hantise, celle de se retrouver à pied dans les grandes étendues vides de la Calabre et de se voir obligé de compter sur des tiers pour son transport.

Il roula lentement dans le vieux camion et se demanda s'il oserait monter sur le ferry qui faisait la navette jusqu'en Sicile. Bolan sourit. Il se demandait si ses activités à Naples avaient déclenché une nouvelle guerre de gangs où les chefs et les soldats napolitains s'entretueraient comme leurs collègues américains. Il avait laissé les syndicats décapités, les mutuelles décimées. Ceux qui prendraient le pouvoir n'y accéderaient pas par voie électorale.

— Marrez-vous, les gars, marmonna Bolan avant de reprendre une gorgée de vin.

CHAPITRE X

Les mafiosi ne ressentent en général aucune allégeance envers un pays, voire le leur, en cas de guerre. Ils voient dans la guerre une possibilité accrue de profiter de la situation, de capitaliser sur le marché noir en fournissant les matières rationnées : l'essence, la viande, la farine, le sucre, l'alcool, les pneumatiques et les chaussures.

Les mafiosi, ceux qui appartiennent à la Cosa Nostra, se donnent entièrement à la cause de la Mafia. Ils en font le serment et le scellent de leur propre sang. La Mafia passe avant tout.

L'héritage, la tradition et l'appartenance à l'organisation requièrent et forment certaines qualités, ainsi Don Vito Genovese, grand seigneur de la Mafia pour le Sud de l'Italie, dont les quartiers généraux se trouvaient à Naples, n'en revint pas lorsqu'il fut mis aux arrêts par un agent du CID de l'armée américaine en 1944. Son incrédulité se transforma en stupeur lorsque le sergent O. C. Dickey refusa un pot-de-vin de deux cent cinquante mille dollars et ramena personnellement Genovese aux États-Unis où il se vit inculper pour meurtre en 1945.

Le vide créé par l'absence de Don Vito fut rapidement comblé par les guerres intestines des divers chefs napolitains qui voulurent tous s'emparer du pouvoir suprême à Naples. L'état de guerre dura jusqu'au jour de la libération de Charley Lucky Luciano qui, en quittant le pénitencier de New York, fut déporté. Luciano revint au pays et mit de l'ordre dans les affaires napolitaines. A sa mort la lutte reprit et Don Tronfio Frode en sortit vainqueur. Il devint le *capo di tutti capi* à Naples.

Mais dès le passage de l'Exécuteur, et du carnage qui s'ensuivit, les chefs et les sous-chefs napolitains, qui avaient repris sans tarder la place des morts, tinrent un conseil.

Bref, le *capo di tutti capi* de Naples se vit juger.

Les Dons de Rome, de Gênes, de Reggio et des provinces siciliennes arrivèrent tous afin de poser la même question :

— Qu’est-ce que tu fous et pourquoi ne contrôles-tu pas ta famille ?

— Ce n’est pas la famille ! Comprenez-le donc ! La famille n’a rien à y voir !

— Qui alors ? demanda Brinato, le capo de Rome, d’une voix de banquise.

— C’est cette putain de Bolan ! explosa Frode. Celui qu’on appelle l’Exécuteur.

— Tu parles, lâcha Vandalo de Palerme. Un type aurait fait sauter cette ville ? Foutaises.

Frode tourna la tête, fixa Vandalo comme si celui-ci était un résidu de laboratoire. Il retroussa la lèvre de mépris.

— Qu’est-ce que tu fous chez toi ? Tu te piques avec ta propre camelote ?

— Tais-toi, fumier !

— Non ! tonna Frode. C’est vous tous qui allez vous taire !

Il montra Vandalo du doigt puis désigna le glacial Brinato.

— Vous n’avez pas remarqué quelque chose ici ? Plutôt vous n’avez pas remarqué quelque chose qui n’est pas ici ?

Les Dons se contemplèrent mutuellement. Subitement Vicercato, le Don de Catane, qui s’habillait comme un dandy efféminé, se frappa le front de la paume.

— Hé ! Hééé ! Il manque Cafu ! Où est Cafu ?

— Voilà ! s’exclama Frode d’une voix méprisante. Où est Cafu ? Il imita le ton de Vicercato.

Les autres Dons se regardèrent, gênés, inconfortables. Frode reprit du poil de la bête et en profita pour attaquer ses collègues afin de reprendre le contrôle de la situation.

— Vous êtes vraiment des connards si vous croyez que Bolan ne peut pas prendre une ville, n’importe laquelle. Si vous ne me croyez pas, demandez ce qui reste de la famille Angeletti à Philadelphie. Ou de celle de Boston ? Hein ? Ça ne vous dit toujours rien ? Pauvres cons !

Frode s’adossa dans son fauteuil, alluma un havane. Les autres Dons se regardèrent et commencèrent à échanger des paroles à voix basse. Frode leur permit de parler un instant, pendant lequel il

s’occupa de son cigare, puis il assena sur la grande table une claque bruyante.

— C’est ce gars-là, un seul type, qui s’est payé Glass Bay à Porto Rico où nous l’attendions avec un millier de soldats. Il a fait sauter la villa de Vince Triesta en y écrasant un avion, il a dynamité notre fortin et il a supprimé le carrousel des Caraïbes.

Frode pencha la tête, cracha délibérément sur la moquette.

— Vous me faites dégueuler, bande d’enculés !

— Moi, c’est toi qui me fait dégueuler, annonça derrière Frode une voix grave et grinçante.

Le Don se figea, le cigare tomba de ses doigts nerveux. Il connaissait cette voix. C’était celle de son capitaine de la garde, son bras droit, Astio Traditore. Frode déglutit péniblement, se leva d’un bond, se retourna en hurlant.

— Sors d’ici ! Tu n’aurais jamais dû te permettre d’y entrer ! C’est un conseil de Dons !

— Alors tu n’as rien à y faire non plus, *Don* Tronfio, répliqua Traditore en déformant avec mépris le titre honorifique.

Immense, très brun, vêtu d’un impeccable complet de soie, chaussé d’escarpins faits à la main à Londres, Traditore avança.

— Tu sais, *chef,* dit Traditore, la seule chose qui préserve un capo, c’est le respect. Le respect peut être le résultat de la peur, du bon traitement, ou de la liberté qu’un capo nous laisse de mener à bien nos propres affaires dans le grand ensemble de l’effort commun, mais un Don reste un Don parce qu’on le respecte.

Astio Traditore cracha aux pieds de Frode.

— Je ne respecte pas un lâche qui se met en cavale avec les femmes lorsque quelqu’un essaye de lui prendre son bien.

Traditore se tourna vers les faces de requins qui entouraient Frode à la table de conférence.

— Le premier à franchir la porte, leur dit-il. Regardez-le. Il a le visage couvert d’égratignures, qu’il s’est faites en traversant les buissons sur le ventre. Il est rentré ce matin, la queue entre les jambes, harassé, épuisé, sale. Je ne respecte plus ce tas d’immondices, je ne travaille plus pour un homme que je ne respecte pas.

De sa voix glaciale, Brinato demanda :

— Tu prends sa place ? C'est ça que tu dis à cette table ?

— Je ne vous *dis* rien, annonça Traditore avec juste suffisamment d'humilité dans la voix. Je vous préviens seulement que je ne pourrai plus travailler pour lui. Je quitte sa famille et j'emmène avec moi mes équipes. Je suis libre si l'on veut de moi.

Brinato fit un geste.

— Prends une chaise, viens t'asseoir.

Dès que Traditore se fut installé, Brinato lui dit :

— On reparlera de toi dans un moment, mais ce qu'on voudrait savoir tout de suite c'est si c'était bien Bolan.

Sans hésiter Traditore secoua la tête.

— Non.

— Il ment ! s'écria Frode. Écoutez-moi, bon Dieu ! Regardez !

Il jeta sur la table les trois médailles de tireur d'élite.

— Regardez ça ! C'est sa marque ! La marque de l'Exécuteur !

Ceux qui se trouvaient autour de la table gardèrent le silence, ils contemplèrent les médailles, regardèrent ensuite Frode puis dévisagèrent enfin Traditore.

Traditore arrangea son veston en soie, sourit imperceptiblement et déclara :

— De la quincaille. Si quelqu'un en veut je lui en obtiens une tonne demain ou ce soir après le dîner. Je pourrais même avoir un prix intéressant.

— Sale traître ! hurla Frode. Avec tout ce que j'ai fait pour toi, un petit morveux qui vendait sa sœur aux marins américains ! Je t'ai fait entrer dans la famille, je t'ai traité comme un fils, et toi tu me coupes la gorge ! Traître !

Astio Traditore contempla Frode, le visage dépourvu de toute expression, puis il opina du chef.

— Le respect. C'était quand je te respectais. J'aurais tout fait pour toi.

Il fit un geste méprisant de la main.

— Maintenant, plus rien.

— Attendez une minute, fit le Don de Catane. On ne va pas condamner un Don sur des preuves circonstancielles. D'abord j'ai envie d'entendre quelqu'un d'autre de plus que ce garçon me dire que notre ami a calté hier soir. Eh merde ! je veux voir des témoins.

Quelqu'un a dû le voir, ce Bolan, s'il a fait sauter la ville comme le prétend notre ami Don Tronfio.

— Y a pas de témoin, annonça Frode d'une voix piteuse. Il a supprimé tous ceux qui l'ont vu.

Il désigna les médailles sur la surface de la table.

— Voilà les preuves. Il en laisse toujours, c'est sa coutume. Et vous le savez tous.

— Tout comme nous savons que le gosse peut avoir raison. N'importe qui aurait pu buter tes hommes et laisser ces médailles derrière lui pour incriminer Bolan, non ?

Brinato regarda autour de lui pour être approuvé.

— Mais c'est de la folie ! s'égosilla Frode en se dressant sur ses pieds. Dans quel but aurais-je fait descendre mes propres hommes ? Pourquoi faire sauter ma ville ? Les flics fourrent le nez partout. Un sous-chef de la police judiciaire est venu chez moi de Rome ce matin, je prenais mon petit déjeuner !

— Je te rappelle que nous sommes venus pour la même raison, dit Ricerro de Palerme. Tu n'arrives pas à contrôler ta famille.

Il jeta un regard sur Traditore.

— C'est peut-être le moment de voter un changement.

— Non !

Après un moment de silence qui suivit le cri désespéré de Frode, Traditore annonça :

— En fait, messieurs… si l'on me permet la parole ?

— Parle ! ordonna Brinato, glacial.

— Il y a un témoin.

Ils fixèrent tous Don Tronfio.

Traditore se leva comme un grand chat, glissa jusqu'à la porte qu'il ouvrit. Il fit un geste impératif et un soldat vêtu presque comme Traditore entra dans la grande pièce avec Hilde. Traditore prit la fille par la main, congédia le soldat d'un signe de la tête. Le soldat ressortit, ferma la porte. Traditore mena la fille près de la table, la fit asseoir sur la chaise qu'il venait de quitter.

— Hilde, dit-il, tu vas répéter pour ces messieurs exactement ce que tu m'as dit. Vas-y. N'aie pas peur.

Sa voix s'était empreinte d'une légère nuance menaçante.

— Dis-leur exactement.

— Je… je me trouvais avec… le *signor* Mezzano…

Elle leva les yeux, déglutit péniblement, fixa Traditore qui se tenait à ses côtés. Traditore lui posa une main sur l'épaule, et Hilde se souvint brusquement du lilliputien corse qui lui avait fait subir une torture insoutenable, ainsi que de la douleur que lui avait infligée Traditore si récemment. Elle sursauta en sentant sa main.

— Dis-leur, Hilde.

Elle déballa toute l'histoire d'un seul coup.

Elle s'était trouvée avec Mezzano la veille lorsque l'assassin était entré. Elle le connaissait de vue. Elle ne connaissait pas son nom mais elle avait entendu les autres l'appeler Dito, le Doigt. Il était habillé en noir et armé d'un long pistolet, elle ne savait pas de quelle sorte. Dito avait lancé un de ces objets sur la table, sur le lit, et il avait ri. Il avait dit que le chef en avait marre de Mezzano qui le volait.

— Et ensuite il l'a tué, conclut Hilde d'une voix morne.

— Elle ment ! Elle ment ! Elle ment ! s'écria Frode en sanglotant et en tambourinant des poings sur la table. Il tendit les mains vers Traditore.

— Il veut me supprimer, il se sert de Bolan pour se débarrasser de moi. Regardez-la, cette pute allemande, *regardez-la !* Elle est terrifiée. Foutez-la à poil, pour l'amour de Dieu, vous verrez bien qu'elle a été torturée.

Frode se pencha au-dessus de la table.

— Dis-le leur, petite. *Dis-leur la vérité !*

Traditore serra l'épaule de Hilde qui frémit sous son attouchement.

— Rana ! cria Traditore.

La porte se rouvrit, le même soldat entra dans la pièce. Sa tête ressemblait à celle d'une grenouille et ses vêtements, similaires à ceux de Traditore, ne parvenaient pas à faire oublier ses traits ridicules. Il portait un sac dans la main gauche.

Traditore lui fit signe. Rana s'approcha de la table, ouvrit le sac, le souleva par le fond. Une tête en tomba pour rouler sur la table. Tous les Dons eurent un mouvement de recul, d'horreur, de dégoût. Hilde poussa un hurlement et Traditore la fit lever de la chaise en la tirant par les cheveux. Il la gifla trois fois très fort, après quoi elle se tut

mais continua de sangloter en silence. Traditore désigna la tête coupée.

— Est-ce l'homme qui a tué Mezzano ?

Hilde branla du chef. Traditore lui flanqua une nouvelle claque.

— Regarde le visage.

Il lui tordit les cheveux, les doigts emmêlés dans les tresses blondes, l'obligea de tourner la tête et de regarder.

— C'est cet homme-là ?

— Oui, oui, oui, oui ! s'écria Hilde.

Elle s'arracha de lui, trébucha, tomba sur la moquette. Traditore fit signe à Rana qui la hissa debout et l'entraîna dehors.

— Débarrasse-nous de ça ! s'exclama le dandy Vicercato qui tenait un mouchoir parfumé devant son visage horrifié.

Traditore poussa un cri, Rana revint, fit rouler la tête qui tomba derechef dans le sac avec un bruit mat. Il sortit encore une fois.

Traditore se plaça derrière la chaise qu'il avait occupée, les mains posées sur le dossier.

— La tête que vous venez de voir était celle d'Ibrido Delatore. Don Tronfio l'employait depuis deux ans à des… travaux spéciaux.

Après une longue pause, la voix glaciale de Brinato s'éleva :

— Messieurs ?

Le Don de Palerme s'enfonça dans son siège.

— Je suis prêt, fit-il.

— Moi aussi, déclara aussitôt Vicercato en s'essuyant les lèvres.

Brinato regarda tout autour de la table. Les Dons de Salerne, de Gênes, de Catane, de Messine, de Venise et de Reggio hochèrent la tête ou murmurèrent leur assentiment.

Brinato considéra ensuite Frode qui était installé au bout de la table.

— Avant le vote, dit-il, as-tu quelque chose à ajouter ?

— Seulement ceci, dit Frode qui se sentit subitement vieux, détendu, parce qu'il entrevoyait déjà la mort. Souvenez-vous de ce que je vais vous dire ici. Souvenez-vous-en. Vous aurez lieu de vous en souvenir d'ici peu.

Il fixa Traditore.

— Toi tu seras mort d'ici une semaine, dès que ta traîtrise aura été exposée.

Traditore fit un geste obscène. Frode sourit amèrement, mais non sans humour.

— Cannibales, murmura-t-il avant de contempler ses pairs une fois de plus. Souvenez-vous que Cafu d'Agrigento n'est pas venu.

Contrairement à vous autres, il est resté chez lui pour surveiller ses affaires, pour se barricader contre Bolan. Il *sait* que c'est Bolan qui a détruit Naples, il sait pourquoi. Moi aussi. Pour faire diversion.

Un silence tomba sur la table, les Dons s'agitèrent nerveusement.

— De vous tous, seul Don Cafu n'est pas venu pour me juger.

Frode savait que ses minutes étaient comptées, il lui restait peut-être cinq minutes à vivre, au plus une heure. Il s'amusa de voir les autres commencer à douter, à transpirer, à se regarder les uns les autres.

Traditore s'en rendit compte et vit la victoire lui échapper. Il parla rapidement.

— Alors pourquoi n'avons-nous pas entendu parler des attaques de Bolan ailleurs ?

Tous les Dons agitèrent la tête, se mirent à marmonner rassurés.

— Vous êtes trop cons, déclara Frode. Cafu a compris. C'est pourquoi il n'est pas venu.

Il contempla les Dons assis à la table de jugement.

— Savez-vous seulement pourquoi Bolan s'est attaqué à la famille Angeletti à Philadelphie ? Parce que Don Cafu avait monté une nouvelle combine. Il forme des soldats. Il forme des assassins mercenaires. Il les loue ensuite aux autres membres de la Cosa Vostra – oui, Vostra – moi je n'en fais plus partie, et je sais déjà quel sera le vote. Il loue ses soldats pour mille dollars par jour. Bolan en a supprimé soixante-quinze.

Frode attendit puis s'écria tout à coup :

— Maintenant votez, bande de salauds !

Puis il dit d'une voix à peine audible :

— Vous vous coupez la gorge.

Il se leva et quitta la salle de jugement.

Une heure plus tard il était mort, son cadavre allongé dans une boîte que Rana emplissait de ciment mouillé.

Un seul homme savait que Frode avait dit la vérité, celui qui l'avait trahi et assassiné, Astio Traditore, qui venait de s'entendre

nommer *capo di tutti capi* à Naples. Traditore prit aussitôt des mesures pour retrouver et tuer celui qui par sa présence le dénoncerait, Mack Bolan. S'il n'arrivait pas à le faire disparaître avant son arrivée à Agrigento, la prédiction de Frode se réaliserait. Les Dons découvriraient la duplicité de Traditore et se rendraient compte qu'il les avait obligés à tuer un de leurs semblables.

La jeune Allemande croyait avoir souffert; Traditore souffrirait mille agonies avant de retrouver la paix au moment de la mort.

*

* *

Dans son ensemble l'organisation napolitaine s'attela à la tâche avec enthousiasme, car chaque membre savait qu'il y avait un échelon à gravir. Celui qui trouverait le fugitif aurait droit à une place toute proche du capo, là où il y avait le plus d'argent à gagner.

Nul ne se donna autant de mal que Rana la Grenouille qui idolâtrait Traditore. Aussi ce fut la Grenouille qui dénicha le premier une piste à l'aéroport. A trois heures du matin il se présenta devant la case d'un camionneur qui s'appelait Fretta. La Grenouille enjamba le large caniveau puant, un sbire de chaque côté, et défonça la porte de la hutte d'un coup de pied.

Voyant arriver ces hommes arme au poing, Fretta n'eut pas une seconde l'intention de leur résister. Il savait à qui il avait affaire. Lorsqu'on lui posa des questions, il répondit sans hésiter. D'abord que le vieux camion était bleu, le garde-boue avant droit défoncé, qu'il y avait de la rouille sur le capot. L'homme ? Il était grand, au moins un mètre quatre-vingt-cinq et il devait peser quatre-vingt-quinze ou cent kilos. Oui, il avait des yeux qui ressemblaient à de la glace bleue. Où ? Non, sa destination était inconnue, mais il avait envoyé Fretta acheter des jerricans d'essence et des bidons d'huile. Le moteur du camion était dans un piteux état, tout devait être refait. Le camion laissait derrière lui une traînée de fumée noire. Non, Fretta n'avait pas vu d'armes, mais l'étranger possédait une grande caisse en bois qu'il avait attachée sur la plate-forme du camion. Oui, il parlait un peu l'italien mais avec l'accent du dialecte sicilien et sa grammaire n'était pas bonne du tout. Bien sûr, Fretta serait toujours disposé à coopérer avec ces messieurs.

On permit à Fretta de conserver le nouveau camion. Ce geste le surprit à un tel point qu'il décida de voir un prêtre dès le lendemain, d'épouser la femme avec laquelle il vivait depuis dix-neuf ans et de légitimiser les onze enfants qu'elle lui avait donnés.

*

* *

Lorsque le vieux camion lui fit défaut en coulant une bielle non loin de Reggio, Mack Bolan ne sut aucunement à quel point cet incident, qui lui parut pourtant néfaste, avait du bon.

Car, au cours de la nuit, Traditore, la Grenouille et quatre soldats avaient loué un avion et s'étaient envolés jusqu'à Reggio. Traditore savait qu'il aurait dû rester à Naples afin de consolider ses positions, mais il se disait également qu'il n'y aurait pas de positions à consolider si Mack Bolan, l'Exécuteur, refaisait surface. Il fallait le supprimer et le faire en silence.

Dans l'impossibilité d'avertir le Don de Reggio de sa présence et de lui demander des hommes, parce que cela exposerait le témoignage de Cannibale qui avait décidé de la mort de Don Tronfio, Traditore n'eut d'autre choix que de recruter des minables et de petites gouapes. La Grenouille dut même montrer à certains comment charger un revolver.

Traditore fit ensuite circuler des lires. Il en distribua aux marchands, aux vendeurs itinérants, aux cireurs de chaussures, aux chauffeurs de taxi, bref, à tous ceux qui pourraient voir arriver Bolan ou le reconnaître s'il était déjà arrivé à Reggio. Traditore dut ensuite attendre que Bolan tombât dans le piège. Cela ne tarda pas.

CHAPITRE XI

Alma Bellezza avait trait les vaches avant de les envoyer aux champs, elle avait fait passer le lait à travers du lin et l'avait recueilli dans de grands seaux à couvercle. Elle avait hissé les seaux dans le chariot auquel elle avait attelé les deux chevaux de trait. Elle avait déjà fait tous ces gestes quotidiens lorsqu'elle entendit arriver le camion.

Elle leva les yeux lorsque la vieille guimbarde bleue passa devant la ferme, roulant à la vitesse d'un homme qui marche rapidement. Un bruit infernal et métallique s'élevait du moteur archaïque et les pots d'échappement vomissaient des nuages de fumée noire et puante.

Puis elle remarqua le chauffeur. Un frisson parcourut ses flancs tièdes, le souffle lui manqua, les bouts de ses seins se durcirent instantanément. Même assis derrière le grand volant, il paraissait immense. Elle fut saisie d'un tremblement lorsqu'il la dévisagea brièvement en lui adressant un large sourire, tandis qu'il dirigeait le vieux camion vers la ville. Si elle se dépêchait elle pourrait le rattraper. Elle commença à grimper sur la carriole mais changea d'avis, descendit, rentra en courant dans la maison. Elle en ressortit quelques minutes plus tard, vêtue d'une robe pourpre, s'étant lavé les mains et les chevilles, coiffée de son plus joli bonnet. Elle vérifia une dernière fois les seaux de lait, grimpa sur le chariot et encouragea les chevaux effarés à se lancer au trot. Dix minutes plus tard son cœur se mit à palpiter lorsqu'elle arriva au sommet d'une pente et vit le camion en bas de la colline, rangé sur le bas-côté. L'homme avait la tête sous le capot.

Elle fit ralentir les chevaux.

Bolan avait aperçu un mouvement sur la route au sommet de la colline lorsque les chevaux avaient franchi le petit col. Il tourna légèrement la tête afin de pouvoir regarder en coin et il reconnut la laitière qu'il avait aperçue dans la cour de la ferme. Il vit qu'elle avait changé de robe. Les yeux mi-clos sous la blanche luminosité calabrienne, Bolan se redressa, s'étira imperceptiblement et se

tourna pour attendre l'arrivée de la carriole. Il comprit qu'elle s'était donné du mal alors… Peut-être… Enfin, peut-être.

Il resta au bord de la route, ne se mit pas en travers des chevaux mais avança de quelques pas. Il leva sa casquette poliment.

— *Buon giorno, signorina.*

— *Buon giorno,* répondit Alma dont les mains étaient agitées de tremblements et dont la poitrine se soulevait par à-coups.

Elle ne voulut pas en dire davantage. Sa gorge s'était resserrée, son menton frissonnait. Jamais, dans sa vie, elle n'avait vu un homme pareil, pas même au cinéma. Si, Raf Vallone peut-être. Mais après tout, non.

L'homme désigna son camion.

— *Ma la mia baratta ha un guasto,* dit-il.

Une panne, se dit Alma Bellezza. Rien de surprenant, l'étonnant c'est qu'il soit arrivé jusqu'ici. Mais quel drôle d'accent il avait ! Était-ce sicilien ? Il parlait davantage avec les yeux.

— *E possibile rimorchiarla ?* lui demanda-t-elle.

Bolan haussa les épaules avec une éloquence toute italienne. Il comprit que la fille lui avait suggéré de remorquer le camion. Il ne savait plus très bien comment lui répondre alors il reprit son numéro de sourd-muet avec quelques modifications comme s'il était doté d'un handicap oral. La fille sympathisa immédiatement et Bolan eut honte. Il fit des gestes, énonça des paroles gutturales, lui fit comprendre qu'on pouvait transférer la caisse qui se trouvait sur la plate-forme du camion sur la plate-forme de la carriole. Dès qu'elle eut compris, Alma rangea adroitement la carriole près du camion, attacha les rênes, monta sur le camion et étonna grandement Bolan en soulevant avec lui la grande caisse pour la reposer dans son chariot.

Bolan secoua la tête d'émerveillement, sourit, marmonna :

— *Grazie.*

Il fit bander son biceps puis toucha le bras de la jeune fille.

— *Potenta !* dit-il d'une voix admirative.

Alma rougit si fort qu'elle eut peur de s'enflammer. Ses genoux tremblaient dès que le regard bleu de l'homme se glissait sur son visage et elle fut près de défaillir lorsqu'il la souleva du camion pour la poser dans la carriole. Pour un instant il la garda serrée contre lui,

ses seins lourds écrasés contre son torse, puis il la porta jusqu'à la banquette et l'y déposa comme une enfant et non comme une jeune fermière qui pesait cinquante-cinq kilos, et qui commençait sa journée en trayant sept vaches avant de leur porter le foin, de chercher l'eau pour la maison dans le puits, de pousser la charrue, de cultiver les champs et de ramasser la récolte au fur et à mesure des saisons…

Plus d'une fois elle avait rêvé le soir dans son lit d'une autre existence dans laquelle elle ne serait pas piégée par les obligations d'une ferme, et elle contemplait comme toutes les filles de son âge et de sa classe l'avenir incertain des grandes villes. Elle n'avait pas peur des hommes, car c'était naturel de faire l'amour, mais elle avait entendu trop d'histoires au sujet des autres vices, des stupéfiants et de l'alcool. On lui avait parlé de la cruauté des hommes avec les prostituées. Elle savait qu'elle ne la supporterait pas. Elle ne supporterait pas non plus de terminer sa vie comme une vieille sorcière ridée, s'accouplant avec des animaux à Tanger, à Marseille ou à Port-Saïd devant des marins hilares.

Elle se demanda ce qu'il y avait dans la caisse. *Dio !* qu'elle était lourde cette grande boîte en bois ! Elle regarda le bel homme prendre une vieille valise en carton dans le camion, puis monter avec la grâce d'une panthère sur la banquette, près d'elle. Il lui sourit. Elle défit les rênes, fit partir les chevaux et se demanda pourquoi l'homme n'enlevait pas le vieux veston élimé qu'il portait. Il faisait si chaud.

*

* *

Bolan aperçut les deux types qui faisaient le guet à près de cinq cents mètres de distance. Deux gouapes de quartier qui surveillaient les passants. La Mafia avait fait vite. Bolan comprit que le camionneur avait déballé sa marchandise, car il était peu probable qu'on ait eu le temps de questionner Teaf, le pilote. Celui-ci avait dû quitter Naples en quatrième vitesse; il était antipathique et avide de gain, mais il n'était pas con.

Les petits gars de Reggio se trahirent par leurs gestes. Ils roulaient des mécaniques, imitaient les gangsters de cinéma et clamaient par leur attitude à tous ceux qui les contemplaient : « Regardez-moi, je suis armé ! » Ils crânaient devant les filles.

Pourtant Bolan était à peu près certain qu'ils avaient reçu l'ordre de ne pas lui tirer dessus. La Mafia voulait récupérer Bolan vivant, elle avait un compte à régler.

Voûté comme s'il était malade, la casquette tirée sur les yeux, Bolan passa sans encombre devant les guetteurs dans le chariot qu'Alma conduisait d'un pas tranquille et régulier.

Cependant lorsqu'ils arrivèrent au centre de la ville, Bolan remarqua l'intérêt que portaient aux passants toutes les personnes ayant des affiliations avec la Mafia. Les chauffeurs de taxi ignoraient les clients qui les hélaient pour mieux scruter un visage, les garçons de café se tenaient immobiles devant leur terrasse pour observer les badauds, les barmen regardaient constamment par la fenêtre. Trois fois Bolan vit des hommes le regarder, regarder ailleurs, puis reposer sur lui un regard curieux.

C'était la veste qui attirait leur attention. Tout le monde était en bras de chemise, car la journée était chaude et le soleil brillait vaillamment. La veste constituait le détail que recherchaient les flics ou les criminels – l'inattendu.

Bolan passa derrière la banquette, s'accroupit devant la caisse, retira le holster du Beretta, mit la casquette sur le pistolet, ôta la veste qu'il roula en boule, glissa le Beretta dans les plis puis renfonça la casquette sur son chef. Son arme dissimulée, il regrimpa sur la banquette à côté d'Alma.

En gesticulant et avec quelques mots Bolan parvint à lui faire entendre qu'il tenait à lui offrir à déjeuner et à la payer pour l'aide qu'elle lui avait portée. Il avait également besoin d'un endroit où il pourrait décharger sa caisse et se reposer. Lorsqu'il suggéra le repos, la fermière se mit à rougir. Bolan se détestait, se sentait mal dans sa peau, car il avait l'impression de profiter de la jeune fille. Il passa un bras autour d'elle, glissa la main sous sa taille, remonta jusqu'à la courbe généreuse de son opulente poitrine. Il lui embrassa le cou et elle se mit à rire, se dégagea ensuite avec agilité en lançant une série de mots que Bolan ne comprit aucunement, sinon « attendez, attendez ! »

Elle se dirigea jusqu'à une crémerie. Bolan l'aida à décharger les bonbonnes de lait et vit, amusé, la jeune fille virginale se transformer, de fermière innocente, en marchande accomplie, dotée

d'une voix de poissarde. Elle eut vite raison du crémier qui leva les bras au ciel, comme s'il lui donnait sa femme et ses enfants, et rentra dans son échoppe. Il en ressortit un instant après et lui tendit une liasse de billets qu'elle compta minutieusement avant de les nicher entre ses seins. Le crémier suivit ses billets d'un regard concupiscent. Alma leva impérieusement le nez, le toisa d'une attitude méprisante puis vida le contenu des bonbonnes dans un grand bac. Elle rinça ensuite les bonbonnes sous un robinet puis les remit sur la plate-forme du chariot.

*

* *

Les effluves de purin et d'ammoniaque montaient de la cour, emplissaient les narines de Bolan. Alma lui avait montré trois endroits, celui-ci était le plus facile à défendre et le meilleur poste de surveillance.

Il pouvait regarder le long d'une ruelle qui descendait jusqu'aux quais où le ferry était amarré. Personne ne pouvait lui arriver dans le dos, car une seconde bâtisse se dressait juste derrière l'étable et le grenier. Les chevaux d'Alma s'étaient roulés dans la poussière de la cour, s'étaient abreuvés et mangeaient paisiblement une portion d'avoine.

Bolan entendit soupirer dans son dos et se détourna de la fenêtre. Une fois de plus il se sentit coupable en contemplant la fille. Malgré la générosité de son corps ferme elle ne pouvait pas avoir plus de vingt ans. Il l'avait prise et s'était accusé de violenter une enfant mais il avait été stupéfait par la passion dont elle avait fait preuve. Bolan n'avait pas été son premier amant, mais elle s'était montrée d'une grande innocence malgré la puissance de son étreinte. Endormie, elle soupira de nouveau, satisfaite. Bolan se tourna vers la rue.

Jusqu'à présent il en avait compté six, dont quatre petits truands des mauvais quartiers, qui, comme leurs semblables sur la route, passaient leur temps à imiter des acteurs. Les deux autres étaient des professionnels. Tandis que les innocents paradaient en crânant, les deux soldats se déplaçaient discrètement ou s'immobilisaient à l'ombre, pour conserver leur énergie.

Chaque fois que le ferry accostait, ayant traversé les quatre kilomètres du détroit de Messine, Bolan voyait une douzaine de

soldats parcourir la foule qui s'apprêtait à monter à bord.

Le ferry arrivait et Bolan regardait tandis que les soldats s'activaient. La routine ne variait jamais. Pas un seul des soldats ne guettait ceux qui arrivaient sur le ferry, ils dévisageaient discrètement les embarquants.

Bolan établit son plan d'opération, retourna auprès du lit où il s'allongea sans réveiller la jeune fille. Il se commanda de s'éveiller à telle heure puis s'endormit jusqu'au soir. Lorsqu'il ouvrit les yeux, il vit Alma assise sur un tabouret devant une grande bassine en porcelaine. Elle se lavait avec un linge mouillé. Elle lui sourit lorsqu'il s'assit, tourna vers lui son corps nu et luisant d'humidité. Bolan sourit, elle se leva et revint près de lui.

Après, Bolan lui dit ce qu'il attendait d'elle. Il laissa tomber son numéro de bègue et utilisa tous les mots d'italien qu'il connaissait. Son vocabulaire était en définitive assez étendu, vu ses fréquentations depuis pas mal de temps. Il remarqua que son changement de personnage fit peur à la jeune fille, mais elle était suffisamment éprise de sa personne pour ne pas poser de questions.

Elle se rhabilla et partit. Bolan descendit dans la cour, ouvrit la caisse dans la pénombre de l'écurie, se vêtit de la combinaison noire. Il glissa l'Auto-Mag et le Beretta dans une enveloppe en plastique qui se fermait hermétiquement. Il y ajouta quelques chargeurs supplémentaires. Il faillit y laisser tomber deux grenades mais y renonça et les remit dans la caisse. Les quais étaient toujours noirs de monde, une grenade tuerait des innocents.

Bolan renfila ensuite son déguisement de paysan, referma la caisse et sortit attendre le retour d'Alma. Lorsqu'elle arriva Bolan l'aida à atteler les chevaux à la carriole. Ensuite, muni d'une boîte de peinture et d'un pinceau, il monta sur la plate-forme. Il peignit *Il Mago Boemo* sur la caisse, le Magicien Bohême, et poste restante. Ainsi la caisse se trouverait dans les dépôts de l'agence de fret à Catane dont Alma lui avait donné l'adresse. Bolan sourit en pensant qu'il aurait pu inscrire *Il Boia,* le Bourreau, mais ce serait une bravade inutile. L'Exécuteur survivait parce qu'il ne sous-estimait jamais l'ennemi, même si un grand nombre de ses adversaires étaient tombés sous ses balles.

Tandis qu'Alma s'absentait pour régler la facture de l'écurie, Bolan ouvrit une bonbonne et y laissa tomber mille dollars puis la referma. Lorsque la fille revint il lui fit répéter ses instructions.

Elle devait emmener la caisse à l'agence de fret sur les quais, payer son passage de Reggio à Messine sur le ferry puis jusqu'à Catane par la route. Elle devait aussi donner une *bustarella,* un pot-de-vin, pour assurer un chargement préférentiel.

Alma revint trente minutes plus tard, munie d'un reçu.

— Je dois voir quelqu'un en ville, lui mentit Bolan. Je serai de retour avant vingt-trois heures.

Puis il la prit par les bras.

— Écoute-moi bien. Quoi que tu fasses, ne va pas près du camion. N'y – va – pas ! Ne le touche pas. Tu comprends ?

Bolan savait que le chef des mafiosi à Reggio avait envoyé des éclaireurs le long des routes et que ceux-ci avaient dû trouver le camion abandonné. Bolan aurait voulu rebrousser chemin et faire sauter les engins dont il s'était servi pour piéger l'antique véhicule, mais il n'avait pas le temps. Pourtant une balle de l'Auto-Mag aurait fait sauter la vieille guimbarde. Tant pis.

Bolan l'embrassa une dernière fois, puis Alma le vit disparaître dans l'obscurité de la soirée. Elle sentit une larme couler sur sa joue et comprit que le grand homme ne reviendrait pas à vingt-trois heures, qu'il ne reviendrait sans doute jamais. Lasse, la gorge serrée, elle remonta sur la banquette de la carriole, fit claquer les rênes sur le dos des chevaux. Elle pourrait être de retour à la ferme avant vingt-trois heures, l'homme aux yeux bleus ne reviendrait pas, et les vaches seraient près de la barrière à meugler de soif. Elle se demanda qui il était et se déplaça sur la banquette parce que quelque chose lui piquait la cuisse. Elle tâta des doigts, trouva un petit objet dans la poche de son tablier. Une petite pièce en forme de croix. Elle n'en avait jamais vu de pareille mais elle sut que la croix venait de lui et la laissa tomber entre ses seins.

Elle était arrivée à la hauteur des derniers lampadaires de Reggio lorsqu'ils se saisirent d'elle.

Un homme arriva de chaque côté de la route près des chevaux, deux autres grimpèrent dans le chariot par derrière, tous étaient armés. L'un d'eux, qui avait la tête d'une grenouille, posa contre sa

joue le canon d'un revolver. Par réflexe, elle lui envoya aussitôt son poing dans la figure, de toute la force d'une jeune et solide fermière qui pesait cinquante-cinq kilos. La Grenouille effectua un saut périlleux en arrière, poussa un coassement de batracien, atterrit sur le crâne, serra spasmodiquement les poings. Naturellement le revolver qu'il tenait dans la main droite fit feu, et la balle transperça le cœur du cheval de trait gauche. L'animal fit un bond vers l'avant, des nuages de sang jaillirent de ses naseaux, puis il tomba lourdement. L'autre cheval poussa un hennissement effrayé, se mit à danser dangereusement en tous sens et à donner des coups de sabots violents, faillit retourner le chariot.

L'un des soldats d'occasion perdit alors la tête et assomma Alma d'un coup de crosse de revolver sur le haut du crâne à l'instant où Ragno l'Araignée s'écria :

— Non !

Mais ce fut trop tard. Alma se détendit comme une morte et tomba de la banquette.

Ragno l'attrapa au vol mais fut à son tour entraîné jusqu'au sol par le poids de la jeune fille. Une voiture déboucha d'une ruelle avoisinante, deux hommes en descendirent lestement, saisirent Alma et la jetèrent dans le véhicule. L'Araignée se ramassa lentement, tremblant de tous ses membres, monta dans la voiture avec ses collègues. Le chauffeur s'agenouilla près de la Grenouille, sentit le pouls inexistant, haussa avec fatalisme les épaules, ramassa le revolver du mort, revint jusqu'à la voiture. Le sbire qui se trouvait toujours sur la banquette de la carriole s'écria :

— Hé ! attendez-moi ! C'est moi qui l'ai eue ! On me doit quelque chose.

Un ordre fusa de la voiture immobile. Le chauffeur se retourna, tira une balle dans la tête de la gouape.

— Content ? ironisa le chauffeur.

Dans la voiture, lorsque celle-ci démarra, le chauffeur demanda :

— Elle est morte ?

— Non. Coup de chance pour nous. Traditore nous ferait couper les couilles si elle l'était.

— T'es sûr que c'est bien elle ?

— Qui a aidé Bolan ? J’en sais rien moi. C’est bien celle que le patron nous a dit de retrouver. Elle vient de la ferme à côté d’où on a retrouvé le camion.

— D’accord. Allez, faut foncer, dit le chauffeur en accélérant en direction des quais. Le patron ne se tient plus.

CHAPITRE XII

Bolan se laissa glisser dans l'eau du détroit à environ deux kilomètres de l'appontement du ferry et commença à nager. Ses vêtements, la combinaison de combat et ses armes l'alourdissaient mais il avait prévu suffisamment de temps et nagea lentement pour économiser ses forces.

Le ferry n'était qu'un petit point sur l'horizon lorsqu'il mit le pied dans l'eau. Seul brillait son phare de mât. Graduellement la lueur provenant de la cabine devint visible, puis les lumières du pont. Bolan commença à se rapprocher du bateau. Il se trouvait à presque deux kilomètres de la rive lorsqu'il se mit à nager de toutes ses forces pour passer sous la proue du navire. Il battit des pieds sur place, laissa passer la coque, réapparut derrière le ferry. Le filin, qu'il avait aperçu trois fois au cours de ses observations de la journée, traînait toujours derrière le bateau au fil de l'eau. Bolan s'en saisit. Il se hissa le long de la corde, luttant contre la traînée d'eau qui le retenait à la surface, enroula la jambe droite dans le filin, ramena à lui de l'autre jambe la longueur qui flottait derrière le bateau, fabriqua une espèce de nœud dans lequel il posa le pied pour attendre confortablement l'accostage du navire.

Lorsque le ferry ralentit sensiblement, Bolan se servit du pied gauche comme quille et réussit à rejoindre le sabord. Il constata que le quai se trouvait à moins de deux cents mètres. Il se faufila de l'autre côté de la coque et commença à se hisser le long de la corde, posant finalement les pieds contre les bords pour mieux grimper.

Comme prévu, tous les passagers regardaient les quais de l'autre côté du ferry, car il n'y avait rien du tout à observer dans la nuit noire qui était tombée sur le détroit. En quelques instants Bolan posa les pieds sur le pont.

Il se trouvait donc sur le ferry qui repartirait dans un petit moment pour la Sicile et sur lequel allait bientôt se trouver, grâce à la diligence d'Alma, sa caisse d'armements adressée au Magicien Bohémien. A quelques kilomètres au large de Messine, il avait l'intention de passer par-dessus bord, de rallier la côte à la nage, de

gagner la route qui reliait Catane à Messine, de faire du stop ou de voler un véhicule pour rouler jusqu'à Catane où il se cacherait en attendant l'arrivée de son arsenal. Ensuite il traverserait l'île en contournant l'Etna jusqu'à Enna, après quoi il emprunterait la route sud-ouest à partir de Caltanissetta, passerait à travers Canicatti et Naro pour enfin arriver à…

Enfin, il espérait en arriver là. Il verrait après. Il se trouverait alors en plein territoire ennemi dès Naro, dans la province d'Agrigento. Quelque part dans cette province il lui faudrait trouver dans les collines ou dans une vallée cachée le fortin de Don Cafu et la *Scuola degli Assassini,* l'école des assassins.

La mission lui paraissait si simple que Bolan s'en inquiéta subitement, les poils de sa nuque se dressèrent. C'est trop facile, se dit-il.

C'était un fugitif réputé et dangereux qui se trouvait en terre étrangère. Il y était venu pour y semer la terreur et la mort. Ses ennemis le recherchaient depuis son arrivée à Naples, et pourtant il n'avait pas encore essuyé un seul revers. Bolan était adroit, il en était conscient, car seule son adresse et son bon jugement l'avaient jusqu'alors préservé. Il était l'Exécuteur, un homme de devoir, un bourreau efficace. La Mafia n'en était que trop consciente.

« Les choses vont se gâter, se dit Bolan. Je le sens. »

Il ne faisait aucune confiance à la Mafia qui lui avait même proposé d'entrer dans ses rangs. Il y serait mort en un clin d'œil parce qu'il y avait trop d'ennemis personnels. Personne, aucune organisation officielle, ni le FBI, ni le Bureau des Stupéfiants, ni la douane, ni le département de la Justice n'avaient fait autant de mal aux mafiosi que Mack Bolan, l'Exécuteur.

Bolan était à lui seul une armée, une tornade, un raz-de-marée, un séisme. Il était un conducteur ivre, enfermé dans un tank piégé, roulant à vive allure vers le suicide. Il n'y avait aucun moyen de traiter avec un énergumène pareil, il n'y avait aucune façon de le contrer, sinon de le supprimer. Il était passé à travers San Diego comme une balle perce un sac de sable, et quelques jours plus tard s'était attaqué à toute la famille Angeletti et à leurs *malacarni* siciliens. Ensuite il avait abattu le plus grand tueur de l'équipe Talifero, il avait pris sa place, s'était couché dans la maison du vieil

Angeletti, y avait fait un somme pour s'en relever et dynamiter la baraque. Les mafiosi ne parvenaient pas à le comprendre. Pas plus que les flics qui avaient affaire à lui.

Seul Bolan connaissait la logique qui le poussait à continuer son chemin de calvaire; il écrivit dans son journal personnel :

> « Je suis déjà mort. Dans le *Valhalla* de la mythologie Scandinave les plus grands guerriers se réunissent afin de manger, de boire, de s'entre-tuer. Les tripes à l'air, la tête coupée, les yeux crevés, ils meurent. Pourtant dès le lendemain la fête recommence, ils se rencontrent de nouveau pour répéter la scène.
>
> « Ils sont morts, mais ne le savent pas.
>
> « Moi, je vis dans mon propre Valhalla.
>
> Cela n'a aucune importance, car je me battrai tant que j'en aurai les forces, ainsi que je l'ai toujours fait. La Justice ne peut rien contre la Mafia, encombrée par les règles de la loi. Moi je suis libre. Je continuerai donc seul la bataille. »

Dès qu'il se trouva sur le pont arrière, Bolan entra dans les toilettes pour se déshabiller. Il tordit ses vêtements trempés, vérifia ses armes et ses munitions qui étaient sèches, se rhabilla et ressortit sur le pont tandis que le ferry ralentissait et commençait la manœuvre de demi-tour afin d'accoster par la proue. Pendant que le navire effectuait lentement le cercle, Bolan monta à l'avant. Il scruta la foule sur le quai, cherchant les mafiosi et les gouapes qu'il avait vues plus tôt dans la journée. Il isola les sbires d'occasion aussi facilement qu'auparavant. Une arme donnait à certains des idées de grandeur, d'invulnérabilité. De nouveau ses poils se raidirent. Où donc était le type à tête de grenouille qui avait passé la journée à donner des ordres aux autres ? Il n'était plus là.

Tout à coup le sang de Bolan se glaça.

Alma portait sur la joue une énorme bosse bleuâtre, du sang avait coulé de sous son bonnet. A sa gauche se tenait un homme très maigre, la main glissée à l'intérieur de la veste. A sa droite se tenait Astio Traditore que Bolan avait vu en photo, et ses lèvres bougeaient.

Alma secoua la tête.

Agissant comme s'il n'y avait personne sur les quais, ni passagers ni badauds ni dockers, Traditore se retourna et lui envoya tranquillement son poing dans le nez, brisant le cartilage. Le sang jaillit de ses narines, et Bolan la vit chanceler sous le choc du coup. Puis elle secoua la tête, leva le visage et cracha son sang dans le visage de Traditore.

Bolan se jura de la venger du coup qu'elle venait de recevoir, de lui revaloir cela. Il trouverait bien un moyen, nom de Dieu ! Alma était la force et l'honnêteté, la justice et l'amour.

Mais d'abord il fallait lui sauver la vie, car Traditore ne lui pardonnerait jamais son insulte.

Presque à regret Bolan dégaina le Beretta, donna un tour de vis au silencieux, posa les coudes sur la tôle d'une saillie de cheminée, tira une balle qui fit sauter le front de Traditore. Visant immédiatement une fraction de centimètre à droite il envoya un projectile entre les yeux de l'Araignée Ragno dont il ignorait le nom.

Le chauffeur sauta instantanément de la voiture garée, l'arme au poing, les yeux hagards, mais perçants et scrutateurs. Il vint près du radiateur de la voiture et Bolan lui tira une balle dans la gorge.

Confus et dans le désordre, avides de gloire facile et de gestes faussement héroïques, les sbires vinrent à la rescousse du défunt Traditore. Ils s'arrêtèrent net près du cadavre, marmonnèrent leur indécision, cherchèrent en vain une cible sur laquelle tirer.

Les habitants de Reggio ne leur accordèrent aucune attention. Depuis le commencement des temps, dans la Bible même, il se passait des événements similaires. La violence apparaissait subitement dans les rues de Reggio comme à Rome, à Bethléem ou sur la voie appienne.

Malgré la pauvreté des indigènes, pas l'un d'entre eux n'avait envie de rallier le rang des morts.

Les prêtres leur avaient dit qu'il y avait en Enfer des souffrances abominables et des tortures sans fin pour ceux qui se suicidaient. Alors les braves gens de Reggio continuèrent leur chemin, faisant semblant de ne rien remarquer. On avait marché sur la lune, mais cela n'avait rien à voir avec la réalité calabraise. La réalité de la botte italienne était le sang qui coulait dans le caniveau. Les gens passaient

leur chemin, n'accordant de regard ni à droite ni à gauche, l'esprit serein et vide.

Les dockers aussi, semblaient être habitués à voir surgir sur les quais la violence mortelle. Constamment harcelés par les syndicalistes de la Mafia, ils avaient adopté une calme attitude qui leur permit de continuer leur travail de chargement comme si les trois morts et les gouapes en armes ne s'étaient pas trouvés là. Bolan les regarda un moment et vit que le pot-de-vin avait marché, car sa caisse montait la première sur le ferry.

Ainsi il pouvait en finir et tirer Alma de son mauvais pas. Les gouapes étaient décidées à entrer d'une manière ou d'une autre dans la danse. Grotesque imitation d'un véritable truand, un minable enfonça les doigts dans la chevelure d'Alma, lui tira la tête en arrière. Les tendons du cou de la jeune fille saillirent comme des cordes, son opulente poitrine comprimée dans sa blouse sembla vouloir jaillir de sa prison.

Bolan vit les dockers retourner sur les quais après avoir chargé sa caisse. Il rangea le Beretta, dégaina l'immense Auto-Mag.

Il tira sur la gouape qui tenait Alma. La gigantesque balle passa à travers le menton du minable personnage, arrachant la tête du corps. Triste boule rougie, la tête dégringola la petite pente jusqu'au quai où elle se perdit parmi les piétons qui passaient indifférents. Les gens continuaient à marcher, refusant avec un admirable stoïcisme de reconnaître comme telles les deux forces ennemies qui se faisaient la guerre.

Bolan fit encore feu deux fois, visa plus bas, étripant deux imbéciles qui étaient arrivés pour entourer Alma. Il voulut leur donner une leçon, leur montrer où cela menait de porter un revolver et de crâner devant les filles du port. Il voulut leur enseigner le sort des mafiosi qui s'opposaient à lui. Ce n'était pas facile de travailler dans une ferme calabraise, ni plus amusant de porter des fardeaux pesants sur les quais de Reggio, mais c'était plus intéressant que de se retrouver mort, les tripes jaunes et gluantes répandues sur le sol, le dos en charpie, trou béant creusé par le passage d'une balle de 44.

Bolan les tua tous. Il les massacra sur place.

Dès le dernier coup de feu Bolan entra en trombe dans la cabine du pont supérieur où se trouvait le capitaine du bateau.

— Larguez ! ordonna-t-il en braquant l'Auto-Mag.

Le capitaine hulula les trois mots pour éviter d'éventuels ennuis.

— Larguez les amarres !

Il fixa Bolan qui acquiesça. Le capitaine appela la salle des machines.

— Mettez la vapeur ! Avant !

Le ferry bondit dans l'eau du port comme une Ferrari sur une piste de course.

Bolan prit les jumelles du capitaine et fixa les quais. Il y vit la courageuse Alma qui se tenait debout parmi les morts, en agitant le bras. Bolan lui devait une fière chandelle : il se promit de lui revaloir sa peine.

Il savait aussi que les mafiosi ou les gouapes avaient dû piller son chariot, voler les dollars dans la bonbonne. Il lui en ferait parvenir d'autres.

En attendant il avait vidé Reggio de certains mauvais sujets et se trouvait à bord d'un ferry qui fendait les vagues vers la Sicile.

CHAPITRE XIII

Pas plus de cinquante passagers n'étaient montés à bord du ferry lorsque Bolan fit larguer des amarres pour faire partir le bateau. Parmi eux se trouvait un policier, un *carabinieri,* dont le chapeau rappelait un aéroplane. Bolan comprit que le capitaine comprenait l'anglais et le baragouinait avec le même talent que les pêcheurs de la côte californienne près de San Francisco.

C'est-à-dire qu'il comprenait parfaitement ce que lui disait Bolan mais hésitait à lui répondre car il avait honte de son accent.

Sur l'ordre de Bolan le capitaine fit venir le carabinieri à la barre. Lorsque le policier entra, Bolan appliqua contre son cou le canon froid et humide de l'Auto-Mag. L'homme se raidit et leva les mains au-dessus de la tête avec calme et précision. Bolan lui retira un PM et un pistolet.

— Vous avez un dinghy ? demanda Bolan au capitaine.

— Certainement.

— Les courants ne sont pas dangereux à cette époque, n'est-ce pas ?

— Pas du tout.

— Faites mettre le dinghy à l'eau. Mettez-y de l'eau et quelques vivres. Le carabinieri va y prendre place puis nous continuerons notre route.

Bolan leur sourit avec calme.

— Je tuerai le premier homme qui fait un faux geste et vous aussi, capitaine.

— Pas la peine, s'écria le capitaine effaré.

Trois minutes plus tard un carabinieri furieux, seulement vêtu d'un caleçon et de son curieux chapeau, se trouvait à bord d'un dinghy qui flottait sur les vaguelettes du détroit de Messine. Un accès de colère se saisit de l'agent, il arracha brutalement son chapeau, le lança méchamment dans le vent. A son vif étonnement le chapeau s'envola effectivement comme un aéroplane ! Le policier s'était entendu appeler « aéroplane » depuis ses premières années de service et il avait voué une haine féroce à ce sobriquet. Pour comble

de malheur il constata, à moitié nu sous les lueurs lunaires, que l'insulte avait du vrai.

L'insolent chapeau survola les vagues paisibles, s'engouffra dans un courant d'air ascendant, grimpa à quelque cinquante mètres, plana un instant à cette altitude puis disparut de vue dans l'obscurité. Le policier ne voyait que les lumières de bord du ferry qui s'éloignait dans la nuit. Adoptant une attitude de stoïcisme philosophique, acceptant le fait qu'il ne pouvait absolument rien faire pour remédier à son triste sort, pas plus qu'il ne pouvait faire revenir le ferry ou assommer le géant qui l'avait contraint d'abandonner le vaisseau dont il avait la charge, le carabinieri se leva dans le dinghy, conserva un équilibre précaire, urina dans la mer.

Ce labeur terminé il se rassit, alluma une cigarette, chercha une position confortable. La nuit lui parut sans fin.

*

* *

Mack Bolan trouvait au contraire la nuit trop courte; il aurait souhaité une nuit polaire longue de quinze heures. Il s'adressa au capitaine :

— La traversée se fait en combien de temps ?

Le capitaine haussa les épaules.

— Cela dépend, signor, des vents, de la mer, de la marée.

Bolan lui montra le Beretta.

— Il n'y a pas de marée en Méditerranée.

— Ah si ! Dans le détroit c'est différent, non ? Hein ? Les mers Tyrrhénienne et Méditerranée se rencontrent, n'est-ce pas ?

— Vieil homme, dit froidement Bolan d'une voix cassante, je vois d'ici la Sicile. C'est la grande forme noire qui se dresse au-dessus de la mer.

Bolan se tut, posa le froid canon du Beretta sur la joue du capitaine.

— Ce n'est pas possible de la rater, n'est-ce pas ?

— Non, signor.

— Il ne vous est sûrement pas venu à l'esprit l'idée stupide de mourir à cause de moi. Je n'ai fait de mal à personne, ni même au carabinieri, et je n'ai pas cherché à piller votre caisse. Exact ?

— *Assolutamente, signor*. C'est exact.

— Votre caisse est pleine, n'est-ce pas ?

Le capitaine hésita un quart de seconde. Lorsqu'il répondit Bolan sut qu'il mentait.

— Non, non, rien, signor.

— Vous mentez mais cela n'a pas d'importance. Vous êtes toujours sur la bonne route ?

Le capitaine ne répondit pas.

— En admettant bien sûr, ironisa Bolan, qu'il n'y ait pas de vents contraires et que la marée ne se retire pas brusquement.

— Je suis sur la bonne voie.

— Tant mieux. Dans ce cas vous n'avez rien à craindre de moi.

— *Si,* signor.

— Je vous laisse seul à présent, je vais jeter un coup d'œil sur le bateau. Mais vous avez vu les dégâts qu'a faits mon pistolet. Je vous conseille de rallier Messine sans détours.

— *Si, si,* signor.

— Ou bien le bateau aura un nouveau capitaine.

Le maître du bord resta sans voix et Bolan disparut sur le pont, ombre noire happée par la nuit.

Bolan traversa le pont arrière, trouva l'accès de la cale et y descendit. Avec une lampe de poche il trouva sa caisse d'armes. Il la poussa, la charria puis la mit en position pour être la première à être descendue du ferry. Ensuite il remonta sur le pont. Il vit les lumières de Messine.

Bolan reprit ses vêtements de paysan, les roula en boule et les plaça dans un sac en plastique. Puis il se dirigea vers la passerelle à bâbord, dégaina l'Auto-Mag, tira une énorme balle dans les vitres de la cabine du capitaine qu'il rata de peu, mais qui avait dû comprendre le bruyant message.

Il réenveloppa l'Auto-Mag dans son étui protecteur, le remit dans une poche puis se laissa tomber à l'eau sur le dos. Vingt minutes plus tard Bolan posait le pied en Sicile. Dans la lumière froide de la lune il put lever les yeux et contempler sous les étoiles les caps enneigés de l'Etna.

Il trouva une grotte dissimulée parmi les rochers près de la plage, ramassa une brassée de bois mort, fit un petit feu de camp. Il retira sa combinaison de combat noire, ôta des poches les chargeurs, les

cartes et les vivres de secours se tint devant le feu pour se réchauffer. Il consulta sa montre. Il lui restait encore beaucoup de temps avant l'aube. Il ouvrit un paquet de vivres, croqua une tablette de chocolat vitaminé, se fit une tasse de café et grilla une cigarette.

S'allongeant ensuite sur le sable, les pieds vers le feu, Bolan se promit un réveil au lever du soleil et s'endormit pendant une heure.

Debout, il ne lui fallut pas plus de six minutes pour effacer toutes les traces de son passage et se mettre en route. Le soleil rouge et or caressait l'horizon à l'est lorsque Bolan s'accroupit au bord de la route Messine-Catane, vêtu de ses vêtements de paysan mal repassés. En dessous il portait sa combinaison et son harnachement d'armes.

Il n'y avait pour ainsi dire pas de passage. Bolan dut s'y habituer comme il l'avait fait en Calabre. C'était bien différent des États-Unis où un trafic incessant parcourait les routes perdues en tous sens et à toute heure.

Mais en fait, cela lui simplifiait la vie.

Il connaissait le nom de la société de fret. Il possédait un reçu qui se trouvait dans la pochette imperméabilisée. Il avait choisi d'attendre au sommet d'une longue côte. Subitement Bolan émit un petit rire en se souvenant d'un texte qu'il avait lu lorsqu'il faisait ses recherches sur la Sicile. Un quelconque professeur avait réduit la Mafia à une seule phrase : *La Mafia en tant que telle, ainsi que les brigands, n'existent plus sur l'île.*

Bolan mangea son déjeuner, un peu de fromage et de vin. Il ne fuma pas. Il attendit. A quatorze heures, il se permit une seconde gorgée de vin. Au cours de la journée il vit passer neuf voitures et onze camions.

Le crépuscule commençait à tomber lorsqu'il vit arriver un camion de la société qui transportait la caisse du Magicien Bohême.

Bolan quitta sa cachette, se dissimula dans les buissons qui bordaient la route, saisit la rambarde arrière du camion lorsque celui-ci le dépassa. Il grimpa sur la plate-forme, couteau au poing, trancha les cordes et les toiles de protection et ne trouva rien.

Il sauta discrètement du camion, retourna à sa cachette au bord de la route, reprit son attente et réfléchit. La compagnie enverrait-elle un camion de nuit ?

Il n'y avait pas autant de trafic en Sicile.

Bolan refoula une sensation de nausée.

Il avait l'impression de s'être laissé posséder.

Les poils de sa nuque se dressèrent. OK, on l'avait repéré. Peu importe qui, des flics ou des mafiosi. Sa caisse serait sur le camion suivant avec plusieurs caisses vides. Accroupi dans chaque caisse se trouverait un soldat en armes, prêt à toucher la prime sur Mack Bolan.

Bolan se tapit derrière les buissons pour consulter sa carte. Un plan lui vint à l'esprit, mais ce projet dépendait entièrement de ses forces physiques.

Il eut subitement confiance en lui. Après tout il pouvait réussir n'importe quoi ! Son instinct de combattant reprit le dessus, et il mit au point le projet.

C'était réalisable.

Tout juste.

Tandis que la pénombre tombait Bolan retira ses frusques de paysan, se noircit les mains et le visage. Les étoiles commençaient à scintiller, le soleil disparaissait derrière la masse montagneuse de l'Etna lorsque Bolan entendit soupirer le moteur du camion.

Il laissa passer le camion pour observer la cabine. Un soldat napolitain d'une immense insignifiance et qui se surnommait Rapa, le Navet, s'affairait au volant. Il était seul.

A priori, se dit Bolan. Mais il vit que Rapa se tenait coincé contre la portière gauche, comme s'il y avait à ses pieds six hommes bardés d'armes.

Dès que le camion fut passé Bolan se mit à courir doucement derrière pour le rattraper dans la pente progressive. Il braqua une lampe de poche à faisceau étroit sur le cargo. Une caisse, la sienne qui portait le nom du Mago sur l'étiquette, avait le couvercle cloué en place. Mais il y avait cinq autres caisses…

Leurs couvercles auraient sauté d'une pichenette !

Admettons deux hommes par boîte, pensa Bolan. Donc, une dizaine. Le chargeur du Beretta contenait huit balles, et il y en avait encore une dans le canon; neuf balles en tout. Neuf messages de mort, neuf fois la toux asthmatique du pistolet noir.

Dix hommes… neuf balles, c'était insuffisant. Il resterait un vivant, un homme armé de surcroît.

Donc deux coups tirés dans chacune des quatre premières caisses, et un seul coup dans la dernière.

Puis je serai à vide, pensa Bolan. Enfin, à vide de balles silencieuses, mais je disposerai toujours de l'Auto-Mag 44 qui compte tout de même pour quelque chose. Je ne serai donc pas exactement sans défense.

Bolan continua au pas de gymnastique derrière le camion qui ralentit considérablement près de la crête de la colline, puis reprit de la vitesse dans la descente de l'autre côté cahotant et sautant sur les bosses de la chaussée mal égalisée. Bolan profita d'une secousse plus rude pour sauter sur la plate-forme. Il se posa sur le ventre. Rapa avait peut-être reçu des ordres, ou alors il avait voulu voir de lui-même, car son rétroviseur était réglé pour lui donner une vue sans encombre de l'arrière de la plate-forme sous la bâche.

Bolan se tapit à gauche et rampa vers l'avant. Lorsqu'il atteignit la première caisse il donna un petit coup sur la paroi en marmonnant indistinctement.

La caisse trembla, grinça. Bolan frappa légèrement une seconde fois. Le couvercle sauta brusquement, deux hommes se levèrent. Bolan leur tira à chacun une balle entre les yeux puis les laissa retomber au fond de la boîte. Il se glissa entre cette caisse et la sienne, mit le dos contre le pesant fret du Mago et les pieds contre le cercueil de fortune et poussa de toutes ses forces.

La caisse tomba de la plate-forme, se brisa sur le macadam craquelé, répandit les cadavres sur la route.

Bolan se simplifia la vie en rechargeant tout de suite le Beretta. Il se leva ensuite, cala la hanche contre la paroi du camion branlant, changea le Beretta de main, prit l'Auto-Mag dans la main droite et troua copieusement toutes les caisses qui se trouvaient près de la sienne.

Dès la première étourdissante détonation de l'Auto-Mag le camion vira de côté puis se mit à zigzaguer en travers de la route, frôlant tour à tour le précipice et la paroi de la falaise. Successivement, tandis que le conducteur affolé envoyait son camion d'un bord à l'autre de la route, Bolan poussait et hissait les caisses

éventrées jusqu'au bout de la plate-forme d'où elles dégringolaient pour se désintégrer sur la voie publique, dévoilant la charogne qu'elles contenaient.

Bolan fit sauter les deux chargeurs des armes, les remplaça.

Se rapprochant de la vitre arrière de la cabine, il y jeta un coup d'œil.

Près du Navet se trouvaient deux hommes accroupis sur le plancher du camion, arme au poing. Bolan leur envoya un projectile dans le sommet du crâne. Il hurla à travers la vitre fracassée :

— Arrête !

Le Navet coupa le contact, tremblant de tous ses membres, et dirigea le camion sur le côté de la route où il mit les freins en douceur. Mais en plus de son surnom ridicule et de ses défauts de chauffeur de poids-lourd, le Navet était doté d'une gigantesque bêtise. Il voulut se saisir du revolver caché dans sa chemise. Bolan lui fit sauter le visage d'un coup d'Auto-Mag. La force de la balle jeta le cadavre contre la portière qui s'ouvrit sous le coup et le mort tomba du camion puis passa par-dessus la falaise qui surplombait les rochers de la plage.

Bolan monta dans la cabine, en tira les deux autres cadavres et les jeta dans les vagues en contrebas où sombrait déjà Rapa. Puis il prit le volant, mit le contact, passa la quatrième, attendit que le véhicule ait pris de la vitesse, embraya. Le moteur accrocha aussitôt. A l'aube du lendemain il fit le plein à Catane puis se dirigea à l'ouest.

Somme toute, son débarquement était une réussite.

CHAPITRE XIV

Pas un Don ne voulait en regarder un autre en face. Ils se savaient tous possédés, ils se sentaient impuissants. Frustrés, furieux, aucun ne voulait être le premier à parler, le premier à admettre la débâcle.

Enfin le Romain, Brinato, dit :

— Nous n'allons pas passer la nuit à nous regarder dans le blanc des yeux, non ?

— La première chose à faire, fit Vandalo, est de reprendre le contrôle de Naples. J'ai envoyé de mes gars…

— *Tes* gars ? s'exclama Ricercato. Qu'est-ce qui t'a pris ? *Toi* tu as envoyé *tes* gars !

— Il fallait bien que quelqu'un le fasse ! Vous autres…

Vandalo désigna ses couilles d'un geste méprisant.

— … vous restez assis sur le cul tandis que l'organisation toute entière se désagrège.

— Vos gueules ! hurla Brinato. Arrêtez ! C'est exactement ce que veut Bolan, qu'on se batte entre nous. Peu importe Naples !

Il les toisa furieusement; ils soutinrent mal son regard rageur, se tordirent dans leur fauteuil.

— Oubliez Naples, je vous dis que c'est une ville ouverte pour le moment. Nous avons un plus grave problème que Naples… Ce Bolan !

Il les contempla de nouveau.

— Vous ne trouvez rien à redire ?

Personne ne lui répondit.

— O.K. Toi, Ruvido, dit-il au Don de Reggio, qu'as-tu tiré de la *ragazza,* cette fille Alma ?

— Rien du tout. Une conne de paysanne. Elle ne savait même pas à qui elle avait eu affaire, ni son nom, ni qui il était. Elle est si conne qu'elle portait une médaille de tireur d'élite autour du cou.

— Mais tu as fait démanteler la ferme, non, au cas où Bolan aurait voulu y revenir faire un tour ?

— Pour qui me prends-tu ? demanda Ruvido en rougissant.

— D'accord, d'accord, je n'ai pas voulu t'insulter.

— Il est dans l'île, annonça sereinement Ricercato.

— Et il est passé par chez toi, cracha Vandalo avec venin. Il s'est amené à Catane, a fait le plein, a pris le petit déjeuner au vu et au su de tout le monde puis… psstt… Il a disparu.

— Tu parles ! grinça Paffuto, le gros petit Don de Messine.

Ce sont *mes* soldats qu'il a tués, c'est *mon* camion qu'il a volé ! Quel fumier !

Paffuto se tordit les mains de rage, comme s'il étranglait un Bolan imaginaire.

— Soyons sérieux ! fit Brinato d'une voix sifflante. Arrêtez de gémir sur votre sort, sur qui a perdu quoi et sur qui a fait une connerie. D'accord ? Vous voulez bien parler maintenant, vous servir de votre tête, réfléchir ?

Rageusement Brinato repoussa son fauteuil pour se lever. Le fauteuil glissa sur le parquet et tomba à la renverse. Il se rendit près de la fenêtre où il s'immobilisa, respirant à fond. Ah les cons ! se dit Brinato. Ils s'emportent pour quelques lires perdues, quelques gouapes tuées et crient à tort et à travers au sujet de Naples en imaginant qu'ils pourraient perdre une part du gâteau. Nous sommes en guerre, bon Dieu !

Brinato alluma un cigare. Ils peuvent oublier Naples, se dit-il. Naples sera mienne. Mon *boia,* mon bourreau personnel y met déjà de l'ordre, alors Naples n'a plus aucune importance. L'important c'est Bolan !

Brinato contempla la nuit noire, essaya d'imaginer où se trouvait Bolan et ce qu'il faisait.

Brinato se tourna vers la table, ramassa son fauteuil, mais ne revint pas s'installer avec les autres. Il se pencha au-dessus d'eux, les mains posées sur la surface de la table, les contempla les uns après les autres.

— Écoutez-moi ! Vous allez arrêter de m'emmerder avec vos histoires à deux sous, vos morts et vos camions !

Brinato fit voler la cendre de son cigare.

— Primo, nous savons pourquoi Bolan est venu. Nous connaissons sa cible.

Il émit un rire grossier, moqueur.

— Plus personne ne croit que nous n'avons pas affaire à Bolan, je présume ? ironisa-t-il. Plus personne n'a l'intention de faire supprimer l'un de nous, j'imagine ? Tant mieux, parce que c'est effectivement Bolan et il nous a baisés comme un Turc. Moi je dis : « Abattons-le ! »

Puis il se radoucit subitement. Un accent de mépris se laissa vaguement entendre.

— O.K. ? Ça vous va, messieurs ? Tout le monde est d'accord ?

Il s'était saisi du contrôle de la table car il avait été le premier à voter le jugement de Frode. Depuis de longues années Brinato convoitait Naples. Son avidité avait augmenté depuis un sondage effectué par ses hommes dans ce territoire. Les hommes de Frode volaient leur chef sans vergogne, Astio Traditore le trahissait ouvertement et travaillait à son renversement. Brinato avait donné à son *boia* un contrat sur Traditore. Mais Bolan avait résolu le problème à sa place.

— O.K., qui a parlé à Cafu ? demanda Ricercato. A part moi, je veux dire.

Les Dons de Palerme, de Reggio, de Messine, de Syracuse et de Marsala firent comprendre qu'ils lui avaient parlé.

— Alors que savons-nous ?

— Le camion a été retrouvé abandonné sur la route à l'ouest de Naro, annonça Ricercato en fixant le propriétaire du véhicule. Vaut mieux l'oublier, il est bon pour la casse.

Paffuto fit une grimace inspirée par la perte de sept mille dollars américains.

— Et cette caisse qu'il tenait tant à faire transporter ? demanda Brinato.

— Son arsenal sans doute.

— Comment ? demanda Ruvido.

Ce Don n'était pas le plus intelligent du groupe mais il fallait ses talents grossiers et lourdauds pour contrôler un ghetto comme Reggio. Cependant son esprit en souffrait.

— Ses armes, précisa Brinato.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Ruvido. Il joue les cow-boys, ce gars-là, il porte une paire de pistolets dont l'un muni d'un

silencieux. Quelles armes ? Il a des munitions dans cette grosse caisse ?

Dégoûté, Brinato s'éloigna de nouveau de la table, tirant rageusement sur son cigare.

— Est-ce que quelqu'un veut bien expliquer à ce cul terreux de quoi il retourne ?

Ricercato commença la besogne, énumérant les faits point par point sur ses doigts.

— Par le passé, Bolan s'est servi de bazookas, de mortiers, de lance-grenades, de carabines à télescope, de toutes sortes d'engins explosifs, de pistolets-mitrailleurs automatiques ou semi-automatiques, de carabines et de mitraillettes. C'est un maître-artilleur. Tu piges ? Voilà ce qu'il y a dans la caisse. Ses armes pour nous faire la guerre.

— Putain ! avec tout ça… je veux dire, il pourrait se barricader dans les collines et piller Don Cafu.

— Mais que penses-tu qu'il ait fait à Naples ? Tu crois qu'il est venu sonner à la porte pour déposer ses grenades ? Ça fait cinq ans que ce fumier de Bolan bousille l'organisation. Il est passé par Paris et Boston, il n'en reste plus rien. Où es-tu depuis tout ce temps ?

— Ben quoi, j'imaginais pas qu'il viendrait… *ici !* Enfin ce type ne parle même pas notre langue, non ?

— La fille a dit qu'il en parlait un peu. Suffisamment. Pas assez bien à ton avis ? Il est passé *chez toi,* il s'est couché dans un grenier toute la journée, il a baisé une fille, il est allé sur la plage *chez toi,* il a rencontré le ferry à la nage. Moi je crois qu'il se débrouille pas mal avec notre langue !

— C'est ça ! grinça froidement Brinato. Engueulez-vous, insultez-vous, perdez la nuit en conneries !

— Bon, bon, Brinato a raison. Qu'est-ce qu'il faut faire ?

Brinato désigna du cigare les Dons qui avaient parlé à Don Cafu.

— Que veut-il ?

Tous haussèrent les épaules, la bouche tombante, les mains ouvertes et vides.

— Rien ? demanda Brinato. Rien du tout ? Ni soldats ni armes ni munitions ? Pas d'hélicoptère, pas de chiens, rien ?

— C’est ce qu’il a dit, confirma Ricercato en regardant les autres Dons.

— Ça ne peut vouloir dire qu’une seule chose, annonça Brinato.

— C’est aussi notre opinion.

— Il tient chez lui une combine qu’il n’a pas envie de partager.

— Eh bien ! il possède ce camp d’entraînement; il envoie ses recrues de l’autre côté de l’océan à mille dollars par jour par homme.

— Je suis au courant. De plus il n’a jamais eu l’autorisation de la *Commissione*. On a voté contre lui. Il y avait trop de risques d’un retour au passé, de familles se faisant la guerre comme autrefois. Avec suffisamment de soldats il pourrait y avoir un nouvel Albert Anastasia. Meurtre incorporé, vous voyez ça ?

— La drogue, suggéra le Don de Milan.

Comme il vivait à proximité de la frontière française, il avait souvent affaire aux Corses.

— S’il ne veut pas nous voir débarquer c’est parce qu’il y a quelque chose à cacher; la drogue.

Sans exception les autres Dons acquiescèrent d’un murmure, d’un grognement.

— C’est logique, dit Brinato. D’une manière ou d’une autre Don Cafu a trouvé le moyen d’exporter ses soldats aux États-Unis. Il y avait soixante-quinze soldats à lui à Philadelphie, non ? C’est la pure logique qui veut qu’il ait fait transporter de la drogue par certains. C’est une occasion rêvée.

Brinato jeta un coup d’œil sur ses collègues, constata leurs traits sinistres, leurs regards jaloux.

— Je suggère un jugement, celui de Cafu… si vous êtes d’accord.

Une fois de plus les Dons acquiescèrent en silence et sans exception.

Brinato se dirigea jusqu’à la porte puis l’ouvrit. Il parla brièvement à un homme qui se tenait dehors. Le soldat opina du chef, s’éloigna rapidement. Brinato appela un second personnage, s’approcha de lui. Quelques instants après que Brinato ait repris sa place, un garçon en veste blanche entra, poussant devant lui une table roulante sur laquelle se trouvaient boissons et victuailles.

Tandis qu’ils commençaient à s’empiffrer goulûment avec des quolibets grossiers et vulgaires, les Dons pensaient tous à la même

chose; la drogue était « officiellement » interdite. La drogue était trop dangereuse, trop risquée. C'était la drogue qui avait provoqué la chute de Don Vito Genovèse, nom de Dieu ! le *capo di tutti capi*. Chaque homme reconnaissait aussi avoir enfreint à un moment donné la règle sur les stupéfiants. C'était le seul moyen de se refaire après une mauvaise affaire. La moralité n'avait rien à voir avec leur code; la drogue était trop dangereuse pour s'adonner à son trafic, voilà tout. Lorsqu'un des Dons se laissait prendre pour une affaire de stupéfiants, l'organisation souffrait dans son ensemble par association. Les flics débarquaient chez tout le monde, ce qui était pour le moins mal commode. D'où l'interdiction officielle de la *Commissione*. Cependant, tant qu'on ne se faisait pas prendre, on ne se faisait pas taper sur les doigts.

Les Dons se demandaient également quel profit ils pourraient tirer de la chute de Don Cafu, quelle part de la province d'Agrigento ils pourraient s'approprier.

Le soldat de Brinato entra rapidement dans la pièce sans frapper, se pencha vers son chef, lui murmura quelque chose à l'oreille. Brinato s'étrangla, recracha un morceau de mortadelle à demi mastiquée qui roula sur sa cravate, frappa d'un coup de serviette la bouchée offensante, déglutit péniblement, repoussa son fauteuil.

— Qu'est-ce que t'as dit ? Je veux dire, répète-le tout haut.

— Chef, vous fâchez pas avec moi.

Brinato secoua violemment la tête. Le soldat fixa tour à tour les autres puis se lança :

— Don Cafu a dit… « Dis à ces types d'aller se faire foutre. Et dis-leur que s'ils veulent venir me trouver, il y a plus de cent soldats qui les attendent. »

Le soldat se saisit d'un verre, se versa du champagne.

— Il a dit… « Tu diras à ces rastaquouères que je leur pisse à la raie, que leur jugement ils peuvent se le foutre au cul. Je ne viendrai jamais et je tuerai tous les enculés qui viendront se frotter à moi. »

Le soldat se passa du verre, et but au goulot de la bouteille.

— Je suis navré, chef, mais c'est mot pour mot ce qu'il m'a dit, et j'ai pensé que vous devriez le savoir. Heu… j'ai bien fait ?

— Bien sûr, bien sûr, ânonna vaguement Brinato en branlant le chef.

Il donna une petite tape amicale sur le bras du soldat intimidé.

— Tu as très bien fait, petit. Tu peux t'en aller maintenant, on doit causer entre nous. Dis aux garçons d'entrer et d'enlever la bouffe. Moi je n'ai plus faim.

Dès que les serveurs eurent retiré les restes du festin qui avait laissé un goût de fiel dans la bouche des Dons, Ruvido s'empara de la parole.

— D'accord ! s'écria-t-il, si un Don ne vient pas à son jugement, le jugement ira chez le Don, hein ?

Il contempla les autres, attendant d'être approuvé.

Brinato fixa le Don de Reggio et se demanda comment un pareil crétin avait grimpé si haut dans la hiérarchie de l'organisation. Ah ! les Calabrais ! Ils ne valaient guère mieux que les Siciliens qui s'emportaient à propos de rien, qui tiraient d'abord sur tout le monde, examinaient ensuite les victimes puis finançaient des funérailles magnifiques en apprenant qu'ils avaient tué leur beau-frère par erreur. Putain ! C'était peut-être ce soleil de plomb qui leur tombait sur la tête toute l'année. Ils ne pensaient qu'à tuer, tuer, tuer. De plus, ils baisaient n'importe quoi, un crocodile ou un tuyau d'échappement tiède. Évidemment il fallait que Don Cafu mourût. Brinato conclut par la même occasion que Ruvido devait également disparaître.

Tout à coup, il se ressaisit. Nom de Dieu ! se dit-il, je fais exactement ce que voudrait Bolan, je contemple la mort d'un membre de la famille. Brinato respira à fond, décortiqua calmement un cigare frais. Après quelques minutes il se pencha légèrement en avant, se racla la gorge bruyamment. Lorsqu'il obtint le silence général, il parla :

— Bien, messieurs, qu'en pensez-vous ? Notre frère, Don Cafu, ne demande pas notre aide. De plus, il a refusé notre offre d'assistance. Il refuse également de nous entendre. Notre seul but était pourtant de lui porter secours, n'est-ce pas, messieurs ?

Les autres opinèrent, grognèrent leur assentiment. Des sourires apparurent.

— Je vous propose donc de nous plier à ses désirs. Il est évident qu'il se croit hors de danger. Il dispose, n'est-ce pas, d'une centaine

de soldats armés jusqu'aux dents ! Que pourrait lui faire un seul homme, voire Bolan ?

Brinato fuma son havane en silence tandis que les autres le regardaient avec un petit sourire de requin.

— Évidemment, après, il devra y avoir un partage.

Brinato se permit un rictus, un tremblement infime parcourut ses lèvres charnues.

— Je vous suggère d'ajourner jusqu'à demain. Nous verrons bien ce qui arrivera d'ici là.

Une méchante hilarité sur les traits, les Dons se levèrent en même temps que Brinato.

— Voyons à présent, leur dit-il, s'il n'y a pas moyen de nous distraire, non ?

Tandis qu'ils abandonnaient la salle de conférence, Brinato fit un signal à son capitaine de la garde. Le grand type sourit, agita la tête puis sortit. Les Dons entrèrent dans un luxueux salon, une musique sensuelle emplit subitement la pièce, la lumière devint pénombre, les filles entrèrent à leur tour.

CHAPITRE XV

Mack Bolan avait non seulement de la pratique comme combattant, mais il avait également lu des manuels de stratégie.

La première règle était : prenez les hauteurs, sinon vous mourrez dans la vallée.

Certains avaient perdu la guerre par paresse.

Il fallait, pour occuper les hauteurs, des hommes forts, endurants, courageux et têtus. Bolan avait découvert dès le premier jour que les recrues de Don Cafu ne pensaient guère qu'à une partie des mille dollars quotidiens qu'ils rapportaient et à la vie facile qu'ils mèneraient aux Etats-Unis. Ils n'aimaient pas à gravir les flancs de la montagne, alors ils trichaient. Ils n'aimaient pas manquer de confort, alors ils emportaient dans leurs havresacs de l'alcool, des conserves, de la lecture, et certains parvenaient même à persuader une fille du cru de monter pour passer le quart avec eux.

Dès le premier jour, Bolan aurait pu tuer dix-neuf des hommes de Don Cafu.

Cependant cela ne lui aurait rapporté qu'une intensification de la garde, prévenue de sa présence. La relève aurait trouvé les morts dans leur poste d'observation, Don Cafu aurait été averti, et il aurait pris des mesures adéquates.

Bolan continuait à effectuer sa reconnaissance. Il trouva, juste avant midi, l'homme qu'il cherchait; un individu qui lui ressemblait. Pas beaucoup, mais suffisamment pour permettre à Bolan de se faire momentanément passer pour lui afin de pénétrer dans le périmètre des défenses.

Si ses calculs se révélaient exacts, il pourrait arriver au campement au crépuscule et incarner le soldat dans la pénombre.

D'abord il lui fallait supprimer la recrue.

Bolan fit un détour en passant dans une espèce de no man's land où le soldat ne pouvait pas l'apercevoir, emprunta le sentier usé qui menait jusqu'au poste d'observation, s'approcha du soldat qui dormait profondément, un magazine masculin posé sur la poitrine.

Bolan s'agenouilla près de lui, lui assena une manchette dans le larynx, le tint au sol tandis qu'il mourait par étouffement.

Bolan hissa le mort sur son épaule, remonta deux kilomètres dans la montagne, retira l'uniforme des recrues de Don Cafu du cadavre, puis le glissa dans la bouche d'aération d'une mine de soufre. Il existait des centaines de bouches similaires sur les pentes rocailleuses. À une époque les soufrières avait fait de la province d'Agrigento, dont le chef-lieu portait le même nom, une des provinces les plus actives et prospères de la Sicile.

L'uniforme était trop serré pour Bolan après avoir été trop large pour la recrue défunte. Malgré la différence de corpulence Bolan était à peu près sûr de pouvoir se faire passer pour celui qu'il venait de tuer.

Il haussa les épaules; si on le reconnaissait il lui faudrait s'en tirer à coups de feu et distancer ses adversaires au pas de course. Il regagna le poste d'observation et se mit à attendre, avalant la nourriture que le mort avait transportée dans son havresac. Un gros morceau de fromage, du blanc de campagne frais, une épaisse tranche de rôti fortement assaisonnée et une gourde de vin blanc firent énormément de plaisir à Bolan. L'homme lui avait même laissé en héritage deux paquets de Camels. Bolan alluma une cigarette et s'installa pour surveiller le sentier.

Il se demanda quel avait été le nom du mort. Il n'avait pas trouvé de papiers d'identité et conclut que l'organisation de Don Cafu fabriquait des faux.

En attendant, les autres recrues avaient pourtant connu cet homme par un nom. Bolan se rappela un écriteau qu'il avait vu dans la vieille maison à Philadelphie :

Parlez en américain
Pensez en américain
Soyez Américains

Cette formule pourrait lui servir de passeport en terre étrangère.

La relève arriva une heure avant le coucher du soleil. Bolan entendit arriver le *malacarni* bien avant de le voir apparaître à l'extrémité du sentier. Si les autres recrues étaient toutes aussi

maladroites et poussives que l'individu qui soufflait comme un bœuf dans la côte le nom *malacarni* n'était pas celui qui leur convenait. Un vrai dur ne se laisse pas deviner par l'ennemi en soufflant d'épuisement.

Pourtant, Bolan resta sur ses gardes.

Trop d'hommes avaient trouvé la mort par imprudence.

A cinquante mètres de Bolan, le soldat s'immobilisa dans le sentier. Bolan vit que sa chemise était trempée de sueur, il observa la poitrine haletante, les épaules tombantes, et secoua la tête. Cafu vendait de la merde au prix de l'acier si cet homme représentait sa production.

Du sentier, les pieds fermement plantés dans la poussière, le type poussa un cri rauque. Bolan ne comprit pas le mot, ce qui ne le surprit aucunement.

— Parle américain ! rétorqua-t-il avec un épais accent italien.

Ce sont les ordres ! Parler américain ! Entraînement !

Bolan se mit sur les pieds mais resta légèrement accroupi, agita le bras gauche.

— Monte !

Immédiatement l'homme continua son chemin ascendant. Bolan attendait depuis longtemps cet instant; dès que l'homme se remit en marche, Bolan descendit à toute vitesse le petit chemin de montagne, dépassa celui qui venait le relever et qui poussa un cri en se voyant croiser de la sorte :

— Hé ! Gino…

Bolan continua sa descente jusqu'au premier virage de la piste, se laissa tomber derrière un rocher, retira ses vêtements, remonta jusqu'à un autre point d'observation et regarda la relève à travers ses puissantes jumelles de la Navy.

Le *malacarni* épuisé était étendu sur le dos, la chemise entrouverte, les sangles de son havresac et la ceinture détachées. Son torse se soulevait par saccades tandis qu'il récupérait le souffle. Bolan remit l'uniforme puis descendit la montagne.

Une pénombre crépusculaire tomba rapidement sur les pentes.

Comme sur tous les fronts que Bolan avait connus, il y avait un poste de dispersion qui se situait à mi-chemin entre les postes d'observation et le camp. Bolan, qui voyait dans l'obscurité presque

aussi bien qu'un félin, aperçut à environ sept cents mètres un monticule désherbé. Il s'éclipsa dans les buissons puis s'agenouilla derrière un rocher, sortit ses jumelles, y fixa l'unité d'intensification lumineuse, observa le poste de dispersion.

Son instinct guerrier le mit en alerte lorsqu'il vit un homme assez grand muni d'un carnet d'appel. Il attendait l'arrivée des surveillants qui rompaient. L'homme se déplaçait avec des gestes qui étaient familiers à Bolan, il avait de la présence et de l'assurance. A un moment donné cet homme avait fait partie des forces combattantes de l'U.S. Army. Bolan comprit qu'il avait autant de chances de passer inaperçu de ce type que de s'envoler vers la lune.

Bon, se dit Bolan, ça ne marchera pas.

Que faire ?

Attendre et observer.

Le type au carnet accueilla les soldats les uns après les autres, parla à chacun d'eux brièvement puis leur dit de rentrer au campement.

Bolan avait repéré au cours de sa reconnaissance onze postes d'observation. Six hommes s'étaient trouvés sur le monticule lorsque Bolan était descendu et avait commencé à observer. Un septième, puis un huitième, étaient arrivés simultanément. Le neuvième arriva tout de suite après. Le dixième type arriva avec tant de retard que Bolan dut régler l'intensificateur au maximum. Le dixième était soûl, le grand homme qui l'attendait dégaina un couteau dont le manche était garni d'un coup de poing américain et défonça le visage de l'ivrogne d'une série de coups professionnels délivrés à une vitesse ahurissante. Le titubant personnage encaissa six coups de poing avant de s'effondrer en sang.

L'opportunisme est une immense et considérable qualité chez un guerrier; Bolan dégaina le Beretta, donna un tour au silencieux pour mieux le viser à sa place, abandonna sa planque et descendit la piste. Il marcha vaguement en travers, chantonnant à mi-voix une mélodie confuse, en s'approchant du grand type muni de son carnet d'appel. Bolan l'entendit grogner :

— Putain ! encore une éponge.

Bolan le vit tirer de nouveau le couteau sanglant. Il s'arrêta subitement, fit un geste de côté de la main gauche. L'homme suivit

automatiquement du regard son geste, et Bolan lui tira une balle de 9 mm à travers le cœur. Eddie The Champ mourut sans un cri.

Bolan récupéra la douille puis se précipita vers le soldat inanimé que le défunt avait dérouillé quelques secondes auparavant, retirant le Beretta qu'il portait sur le ceinturon, il ôta le chargeur, en fit tomber la première balle, vérifiant que la chambre était vide, il remit le chargeur et fit monter une balle dans la chambre. Il posa ensuite la douille vide au centre du sentier pour qu'elle puisse être facilement retrouvée.

Bolan contourna rapidement le poste de dispersion, descendit la piste pour rejoindre le chemin qui menait au camp. Il fit un peu moins de deux kilomètres et trouva le campement caché dans un grand bosquet d'arbres sur lesquels avait été posé un filet de camouflage anti-aérien. Le camp était complet; il y avait des champs de tir, un parcours du combattant, des baraquements, un mess et même un petit PX où les recrues pouvaient s'offrir une bière et prendre place autour de petites tables de jardin à l'ombre d'un parasol.

Bolan remonta le chemin, ôta le silencieux du Beretta et tira un coup en l'air, dissimula la douille vide dans la terre poussiéreuse sous un petit arbuste, puis il se cacha pour attendre. Quelques minutes plus tard une sorte de patrouille grimpa sur la colline. Il supposa que c'était ce que les mafiosi diraient en décrivant ce petit attroupement de cinq hommes qui s'entrebousculaient au pas de gymnastique en s'invectivant mutuellement, ce qui faisait autant de bruit qu'un régiment de bleus.

Bolan resta sur le côté, fit son chemin à travers le décor tandis que la patrouille cheminait le long de la piste. Enfin ils trouvèrent les deux corps et la bruyante conversation se transforma en un concours de cris. D'après ce qu'en put comprendre Bolan, les soldats se retrouvaient sans commandant et se demandaient les uns les autres ce qu'il convenait de faire. Bolan ressentit un profond mépris à l'égard de ces bidasses. Si par hasard il avait laissé des traces de son passage, il pouvait attendre tranquille car les soldats s'étaient chargés d'effacer tout indice en piétinant laborieusement les alentours. L'un d'entre eux trouva enfin la douille vide après avoir posé le pied dessus; aggravant son cas, il se baissa, ramassa la

douille, effaçant ainsi les éventuelles empreintes digitales qui auraient pu se trouver dessus.

Bolan contourna le groupe de soldats, remonta la montagne jusqu'à la piste qui descendait du poste d'observation où il avait caché le premier soldat mort, emprunta ce sentier pour innocemment descendre vers les autres types auxquels il se mêla sans problème dans l'obscurité. Personne ne semblait savoir ce qu'il fallait faire, alors Bolan s'empara du commandement, grondant avec son grossier accent italien :

— Combien fois faut dire, hein ? Parler américain !

— Ah ! Gino, c'est tu ?

— Que se passe ?

— Nous non comprendre.

— Qui a lumière ?

— Tu connais règlement, gronda Bolan.

Il s'agenouilla puis annonça :

— Ils sont battus. Regardez. Sentez.

Deux des soldats se laissèrent tomber à genoux près de Bolan.

— Tsss ! Tu vois, encore soûl, déclama le premier.

— Eddie lui casser tête, Francesco plus visage, déclara le second.

— Mais lui avait pistolet. Plus Eddie The Champ. Phttt !

— O. K., dit Bolan d'une voix autoritaire en se relevant. On les ramène.

Sans commenter deux hommes s'emparèrent des pieds de Francesco pour le traîner derrière eux sur le dos. Deux autres suivirent en traînant Eddie The Champ. Bolan les suivit à quelques pas.

Une fois dans le campement Bolan s'éloigna de la patrouille tandis que les baraquements se vidaient de leurs pensionnaires qui accouraient avec des lanternes et des lampes de poche pour voir les deux morts. Il en profita pour terminer sa reconnaissance des lieux.

Il trouva l'armurerie, le dépôt de vivres, le dépôt d'équipement plein de chaussettes, de chaussures et de vêtements, et tomba enfin sur l'une de ses cibles; l'atelier de fausses pièces d'identité.

Il n'y avait pas de sentinelle devant la porte. Bolan se glissa doucement dans le petit atelier. Un vieil homme était assis, voûté, au-dessus d'une table de dessin sur laquelle tombait le faisceau

aveuglant d'un spot. Bolan le regarda travailler un moment; le vieillard était un artiste. Bolan ressortit, continua ses recherches et trouva enfin l'arsenal et le dépôt de munitions, l'autre cible importante.

Au cours de sa reconnaissance Bolan avait dressé un plan mental du campement, il avait mesuré les distances entre les bâtiments et compté le nombre de ses pas. Dès qu'il eût fini, il se mit à chercher la maison de Don Cafu.

Il trouva un chemin qui descendait sur Agrigento. Le chemin déboucha sur une route en terre et après un virage, Bolan vit se dresser au loin une maison brillante de lumières. Il s'arrêta pour observer et aperçut au moins cinq hommes qui patrouillaient dans le parc, tous munis de pistolets-mitrailleurs.

Qu'est-ce que cela veut dire ? se demanda Bolan qui n'avait aucune idée des mauvais sentiments qu'entretenait Don Cafu à rencontre de ses pairs. Il ne pouvait évidemment pas savoir que les soldats en armes n'attendaient pas le moins du monde Mack Bolan mais plutôt Brinato, Ricercato, Ruvido et compagnie.

En observant leurs manœuvres Bolan vit une faille dans la manière dont les gardes patrouillaient dans le parc. Il retira son uniforme de *gradigghia,* rattacha le harnais avec le Beretta sur sa combinaison de combat noire, enfonça un chargeur neuf dans la crosse de son arme puis avança dans l'ombre.

Bolan se trouvait à une douzaine de mètres de l'endroit par lequel il comptait pénétrer le fortin de Don Cafu lorsque quelqu'un lui tira une balle dans le dos.

CHAPITRE XVI

Don Cafu entendit retentir un coup de feu presque devant la porte de sa villa. Son vieux cœur fit un bond brutal. Il se lança vers la pièce d'entrée où un escalier menait à la cave fortifiée, hurla à ses gardes du corps :

— C'était quoi ? c'était quoi ?

— Je vais aller voir, répondit Tony Guida en déglutinant péniblement.

— Où est Eddie ? glapit le Don. Je veux Eddie !

— Dans les collines, chef, vous le savez bien. Avec les troupes.

— Appelle-le, dis-lui de redescendre tout de suite !

— Bien, chef, si vous me le dites, acquiesça Tony Guida en partant vers le boîtier de l'interphone qui reliait la villa au campement des soldats.

Guida avait pris une décision; il se voyait succéder à Eddie The Champ. The Champ, le champion… Champion de quoi et aux yeux de qui ? Cet imbécile entraînait les recrues merdiques et se prenait pour un général. N'empêche qu'il ressemblait à un Zeppelin miniature avec ses muscles boudinés et ses habitudes de cul-terreux.

— On dirait que ça s'est calmé dehors, chef, dit Guida. Si j'allais y jeter un coup d'œil ?

Une idée était venue à Tony Guida. L'un des gardes du jardin était un drogué, un cauchemar surnommé Riarso parce qu'il se léchait toujours les babines comme s'il avait soif. Riarso faisait tout ce que lui demandait Tony Guida; il chierait sur ses propres talons s'il en recevait l'ordre, puis il les nettoierait à coups de langue s'il en recevait un autre. Il devait obéissance à Tony pour une seule raison : personne d'autre ne savait qu'il était morphinomane et parce que Tony était son fournisseur. Tony Guida avait décidé qu'Eddie The Champ allait recevoir une balle dans la peau le soir même – accidentellement, cela va de soi. Un coup de PM est si vite parti !

— Calmez-vous, chef, suggéra Guida en s'adressant au Don. Attendez tranquillement, je vais aller voir ce qui s'est passé.

Tony Guida se dirigea vers la porte, prenant au passage son PM, un Walther P 38. A cet instant l'interphone se mit à rugir.

— Hé ! chef ! Y a quelqu'un ? Tony ?

— Arrête de gueuler, crétin, cracha Tony dans l'interphone.

— Oui, oui. Mais on a des ennuis ici, Tony, des ennuis graves.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Le Don est là ?

— Oui, il est là. Tu accouches, oui ?

Tony Guida se tourna légèrement pour observer Don Cafu qui revenait dans la pièce.

— Putain ! Tony, Eddie est mort ! Une balle, Tony. Il est mort !

— Je t'ai entendu la première fois, crétin. Comment il est mort ? Comment c'est arrivé ?

— Bolan, fit le Don.

Sa voix était réduite au petit cri d'une souris asthmatique.

— Non, répondit la voix de l'interphone. C'est Francesco.

— Francesco ! hurla Guida. T'es pas fou, non ?

— Non, non, écoute. Francesco emportait du vin dans la montagne, il a dû redescendre bourré. Eddie lui a salement cassé la gueule mais Francesco lui a tiré dessus. Je veux dire, on a vérifié son pistolet et tout, Tony.

Quelle pute de veine ! se dit Guida. Le connard que j'ai l'intention de faire descendre se fait buter par un autre tandis que je me trouve avec le Don, et je n'ai même plus besoin de confier la tâche à ce maniaque de la seringue.

— O. K., calme-toi, dit Guida à l'interphone. Qui a pris le commandement là-haut ?

— Ben… personne quoi. Gino s'en est plus ou moins chargé… enfin, il a fait son service, tu sais.

— O. K., passe-le moi.

— Ben, c'est ça aussi que je voulais te dire. Il est plus là. Je crois qu'il a dû descendre pour venir te prévenir pour Eddie.

Un bruyant soupir de soulagement siffla entre les lèvres du Don. Guida le regarda s'effondrer dans un fauteuil, s'essuyer le visage d'un mouchoir blanc.

— Alors prends le commandement toi-même, annonça tranquillement Guida. Parce que j'ai l'impression que Gino ne pourra

plus remonter. Je viens d'entendre un coup de feu et je crois qu'un des gardes a descendu Gino.

Tony Guida se tut un instant, il savait que le Don le regardait. Il devait faire bonne impression, il avait l'occasion de briller en plein désastre. On ne savait jamais ce que pensait ce vieux salopard. Peut-être avait-il déjà choisi le remplaçant d'Eddie. Peut-être avait-il déjà pris mesure de la mort de son favori. Une plus belle occasion ne se représentera jamais plus, se dit Guida.

Il s'adressa à l'interphone :

— O. K., fais ce que je te dis. Dis aux troupes que je t'ai nommé chef en attendant de monter moi-même. Dis aux cuisiniers de préparer un bon repas, et je dis bien qu'il soit *bon*. Du vin pour tout le monde. Qu'on se détende, qu'on se distraie. Je vais faire venir des filles. Fais tout ce qu'il faut pour les calmer, je m'occuperai du reste.

— D'accord, bien sûr, Tony. Tu… heu… tu reprends la place d'Eddie ?

— C'est ça, répondit Guida sans une seconde d'hésitation.

Il se tourna vers le vieux Don.

— Je reprends la place d'Eddie, je parle au nom du Don.

Don Cafu sourit brièvement, opina du chef.

Tony Guida se sentit transpercé par un élan de joie qui lui fit l'effet d'une décharge électrique.

— Don Cafu est à côté de moi si tu veux vérifier.

— Tu parles ! Penses-tu, Tony, c'est toi le chef. Je suis derrière toi à cent pour cent, ne n'oublie pas. Je m'appelle Giacomo… je veux dire *Jack* Vincent, Tony. Je suis ton homme.

— D'accord, Jack, mais maintenant tu vas te secouer le cul et prendre les choses en main. Si on te donne du fil à retordre, préviens-moi ou avertis le Don. Mais il faut que ce soit vachement important avant de déranger le Don.

— Pas de problème, Tony. La plupart des gars sont à côté de moi, ils écoutent.

— O. K. Allez, file.

— Oui, chef !

— Encore un ambitieux, se dit Guida en débranchant l'interphone. Mais tant mieux. Qu'il se crève les fesses, c'est moi qui

en profiterai. Le bras droit du Don ! Tony Guida s'approcha de Don Cafu, lui posa doucement la main sur l'épaule.

— Je peux faire quelque chose pour vous, Don Cafu ? Ça va ?

— Tu t'es bien débrouillé, Tony. Eddie est mort, mais il me reste Tony. Je t'aime bien, Tony, et tu t'en es bien sorti.

— Merci, chef. Maintenant je vais aller dehors voir ce qu'il faut faire avec cet imbécile de Gino qui s'est fait tirer dessus. Arriver sans nous prévenir, quel con !

Tony reprit le PM puis sortit en sifflotant. Il avait une autre tâche à accomplir aussi, bien entendu. C'est de la folie de faire confiance à un drogué; c'est encore plus con d'en garder un dans son entourage à moins de pouvoir s'en servir. La mort d'Eddie The Champ était l'arrêt de mort de Riarso qui devenait par la même occasion un risque inutile. Tony Guida ne durerait pas dix secondes si le Don apprenait qu'il avait fourni de la morphine à Riarso.

Il valait mieux ne pas remettre à demain les obligations d'aujourd'hui. C'était une question de prudence.

Seule la dernière balle de la rafale de trois coups atteignit Bolan, il s'affala en partie sous le choc, en partie parce que les coups de feu avaient retenti de si près. Comment avait-il pu se montrer si imprudent ? Il s'insulta copieusement.

Il avait le dos en feu mais il n'avait pas l'impression d'avoir été saccagé à l'intérieur. Il pensa qu'il avait plus de chance qu'il n'en méritait.

Bolan ne pouvait pas savoir qu'il avait été blessé par un garde qui s'était éloigné de son poste, l'endroit précis choisi par Bolan pour pénétrer le parc, et que cet homme était un drogué qui s'appelait Riarso et qui s'était éloigné de son buisson afin de se filer une dose de morphine. Il avait vu Bolan par hasard et, la drogue aidant, les pieds à dix centimètres du sol, Riarso avait lâché une rafale sur l'ombre indistincte. Riarso devait protéger la villa. Riarso devait protéger le Don. En fait il n'en avait rien à faire du Don, c'était à Tony Guida qu'il pensait. L'ombre menaçait la villa dans laquelle se trouvait Tony; donc, Riarso avait ouvert le feu sur l'ombre.

Bolan s'allongea sur le dos et attendit en grinçant des dents. Chasseur, il était devenu la proie. Il était blessé, couché à moins de cinquante mètres de la villa de Don Cafu. Derrière lui dans le noir se

trouvait l'homme au PM qui l'avait atteint. Il était à des kilomètres de sa base. Le campement des *malacarni* se trouvait entre lui et son arsenal. « La paresse, se dit Bolan, la paresse et l'imprudence tuent les soldats. J'ai été imprudent, je suis arrivé en propriétaire, je me suis fait coller une balle dans la peau. En fait, c'est bien fait. »

Immobile, Bolan attendit, respirant silencieusement à travers la bouche.

Il entendit s'approcher le garde. Couché sur le dos, Bolan le vit se détacher de l'ombre et en profita pour transpercer l'œil droit de Riarso d'un 9 mm.

Riarso plana une dernière fois. Il avait pris une *overdose* de Mack Bolan.

Bolan se mit sur le ventre puis à quatre pattes. Une vive douleur traversa son corps. L'intensité de la sensation était presque insupportable. Il posa le Beretta sur l'herbe, tâtonna sous son bras gauche et dans son dos. Le projectile était entré dans l'épais muscle dorsal, évitant de peu l'omoplate. Bolan sentit une humide chaleur sur le poignet, s'examina délicatement du bout des doigts. La balle avait ricoché sur une côte pour émerger sous l'aisselle. Il y trouva un petit orifice circulaire aux bords déchiquetés.

C'est incroyable, se dit Bolan, l'artère branchiale se trouve là-dedans quelque part; la balle l'a touchée et je me vide de mon sang à l'intérieur de la cavité thoracique. Il resta sur les genoux et attendit que la tête lui tournât, et l'extrême faiblesse qui précède la mort.

Il ne se passa rien… A part la sensation brûlante dans le dos.

Bolan récupéra le Beretta, rampa jusqu'au mort.

Il fouilla le cadavre et trouva, à sa stupéfaction, deux seringues de morphine enroulées dans un mouchoir; la même sorte dont se servaient les infirmiers sur le champ de bataille. Bolan n'hésita pas une seconde, la douleur était trop grande. Il défit la manche de sa combinaison, serra le poing, trouva la veine avec les doigts, y glissa l'aiguille. Écrasant lentement le plongeoir, il sentit la morphine entrer dans son bras.

Une minute plus tard la douleur diminuait, Bolan put de nouveau réfléchir. Il était affaibli mais il savait qu'il parviendrait à rassembler ses forces. Il mit la seconde seringue dans une poche de sa combinaison noire, pour plus tard.

Il prit une compresse dans le sac contenant sa pharmacie de secours, l'appliqua sur l'orifice de sortie puis la tint en place en baissant le bras gauche dessus. Il appliqua une seconde compresse sur le trou dans son dos. De la main droite, Bolan retira la ceinture et la cravate du mort. Le bras gauche collé au corps mais la main libre, il noua la ceinture et la cravate, fit un nœud coulant qu'il se passa autour de son corps, l'ajustant sur les compresses. Ensuite il serra autant qu'il le put, écrasant les pansements sur les blessures. Il attendit un moment sur les genoux, tête basse, dégoulinant de transpiration, faible à en pleurer. Il aurait donné cher pour avoir le droit de fumer une cigarette en sûreté.

Il rengaina le Beretta, tira à lui le PM du cadavre, un MP 40/1 Erma automatique 9 mm Parabellum avec une crosse pliante composée de deux longueurs d'acier et d'une plaque pour l'épaule. Plein, le chargeur contenait trente-deux balles; il devait donc en rester vingt-neuf. Il trouva deux chargeurs supplémentaires qu'il glissa dans sa poche à munitions. A cet instant la porte d'entrée de la villa s'entrouvrit et un homme sortit sur le perron pour s'écrier :

— Qui a tiré ? Qui a tiré cette rafale ?

Personne ne lui répondit et l'homme cria de nouveau :

— Appel ! Numéros !

Stupéfait, mais enchanté, Bolan vit que l'homme parlait en anglais et les réponses arrivèrent dans la même langue.

— Poste un, O. K.

— Poste deux, O. K.

L'appel s'arrêta là, au poste trois. Tony Guida jura puis hurla méchamment :

— Riarso, pauvre connard ! Réponds !

Bolan comprit alors qui lui avait tiré dans le dos et qui il avait tué avant de prendre l'Erma.

Guida appela les postes quatre, cinq et six, et reçut des réponses instantanées.

— Allez fouiller le parc. Ce connard de Riarso a tiré sur un des soldats qui descendait du camp. Faut les trouver. Le soldat s'appelle Gino. Il est peut-être encore vivant.

— Hé ! Tony ! héla un garde. Tu veux qu'on prenne la jeep ?

— Non, espèce de loque ! Pas de jeep ! Trouve-moi ce Gino pour commencer, va chercher sur la route. Moi je vais m'occuper personnellement de Riarso.

Mack Bolan ne revenait pas de sa chance.

Jurant à voix basse les gardes quittèrent le parc, se mirent en rangs sur la route du camp pour fouiller les parages. Bolan les regarda partir en criant les uns aux autres dans la nuit.

Bolan sprinta à travers le parc, se planqua dans l'ombre de la villa, le dos appuyé aux vieilles pierres près de la porte.

Il ne suivait pas de plan établi d'avance, mais l'occasion était trop belle, et Bolan était un opportuniste.

La cible se trouvait à quelques mètres de lui.

Dans la maison, protégé par au moins un garde du corps mais pas plus de trois, se trouvait l'homme que Bolan était venu exécuter à Agrigento. L'homme qui avait monté une opération capable de bouleverser les structures existantes de la Mafia, l'homme qui entraînait des cohortes d'assassins, les *malacarni* qui pouvaient transformer les rues américaines en une jungle sanglante. L'homme qui allait lâcher ses bêtes parmi la population, avait l'intention de revenir dans le temps, de recréer les années trente et les guerres de gangs.

Tel avait été le rêve de Frank Le Gosse Angeletti qui s'était imaginé, comme Al Capone, régnant sur le pays avec une poigne de fer grâce à son armée de tueurs – si puissant que la police en devenait impuissante. Quel cauchemar !

Bolan s'approcha de l'angle de la villa. Au fond, dans la cour, près d'une vieille grange en pierre avec un toit en tuiles, il vit une jeep de l'U.S. Army. Il poussa un grognement satisfait. S'il prenait la villa en vitesse il pourrait rapidement rentrer à la base où se trouvait son arsenal. Il avait un moyen de transport.

Bolan quitta l'ombre, frappa sur la porte avec le canon de l'Erma en criant :

— Hé ! Tony ! Ouvre, on a trouvé Gino !

Bolan attendit. Des pas sur le carrelage de l'entrée s'approchèrent. La porte s'ouvrit. Tony Guida se tenait derrière, le visage rageur.

— T'as pas besoin de réveiller la terre ent…

La voix de Guida s'estompa. Il resta bouche bée, puis réagit enfin, releva le P 38.

Bolan poussa le canon de l'Erma contre le front de Guida et appuya sur la détente. Dix balles couvertes du sang et du cerveau de Guida s'écrasèrent contre le mur comme un obscène papier peint.

Bolan enjamba le mort, courut dans le petit couloir jusqu'à une porte sur la gauche. Passant le bras et le PM dans la pièce, Bolan vida les dix-neuf balles qui restaient dans le chargeur, laissa tomber l'arme, se lança dans la pièce en dégainant le Beretta et l'Auto-Mag.

Don Cafu ressemblait à une vieille paysanne ridée. Il était assis dans son grand fauteuil, transi d'effroi, rigide, les yeux grands ouverts. Sans aucun remords Bolan leva l'Auto-Mag et décapita littéralement le Don. Le boulet 44 entra sous le menton de Don Cafu, déchiquetant la vieille chair flétrie, s'écrasa contre les vertèbres du cou, arracha les muscles et les tendons. La tête fut rejetée contre le dossier du fauteuil, rebondit, retomba sur les genoux du Don. Les vieilles mains, pâles et frêles, s'agrippèrent convulsivement et, par le plus grand des hasards macabres, Don Cafu retint sa propre tête comme un monstre de film d'horreur.

Une horrible grimace déformait les traits de la tête, les yeux exorbités, les lèvres retroussées, le dentier supérieur à moitié sorti de la bouche.

C'est alors que Bolan entendit les gardes revenir. L'un d'eux poussa un cri, un autre se mit à tirer sur des ombres. Bolan courut jusqu'au hall et atteignit la porte. Il prit une grenade de son ceinturon, la dégoupilla, la posa contre la porte fermée en la calant avec un porte-manteau afin de la maintenir en place. Il tourna le cadavre de Guida, posa une seconde grenade dégoupillée sous le corps, puis reposa le mort pour arrêter l'explosion. Ensuite il saisit le P 38 de Guida, rangea l'Auto-Mag et le Beretta. Ayant récupéré l'Erma, il jeta le chargeur vide en réenclencha un nouveau et courut vers la sortie de service.

Il ouvrit la porte et des coups de feu éclatèrent, déchiquetant l'encadrement en bois. Bolan recula vivement, saisit une petite table qu'il propulsa dehors.

Il vit le feu du canon d'un PM, visa, expédia deux rafales de trois balles. Le garde poussa un hurlement, quitta l'ombre en titubant, le

doigt collé sur la détente de son arme, envoyant des giclées dans tous les azimuts avant de tomber mort.

Bolan entendit d'autres gardes près de la porte devant la villa. Il s'abrita derrière un mur, entendit tomber le porte-manteau sous les coups de pied des gardes qui défonçaient la porte. Bolan compta doucement : mille un, mille deux, mille trois et la grenade explosa.

Il y eut des hurlements. Bolan s'accroupit et regarda de l'extrémité du mur. Un avant-bras sanglant, arraché au coude, faillit le frapper en pleine figure.

Le souffle de la première explosion fit rouler le corps de Tony Guida ce qui entraîna le déclenchement du détonateur de la seconde grenade. Deux gardes qui n'avaient pas été atteints par la déflagration précédente entrèrent dans la villa pour se lancer dans le couloir. La grenade dissimulée sauta sous les pieds du premier, les éclats le coupant en deux du bas-ventre à la poitrine.

Le second type fut renversé mais il était coriace. Secouant la tête, essuyant le sang qui coulait dans ses yeux, il se releva d'un bond. Bolan dégaina l'Auto-Mag et lui envoya une balle dans le torse.

Il lui restait deux grenades. Il les dégoupilla en même temps, jeta l'une dans le couloir et par la porte ouverte, puis l'autre par la porte de service derrière lui.

La première explosa et il entendit jaillir des cris de douleur et d'épouvante. Après la seconde déflagration, et tandis que les éclats brûlants volaient encore, Bolan sortit par derrière, arrosant tout le monde avec le P 38 qu'il abandonna dès qu'il fut vide. Sans ralentir une seconde, Bolan releva l'Erma et envoya une série de giclées. Brusquement l'adrénaline lui insuffla une force herculéenne. Il se lança vers la jeep et ses pieds ne touchaient presque pas le sol. Il sauta par-dessus le capot du véhicule dont le pare-brise était replié et tomba sur le siège derrière le volant. C'était un modèle militaire, volé sans doute au cours de la guerre, et qui n'avait pas besoin de clé. Bolan démarra.

Un immense incendie parcourait la maison et la nuit devint très claire dans les lueurs jaunâtres. Une série de balles déchiquetèrent le siège près de Bolan. Les gardes partis à la recherche de Gino étaient revenus dès les premiers coups de feu dans la villa. Bolan passa la

première, fit grimper le régime du moteur, embraya brusquement. Il braqua l'Erma, la crosse coincée contre son biceps.

Un homme se leva de sa cachette sur le toit et visa. Bolan lui envoya cinq balles dans la poitrine. Le garde se redressa vivement, se tint tout droit un instant puis s'écroula du toit, un Erma encore agrippé dans la main droite.

Deux autres types armés jaillirent par la porte à l'extrémité de la grange tandis que Bolan faisait demi-tour. Tenant toujours l'Erma de la main droite, Bolan conduisait de la gauche. Il vida le reste du chargeur sur eux. Du coin de l'œil il les vit tomber tandis qu'il quittait la cour et passait devant la grande villa en flammes. Il laissa tomber l'Erma sur ses genoux, prit le volant des deux mains pour négocier le virage sur la route qui menait au campement des *malacarni*.

L'Exécuteur arriva dans le camp en trombe et espérant un instant pouvoir traverser l'endroit incognito, ou du moins surprendre ses adversaires par sa vitesse.

Il faillit réussir mais enfin quelqu'un ouvrit le feu avec une interminable rafale. Les premières balles passèrent au-dessus de lui comme autant de guêpes enragées. Ensuite Bolan entendit des projectiles éclater contre l'arrière de son véhicule. Il sursauta quand la roue de secours explosa. Une autre rafale creva les pneus arrière. La jeep se mit à virer dangereusement dérapant sur la terre poussiéreuse, et faillit se renverser. Bolan décida d'abandonner le véhicule, et écoutant derrière lui les voix des poursuivants, il se lança dans la nuit.

La ceinture avait cédé, les compresses étaient tombées et dans sa course, Bolan sentit son propre sang gicler et lui fouetter le visage. Il avait l'impression que la vie l'abandonnait.

Il continua de courir. Une proie de nouveau.

CHAPITRE XVII

Brinato raccrocha le combiné du téléphone secret de sa villa romaine, et referma le coffre-fort où il le cachait.

Il s'adressa à son bourreau personnel, le *boia,* Razziatore.

— Fais venir l'hélicoptère.

L'assassin, qui avait des airs de collégien américain, opina du chef sans répondre, s'approcha d'un bureau sur lequel se trouvaient quatre téléphones. Il prit l'appareil vert et dit après un instant d'attente :

— Amène l'appareil. Équipement complet.

C'est pour cela que Brinato aimait bien le gosse. Il n'y avait aucun mouvement, aucun geste superflus dans son comportement. Il ne posait jamais de question comme « Qu'est-ce qui se passe, chef ? » Brinato n'avait qu'à lui dire, « Fais ci, fais ca, supprime celui-ci, amène-moi celle-là », et Razziatore obéissait. Sans un mot. Il se permettait parfois un léger sourire s'il devait tuer quelqu'un. Après il n'était pas question de se vanter; Razziatore n'avait rien d'un paon faisant la roue. Brinato le croyait pédé ou asexué parce qu'il ne pensait jamais à ces choses-là. Peu importait à Brinato du reste, car son tueur n'en était que plus efficace. Il avait voulu une fois élever le jeune homme, lui montrer le fonctionnement des combines, la corruption des flics, le mécanisme syndical, mais le gosse ne s'y était pas intéressé. Ce n'était qu'un tueur, satisfait de son sort. Il ne pensait même pas à s'habiller. Brinato, lui, ne se serait jamais montré en public sans porter un complet de soie coupé à sa mesure. Razziatore achetait du décrochez-moi-ça dans la boutique que Brinato avait ouverte afin de voler les touristes. Ces innocents lui refilaient des dollars ou des deutschemarks pour s'emparer des articles de luxe fabriqués à Ceylan avec de fausses étiquettes. Les caves !

Selon son habitude, Brinato était vêtu d'un costume en soie sauvage. Il leva la tête en entendant le bourdonnement rythmé des pales de l'hélicoptère. Il s'approcha de la fenêtre, regarda l'appareil se poser sur le toit renforcé de la villa et lança au tueur :

— Allons-y, petit.

Ils prirent l'ascenseur pour monter.

Selon les ordres, le pilote avait coupé le contact et les pales étaient immobiles lorsque Brinato et Razziatore sortirent de l'ascenseur. Le Don aimait autant traverser un nuage de poussière que se laisser pisser sur la jambe par un chien. Le pilote se tenait toujours sur le qui-vive parce que le chef aimait encore moins avoir à attendre.

Brinato s'arrêta près du pilote.

— Tu es prêt, oui ?

— Oui, monsieur ! lança Donato en touchant d'un doigt le rebord de sa casquette. Les réservoirs de secours sont pleins, les fusées armées.

Il frôla de la main les tubes qui servaient à la fois de lance-fusée et de support d'atterrissage.

— Nous sommes équipés de l'armement normal, précisa l'aviateur. Et puis cet autre engin aussi.

Il déglutit.

— O.K., débarrasse-t'en.

Le Don venait de faire de Donato un homme heureux. Il touchait un salaire énorme, l'équivalent de trois mille dollars par semaine, mais il les gagnait. Son travail était dangereux, souvent il devait donner assistance à l'assassin. Il devait aussi transporter de la contrebande, parfois des stupéfiants. Puisque l'hélicoptère appartenait ouvertement à Brinato il y avait à bord un engin d'autodestruction. En aucun cas la police ne pourrait se saisir de l'appareil au cours d'une opération illégale, encore moins si celle-ci concernait le transport de drogues.

L'engin était absolument sûr mais Brinato n'avait pas confiance. D'ailleurs il n'avait confiance en rien, ni en personne. Ni même en l'épouse qu'il avait fait renverser par un camion quatre années auparavant.

Il fallut perdre quelques minutes pour dégager la bombe. Ils décollèrent ensuite et le pilote vira sur Agrigento en pleine accélération.

Brinato avait omis d'informer ses pairs du déplacement. Il se promit de les prévenir ultérieurement, de leur abandonner une part

du gâteau, une petite part de l'opération du défunt Don Cafu. Brinato alluma un gros havane tout en se félicitant d'avoir envoyé un agent dans l'île dès que Don Cafu avait refusé de venir au jugement de Frode. Brinato avait appris la mort de Cafu sur sa ligne privée, ce qui lui donnait une sérieuse avance sur ses collègues. Agrigento n'était que ruines. Don Cafu était mort. Avec lui avaient disparu ses deux lieutenants. Sa bande de soldats se trouvait dans les collines sur les traces de ce fumier de Bolan. On pouvait se demander ce que faisaient les autres sous-lieutenants. Ils volaient le capital, ils pillaient les profits, ils saccageaient les installations pour en tirer un bénéfice immédiat.

Ces salauds s'emplissaient les poches et continueraient de le faire tant qu'ils ne verraient pas de capo chez eux. Brinato n'avait que faire de l'école d'assassins. Mille dollars par jour par homme, des clopinettes. La loterie clandestine de Brinato gagnait davantage sur les trois plus minables quartiers de Rome. Et cette affaire avait l'immense avantage de se trouver sur place. Quel intérêt de monter une affaire qui se passait à moitié en Sicile, à moitié aux États-Unis ? Un jour les autres ne paieraient plus, que pouvait-on faire ? Rien ou presque. C'était débile.

La *Commissione* avait rejeté à l'unanimité la proposition de Don Cafu. Pourtant il avait continué son projet. Pour gagner quoi ? La mort. Le cave !

Brinato réprima un frisson de dégoût.

La stupidité des autres le révoltait.

*

* *

Bolan ralentit.

Il n'y avait pas un seul homme sur l'île qui fut en meilleure condition physique que l'Exécuteur. Ni même parmi les *malacarni*. Ils n'avaient pas fait leur entraînement sérieusement. Tous les observateurs que Bolan avait vus au cours de sa reconnaissance s'étaient installés à un kilomètre de leur poste d'observation. Ils avaient été paresseux, ils en payaient à présent le prix. Ils n'arrivaient pas à rattraper Bolan, même blessé, perdant son sang à chaque pas.

Il s'assit, la gorge en feu, respirant à fond, reprenant son souffle. Il les entendait au loin en contrebas sur la montagne, s'interpellant les uns les autres. A un moment deux groupes engagèrent le feu, s'entre-tuant stupidement. Bolan leva les yeux, se repéra aux étoiles, repartit lentement pour conserver ses forces.

Si les *malacarni* persévéraient, ils pourraient le suivre à la trace, goutte à goutte.

Il trouva enfin ce qu'il cherchait.

A la base d'un buisson il vit un trou qu'il élargit à coups de pied, y puisa les toiles d'araignée qui s'y trouvaient, les appliqua sur ses blessures. En quelques minutes le sang cessa de couler. Bolan continua son chemin. Une heure plus tard il arriva à la mine de soufre abandonnée où il avait caché son arsenal. Dans le tunnel il ouvrit la caisse, sortit la pharmacie et put enfin se soigner. Il se fit d'abord une transfusion d'albumine pour remplacer le sang perdu, ensuite il se pansa correctement. Après avoir avalé des vitamines B 12 par poignées et presque autant de vitamines E, il s'envoya un million d'unités de pénicilline dans la fesse. Il s'emplit la bouche de tablettes de chocolat protéinées, mastiquant et travaillant simultanément. Retournant à l'entrée du tunnel, il contempla le ciel. Il disposait d'environ quatre heures jusqu'à l'aube. C'était suffisant à condition de tenir le coup physiquement.

Bolan savait qu'il avait effectué la partie facile de l'opération, aussi se mit-il au travail comme un forcené.

Au combat, plus qu'en garnison, un soldat d'infanterie est davantage une bête de somme qu'un homme de guerre jusqu'au moment où s'engage la bataille. Le soldat d'infanterie porte tout sur lui, sur le dos – sa nourriture, son eau, ses munitions, son arme, ses chaussettes et son sac de couchage. Il est une unité de combat à lui seul, préoccupé par sa seule survie. Si par hasard il est aussi artilleur il transporte des munitions de mortier, de bazooka ou de mitrailleuse.

Bolan était tout cela et davantage encore.

Le corps renouvelé par l'albumine, les antibiotiques, les vitamines et le chocolat, Bolan se mit à l'œuvre.

Il sortit d'abord les mortiers de la mine et les installa. Il fit un autre voyage et revint avec des munitions et le système de visée. Il

déballa les munitions, allongea les bombes ailées et fixa une charge maximale à la base de chaque obus. En plus des obus explosifs Bolan possédait un obus au phosphore blanc qui faisait non seulement des dégâts mais marquait une cible d'un épais nuage de fumée blanche.

Bolan retourna dans la planque, ramena le lance-grenades M 79 et une caisse de grenades. Il arrêta un instant pour se reposer.

Certains soldats n'avaient pas encore abandonné la partie; ils le cherchaient toujours dans l'obscurité. Mais leur formation avait été insuffisante et leur discipline s'en ressentait. Ils faisaient autant de bruit qu'un troupeau de vaches et les ordres qu'ils échangeaient « à voix basse » arrivaient jusqu'à Bolan comme des cris. Ils lui faisaient presque pitié.

Il repartit chercher le Browning et les munitions.

Au cours des dix années passées comme soldat professionnel pendant lesquelles il avait fait deux tours de service au Vietnam où il avait acquis le surnom de l'Exécuteur, Bolan avait utilisé presque toutes les armes connues de l'homme. C'était son métier. Il connaissait les armes primitives fabriquées en Chine et au Nord Vietnam, qui pouvaient aussi bien sauter à la figure de leur propriétaire que supprimer l'ennemi, et il connaissait les armes les plus élaborées fabriquées en Suède. Après toutes ces années de combat, le sergent Mack Bolan avait conclu qu'aucune arme, *aucune,* n'arrivait à la hauteur d'une BAR.

La BAR avait des défauts, oui. Et alors ?

Elle pesait seize livres à vide. Avec le chargeur de vingt balles elle en pesait vingt. Et elle mesurait plus d'un mètre de long !

Elle tirait du 30 mm aussi long qu'un doigt, ce qui était encombrant à transporter, et les chargeurs à ressort pesaient lourd aussi.

Mais elle avait un énorme avantage dans les coups durs, que ce soit en plein désert ou au fond des jungles gluantes, il fallait seulement toucher la détente de la BAR pour qu'elle tire aussitôt là où on la braquait.

Une arme inventée en 1917 pour la Première Guerre mondiale !

Mais jamais aucune arme n'était parvenue à un meilleur rendement. N'importe quel bidasse pouvait ramasser une BAR et descendre un régiment à cinq cents mètres. Mac Bolan pouvait

supprimer des silhouettes isolées à plus de mille mètres. La portée maximum de la BAR était supérieure à trois kilomètres.

Longtemps auparavant, Bolan avait adopté les Browning Automatic Rifles, et à New York il avait eu le sentiment qu'un exemplaire de cette carabine automatique lui serait utile en Sicile.

Bolan entendit clairement les plus tenaces de ses poursuivants dans le calme de la nuit sur la montagne sicilienne.

Il décida de leur donner un peu de fil à retordre.

Il prit un obus explosif, le dégoupilla, plaça les ailerons dans le tube du mortier, laissa tomber la bombe puis se couvrit les oreilles.

L'obus toucha le fond du mortier, le détonateur claqua, la charge de poudre propulsante explosa et l'obus partit avec un bruit mat.

Une voix appela :

— Dis, Franco ! C'était quoi, ça ?

— Je ne sais pas. Je crois avoir vu un éclair un peu plus haut.

Accroupi, Bolan attendit en comptant.

Il se foutait bien de l'endroit où l'obus tomberait, il désirait obtenir un effet, créer une ambiance spéciale.

Il fit un compte à rebours et lorsqu'il prononça silencieusement « zéro » il vit loin en bas un champignon orange et un nuage de fumée. Mais pas un bruit. Il tira un second obus juste au moment où la réverbération de l'explosion remonta les flancs de la montagne comme une vague.

— Et ça ? s'écria de nouveau la première voix.

— Une sorte d'explosion. Putain ! Regarde-moi ça !

Le second obus explosa à cet instant, ouvrant la terre comme une fissure volcanique.

— Nom de Dieu, il a filé entre nous ! Il est en bas de nouveau !

— Non, non, non. Je connais ce bruit. C'est un mortier. Il est en haut ici, il tire au mortier.

— Tu parles ! s'écria le premier. Il est redescendu. Viens !

— Je sais ce que je dis, insista Franco. Vas-y si tu veux, moi je reste. Je sais qu'il est là.

« Tu en sais trop, Franco, pensa Bolan. Tu es déjà un homme mort mais ça tu ne le sais pas encore. »

Il entendit le premier homme qui passait comme un bœuf à travers les buissons redescendre la montagne en criant :

— Viens, viens !

Bolan tira un troisième obus.

Chaque fois qu'il tirait un obus, Bolan se bouchait non seulement les oreilles mais se détournait aussi du canon pour ne pas se laisser aveugler par l'éclat. La légende veut qu'un mortier ne crache pas de flamme mais c'est une erreur. La flamme était suffisamment importante pour aveugler momentanément un tireur, et suffisamment visible pour attirer l'attention d'un observateur averti.

La vue intacte, Bolan dégaina le Beretta et attendit l'arrivée du futé Franco les coudes posés sur les genoux. Il vit apparaître l'épaisse silhouette et l'entendit souffler comme un poumon d'acier. Bolan permit à Franco une infime consolation, celle d'apercevoir, brièvement, sa position. Il lui permit même de se retourner, de pousser un beuglement d'alarme pendant qu'un dernier obus explosait bruyamment.

Bolan lui envoya trois balles dans la poitrine.

Il se leva, s'approcha du défunt Franco, le retourna et vit qu'il avait gaspillé deux balles. Il poussa le corps derrière quelques buissons, revint s'asseoir près du mortier et mangea une tablette de chocolat.

CHAPITRE XVIII

La piazza centrale d'Agrigento se trouvait à quelques kilomètres du port. Autour de la place se dressaient les divers bâtiments de l'administration civile, fiscale et nationale, comme dans la plupart des villes provinciales.

Dans le bureau de chef de la Police de Nuit se tenait un homme gras et corpulent. Il portait un uniforme impeccable, des bottes de cavalier munies de minuscules éperons. Un ceinturon brillant complétait l'uniforme. Il possédait également un tout petit pistolet. Il y avait au-dessus de la poche gauche de sa chemise une plaque dorée, incrustée d'argent et d'émail bleu-vert.

La porte du bureau était fermée à clé, le téléphone décroché.

Avec un minimum de concentration le chef de la police de nuit réussit à ignorer les coups répétés sur la porte et la voix grésillante qui venait du téléphone. Il fixa avec admiration les photos très révélatrices de Sophia Loren dans le magazine masculin.

Non seulement le chef n'ignorait pas ce qui se passait à quelques kilomètres de la ville mais il le savait depuis une bonne demi-heure. Les policiers intelligents, ceux qui tenaient à mourir de leur bel âge dans le cadre douillet de leur appartement, ne se promenaient pas par les campagnes lorsqu'on se faisait la guerre dans le domaine de Don Cafu.

Le chef savait parfaitement ce qu'était Don Cafu et de qui il était le représentant. C'était le Don qui lui avait obtenu le poste de chef de la Police de Nuit à la seule et unique condition qu'il ne se préoccupât jamais des événements qui se déroulaient dans la propriété. Si le Don sortait demain victorieux des combats, le chef n'avait rien à craindre. Il serait même récompensé pour sa discrétion.

D'un autre côté si le Don perdait la partie, le chef n'avait pas grand-chose à perdre non plus, car le nouveau Don le récompenserait pour les mêmes raisons, et tout continuerait comme d'habitude à Agrigento.

Mais le chef ne s'attendait pas le moins du monde à l'arrivée impromptue d'un hélicoptère qui se posa devant la préfecture sur la

piazza. Il ouvrit immédiatement la porte lorsqu'il entendit les accents de l'autorité suprême. Il reconnut aussitôt le signor Brinato dont la voix semblait être faite de glaçons. Celui-ci félicita le chef de sa discrétion, il lui annonça qu'il était le nouveau « résident » du domaine ex-Cafu. Il n'y aurait aucun changement dans les arrangements financiers. Le chef y voyait-il un inconvénient ?

— Absolument pas et permettez-moi de vous souhaiter le premier la bienvenue.

— Merci. A présent pourriez-vous faire écarter les badauds ? Cet hélicoptère est très fragile, je ne voudrais pas qu'il soit endommagé.

Sitôt dit, sitôt fait. Ensuite le chef fit venir sa Rolls personnelle et proposa à Brinato d'y monter afin de rejoindre l'ancien domaine de Don Cafu.

Bolan entendit passer dans le ciel l'hélicoptère. Il leva les yeux et vit, stupéfait, l'insecte tournoyer au-dessus de la ville puis se poser.

— Les flics !

Il conclut qu'il fallait attaquer aussitôt avant l'arrivée des gendarmes, afin d'éviter de répandre, même involontairement, leur sang.

Il vérifia les mortiers, ajusta l'appareil de visée, puis tira la fusée éclairante et l'obus au phosphore blanc simultanément.

La torche éclaira toute la vallée. Il put distinguer comme en plein jour les postes d'observation, les bouches d'aération des mines, les sentiers, les buissons. Plus loin il distingua les bâtiments du camp des *malacarni* et, plus loin encore, la grande villa. L'obus au phosphore dépassa le camp d'une soixantaine de mètres. Bolan rectifia le tir, amorça deux obus qu'il laissa tomber simultanément dans les tubes des mortiers. Il tira une vingtaine d'obus avant l'explosion des premiers qui tombèrent près du mess, arrachant la moitié du bâtiment en bois qui s'écroula presque aussitôt.

Les autres obus tombèrent tour à tour, des vagues de tonnerre remontèrent sur les flancs de la montagne. Un nuage de poussière enveloppa Bolan.

Des hommes minuscules couraient dans tous les azimuts. Bolan vit un obus tomber directement sur un homme qui s'enfuyait en caleçon. Le type disparut intégralement.

CHAPITRE XIX

Bolan remania l'appareil de visée des deux mortiers puis tira encore une vingtaine d'obus à toute vitesse. Pendant une seconde il crut que la villa se trouvait hors du champ de tir ou que les charges des obus étaient insuffisantes parce que les trois premières bombes tombèrent sur la route entre la villa et le campement.

Mais les autres tombèrent ensuite sur la maison ou si près que les éclats criblèrent les murs de la vieille bâtisse. Pourtant la baraque refusait de s'écrouler.

La torche s'éteignit et Bolan s'assit pour se reposer. Il alluma une cigarette et aspira une longue bouffée de fumée. Il voulait leur faire croire que l'attaque était terminée. Il voulait leur donner l'impression qu'ils pouvaient sortir de leurs abris.

Il s'accroupit, saisit la BAR, donna une claque sur le chargeur pour le caler, arma la carabine puis vida le chargeur par tirs successifs. Il ne se servit que de balles traçantes. Il changea de chargeur et recommença.

Les balles tombaient du ciel sur les cibles minuscules; c'était l'enfer.

Bolan tira sa dernière fusée éclairante.

Dès que la fusée s'éleva du tube il recommença à tirer la BAR avec régularité. La fusée éclata, une lueur verte tomba sur la vallée. Il vit des hommes courir en tous sens, s'entrechoquant par affolement. Tous tiraient sans viser. Deux types, entendant le feu de l'autre, se retournèrent pour s'entre-tuer.

Il saisit le sac de chargeurs de la BAR et se passa la cordelière autour du cou. Il sangla le lance-grenades M79 sur son dos. Il prit un sac de grenades, le hissa sur son épaule. Il dégoupilla deux grenades à fragmentation qu'il glissa dans les tubes des mortiers. Lorsque les *malacarni* survivants remonteraient sur la montagne, qu'ils toucheraient les mortiers, les grenades sauteraient, faisant encore des morts.

Bolan déguerpit aussitôt, empruntant un sentier abrupt.

*

* *

Il fit le tour du campement, courant dans l'ombre pour se dissimuler. Le camp était en ruine. Les survivants trébuchaient d'un côté puis de l'autre, à moitié assommés. Personne ne monta une contre-offensive.

Il restait encore trois cibles… Peut-être quatre, s'il comptait s'en tirer.

Il trouva un abri derrière quelques gros rochers, s'y arrêta pour poser son armement. Méthodiquement il chargea le lance-grenade, visa l'atelier de faux, tira. La petite bâtisse en bois s'embrasa.

Tranquillement Bolan tira une grenade dans la porte du dépôt de munitions suivie d'une seconde dans le trou noir qu'il venait de pratiquer. Il attendit, serein.

Le dépôt sauta comme une bombe nucléaire. Lorsque la terre cessa de trembler, que les gravats de bois et de béton avec des morceaux de cadavres eurent fini de pleuvoir, Bolan se leva par-dessus les rochers pour contempler les résultats. L'armurerie avait été soufflée et il ne restait qu'une crevasse béante à la place du dépôt de munitions.

Il reprit son barda puis se glissa à travers les ombres. L'aube commençait à poindre. Il se rendit compte qu'il voyait mieux et commençait à distinguer des formes précises.

C'était le moment de fuir mais il ne supportait pas la pensée de laisser la villa intacte. Il ne voulait laisser que des ruines…

Il s'immobilisa à l'endroit où il avait voulu entrer dans le parc plus tôt, après avoir enjambé le corps de Riarso allongé sur l'herbe.

La villa était fissurée et en flammes, mais les murs se dressaient toujours.

Se tenant à découvert, tirant une grenade après l'autre, Bolan visa les fondations de la villa, détruisant après quatre tirs un angle du bâtiment puis un autre avec cinq grenades. Il se déplaça afin de viser les murs de l'autre côté. Il continua à tirer jusqu'à l'épuisement de ses grenades mais la villa se dressait toujours comme un néfaste monument.

Bolan eut envie de pleurer.

Il se retourna pour aller reprendre la BAR mais il entendit le bruit d'un moteur, tourna la tête, vit arriver une somptueuse Rolls Royce

blanche. La voiture roula dans l'allée jusqu'à la villa. Derrière le chauffeur un homme tira sur Bolan.

Bolan se plaqua au sol, dégaina l'Auto-Mag. Il visa le chauffeur, tira puis fit dévier son tir à la dernière seconde en voyant un rayon de soleil se refléter sur l'écusson doré du conducteur. La balle fit exploser le pare-brise et la voiture dérapa brusquement. Bolan tira plusieurs fois, trouant de tous côtés la Rolls.

La portière droite s'ouvrit brusquement, un homme sauta de la voiture en criant :

— Bolan ! Bolan ! Attendez ! Je veux vous parler !

— O. K. Levez-vous et parlez.

Bolan le regarda de son abri. Le grand type se leva, épousseta son costume en soie.

— Venez parler, dit l'homme en gesticulant. Nous pouvons faire un marché, Bolan.

— Qui êtes-vous ?

— La police. Sortez, chef. Écoutez, Bolan. nous pouvons nous arranger. Chef ! sortez !

La portière avant gauche s'ouvrit et le gros policier s'efforça de se dégager du volant en soufflant.

Bolan faillit ne pas entendre l'homme en soie murmurer :

— Maintenant !

La portière arrière fut brutalement rejetée, un homme armé d'un fusil et allongé par terre dans la voiture tira les deux canons d'un seul coup. Bolan encaissa une balle sous le genou droit, tomba dans l'herbe. La seconde balle arracha l'herbe et creusa un sillon près de lui.

L'homme au fusil n'avait plus d'importance, son arme était déchargée.

Bolan tira sur l'homme en costume de soie, la balle de 44 lui transperça les tripes. Brinato s'effondra, plié en deux, fit un mètre sur les genoux en se tenant les intestins.

— Prends ton temps, connard ! ironisa Bolan.

Il envoya une seconde balle dans le tueur à l'arrière de la Rolls tandis que celui-ci rechargeait son fusil de chevrotines.

Le policier était allongé sur le ventre dans la poussière. « Ça y est, pensa Bolan, j'ai tué un flic. »

Un flic.

Balle perdue, ricochet, peu importait. L'Exécuteur porterait le chapeau. Il traîna le tueur de l'arrière du véhicule, laissa tomber sur sa poitrine une médaille de tireur d'élite.

— Non me tu… tuer, signor…

Bolan se retourna comme une panthère, tombant à genoux, se retrouva nez à nez avec le gendarme. Il respira à fond.

— Je ne vais pas vous tuer, chef.

— Non, s'il vous p… plaît. M… moi trois bambini.

— Je ne vous ferai rien, promit Bolan. C'est votre voiture ?

— Prenez-la, prenez-la. Voilà, vous voulez mon argent ?

Il tendit une grosse liasse de billets à Bolan.

— Où se trouve l'hélicoptère ?

— Dans ville. Vous voulez ?

Bolan n'arrivait presque pas à l'entendre. Brinato poussait des hurlements stridents.

— Rangez ça, chef. Je ne veux pas de votre fric.

Bolan s'approcha de lui.

— Levez-vous, levez-vous.

Il souleva le flic, le poussa derrière le volant de la Rolls. Tandis qu'ils roulaient vers la route, Bolan pouvait encore entendre crier Brinato. Il adressait au ciel des suppliques effrayantes et interminables.

« Je n'ai jamais entendu crier si fort, constata Bolan en lui-même. Et pourtant c'est un bruit bien plaisant. »

ÉPILOGUE

Le pilote n'avait posé aucun problème. Dès qu'ils furent en l'air Donato avoua que s'il avait su que Brinato se trouvait mourant près de la villa, il serait parti aussitôt. Il n'avait aucune intention de participer à la guerre.

— Vous êtes Bolan, non ? demanda Donato à l'Exécuteur qui pansait son genou.

Bolan ne lui répondit pas.

— Vous avez fait un drôle de travail, faut bien le dire. Quand je pense que c'est un seul type qui a tout fait sauter.

— Pas *tout,* dit Bolan en tendant le doigt.

Donato regarda et ne vit que désolation.

— Je ne comprends pas.

— La villa. Cette putain de villa est encore debout. J'ai fait sauter les fondations mais elle est toujours là.

— Ça vous ennuie, hein ?

— Oui, beaucoup… mais je m'en remettrai.

Donato lui donna une tape sur le bras.

— Dites ? Quels sont vos projets ? Enfin, qu'est-ce que je deviens moi ? Vous allez me trouer les tripes comme à Brinato ?

Bolan secoua la tête.

— O. K., alors quels sont vos projets, où allons-nous ?

— Vous avez du carburant pour aller jusqu'où ?

Donato ne lui répondit pas. Il observa un long silence.

— On fait un marché ? s'enquit-il enfin. Je peux vous proposer quelque chose qui vous intéressera.

— Le dernier type qui m'ait proposé un marché s'appelait Brinato, annonça Bolan.

— Pas la même chose, rétorqua Donato en souriant. Vous voulez faire sauter la villa, non ? Regardez ça.

Donato fit virer brusquement l'hélicoptère. Il leva la main, découvrit un petit panneau avec quatre interrupteurs dont les deux au centre étaient rouges. Donato appuya sur les interrupteurs

extérieurs, et Bolan vit tomber une partie des rails du train d'atterrissage.

Lorsqu'il leva les yeux Donato avait installé une plaque circulaire en plastique transparent avec un système de visée. Il fit basculer l'hélicoptère, chercha une position, la trouva et sembla s'y immobiliser.

— A vous de jouer, Bolan.

Bolan avait compris. Il appuya sur les deux interrupteurs rouges, fit partir les fusées. La villa sauta comme une taupinière dynamitée, les murs tombant vers l'extérieur, le toit s'effondrant en gravats.

— Marché conclu, annonça Bolan.

Il n'y aurait pas de monument à l'organisation de Don Cafu; Bolan était satisfait.

— Nous avons assez de carburant pour atteindre Alger.

Donato se permit un sourire ironique.

— Ils accueillent tous les connards qui s'y présentent. Les Panthères noires, les terroristes, les contrebandiers, les trafiquants de drogue. On verra bien pour nous.

— Allons-y.

— Et je veux garder l'hélico, d'accord.

— Il est tout à vous. Réveillez-moi quand nous y serons.

Bolan s'installa sur la banquette arrière et s'y allongea du mieux qu'il put, épuisé. Malgré les douleurs brûlantes qui parcouraient son corps meurtri il sourit paisiblement.

Mon Dieu ! quelle belle chose que de voir tomber cette villa, se dit-il. Ce n'est pas tous les jours que je vois un si bel événement.